

DANIEL LANDRY

**LES MOTIVATIONS À L'ENGAGEMENT CITOYEN CHEZ LA JEUNESSE
QUÉBÉCOISE À L'ÈRE POSTMODERNE**

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en sociologie
pour l'obtention du grade de maître ès arts (M.A.)

**DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE
FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC**

2009

RÉSUMÉ

Ce mémoire de maîtrise en sociologie a pour but de comprendre les motivations des jeunes Québécois à poser des gestes d'engagement citoyen à l'ère postmoderne. Il faut entendre la postmodernité à la manière du sociologue Michel Freitag, soit comme une dystopie à portée totalitaire se déployant à travers la globalisation néolibérale. Dans un tel contexte d'impasse, seront exposées les motivations à l'engagement d'un échantillon de jeunes Québécois rencontrés dans le cadre d'entretiens semi-dirigés. Ces jeunes ont été sélectionnés en raison de leur implication au sein du «mouvement des mouvements» qu'est l'altermondialisme, d'où leur rapport critique face à la globalisation. Leur engagement sera exploré selon trois facettes distinctes : la nécessité de l'efficacité de l'engagement; le rapport à l'altérité dans l'engagement; l'engagement en fonction de la vision du futur. Par sa démarche sociologique alliant théorie et empirie, ce mémoire exposera un paradoxe dans l'engagement de ces jeunes. Ils s'engagent en partie dans le but de dépasser l'aspect déshumanisant de la postmodernité, mais dans leurs moyens de s'engager, ils répondent pourtant en partie aux caractéristiques de l'individu postmoderne.

ABSTRACT

The aim of this Master's thesis in sociology is to understand the motivation of Québec Youth to becoming involved in citizenship activities in the postmodern era. Postmodernity has to be understood in the same way as Michel Freitag sees it, as a dystopian society resembling a totalitarian system and extending to neoliberal globalization. In light of such an impasse, a sample group of young people were questioned in the context of semi-guided interviews and their reasons for becoming involved citizens will be presented. These young people were selected because of their alter-globalization involvement hence their critical point of view toward globalization. Their involvement will be explored from three distinct points of view: the necessity to have efficient involvement activities; the relationship towards others in involvement activities; the involvement toward the future. Through a sociological approach linking theory and empirical work, this thesis will expose a paradox in the involvement of these young adults. On the one hand, they are partially involved to go beyond the dehumanizing aspect of postmodernity; on the other hand, by becoming involved, they are meeting the specifications of a postmodern individual.

REMERCIEMENTS

La réalisation d'un mémoire de maîtrise constitue bien plus qu'un simple travail académique. C'est une entreprise ô combien fastidieuse et formatrice qui nécessite de la rigueur, de l'effort et une grande persévérance. Cette tâche aurait pour moi été impossible sans le support et les encouragements de personnes qui m'ont accompagné tout au long de ma démarche.

Je tiens tout d'abord à exprimer ma reconnaissance envers ma directrice de recherche, Mme Andrée Fortin, pour son professionnalisme, sa patience et sa grande rigueur. Tout au long de mon travail, j'ai toujours pu compter sur son support et ses conseils quand j'en avais besoin. Merci Andrée.

Je veux remercier mon ancien professeur d'histoire, M. Jean-Claude Soulard, pour sa curiosité intellectuelle qu'il a su si bien me transmettre. *«On ne vous paiera jamais pour ce que vous ignorez»*. Merci Jean-Claude pour tes conseils pendant la rédaction de ce mémoire.

Merci Marie-Pier d'avoir été à mes côtés lors des mois qu'ont duré ce travail. Merci de m'avoir écouté et encouragé. Merci d'avoir cru en moi. Surtout, merci pour ta présence si réconfortante et pour tout le bonheur que tu amènes à ma vie.

Mes remerciements vont également à mes amis et à mes collègues de travail qui, chacun à leur façon, m'inspirent. Un merci tout particulier à Marie-Ève qui, par son authenticité et son humanisme m'a marqué de manière indélébile.

Enfin, j'ai une pensée toute spéciale pour ma sœur Michelle et mes parents. À Michelle, merci pour ta joie de vivre et ta spontanéité. C'est un honneur d'être le parrain du petit Raphaël. À mes chers parents, merci pour votre soutien financier lors de mes études. Mais surtout, merci de croire si fort en moi. Vous êtes encore, et pour toujours, ma plus grande source d'inspiration.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	ii
Remerciements	iii
Table des matières	iv
Introduction	1
Chapitre 1 : En route vers la postmodernité	10
1.1 Le concept de postmodernité en sociologie	11
1.2 La critique de la postmodernité chez Michel Freitag.....	13
1.2.1 Le mode de reproduction opérationnel-décisionnel	14
1.2.2 La globalisation néolibérale comme contexte d'émergence de la postmodernité.....	16
1.2.3 Sortir de l'impasse postmoderne	19
1.2.4 Le principe d'efficacité	21
1.2.5 L'instrumentalisation du rapport à l'autre	22
1.2.6 L'adaptation au futur	24
1.3 La fragilisation des liens sociaux et la question de l'engagement.....	25
1.3.1 David Riesman et son individu extro-déterminé	26
1.3.2 La fragilisation des liens sociaux et la postmodernité : l'exemple de l'engagement citoyen	28
Chapitre 2 : Pour une compréhension de l'engagement citoyen	31
2.1 Définition de l'engagement citoyen.....	32
2.1.1 Les types de rapport à l'engagement	34
2.2 L'engagement citoyen contemporain.....	36
2.2.1 Michel Wieviorka et l'«engagement-dégagement».....	36
2.2.2 Un mouvement inclusif : l'altermondialisme.....	39
Chapitre 3 : La jeunesse québécoise à l'aube du nouveau millénaire	45
3.1 Définition du concept de jeunesse	46
3.2 L'émergence d'une nouvelle génération : les Y	49
3.2.1 Le contexte d'émergence des Y	50
3.2.2 Les principales caractéristiques des Y	52

3.3	Une génération face à ses engagements citoyens	55
3.3.1	La définition de l'engagement chez les jeunes Québécois	56
3.3.2	L'expression de l'engagement citoyen chez les jeunes Québécois	58
3.3.3	Les jeunes Québécois et le désengagement : mythe ou réalité?.....	60
3.3.4	La culture de l'engagement des Y	65
Chapitre 4 : Entretiens avec des jeunes Québécois engagés		67
4.1	La question de recherche	67
4.1.1	Le schéma conceptuel.....	68
4.1.2	Sous-questions : impossibilité d'établir une réponse provisoire claire	69
4.2	La démarche méthodologique	70
4.2.1	L'approche compréhensive en sociologie.....	70
4.2.2	L'entretien semi-dirigé comme choix de technique	70
4.2.3	Le choix des participants	73
4.2.4	Considérations éthiques	76
4.2.5	La grille d'entretien	78
4.2.6	Le déroulement des entretiens.....	79
4.3	L'analyse des données recueillies.....	80
Chapitre 5 : Motivations à l'engagement citoyen dans le discours de jeunes Québécois		83
5.1	Analyse des discours.....	83
5.1.1	La perception de l'engagement citoyen	84
5.1.2	Les expériences personnelles d'engagement	88
5.1.3	L'utilité de l'action	93
5.1.4	La place de la sociabilité dans l'engagement.....	99
5.1.5	Le rapport au futur.....	103
5.2	Interprétation des entretiens : les caractéristiques marquantes de l'engagement des jeunes rencontrés	106
5.3	Discussion en regard des caractéristiques de la postmodernité.....	114
Conclusion		118
Médiagraphie.....		121
Annexes.....		131

INTRODUCTION

Dans le monde contemporain¹, la notion de démocratie est au cœur des institutions politiques de la majorité des pays. Il faut parler ici de la *notion* de démocratie, à ne pas confondre avec l'utopie démocratique qui renvoie à son sens étymologique d'origine grecque de *dēmokratía* (pouvoir au peuple). Des expériences tendant vers l'utopie démocratique, c'est-à-dire vers une forme de démocratie directe, ont été instituées sporadiquement dans l'histoire. Pensons à l'exemple récent de démocratie participative instituée à Porto Alegre où la démocratie ne se réduit pas qu'à l'action de voter et de léguer son pouvoir aux mains d'élus (parfois) imputables. Des expériences comme celles-ci présupposent une participation, voire un engagement du citoyen, renvoyant à une notion active de l'exercice de la démocratie. C'est cet engagement du citoyen qui retient notre attention dans ce travail de maîtrise.

La démocratie libérale et sa conception limitative de l'engagement citoyen

En réalité, l'histoire récente en Occident a été caractérisée par des victoires éclatantes d'une toute autre forme de démocratie : la démocratie libérale. Les victoires de cette dernière se concrétisent d'abord à l'encontre du monde de l'Ancien Régime², ensuite dans ses relents à tendance totalitaire (dont le nazisme), et finalement dans une forme de capitalisme d'État servie à la sauce socialiste ou communiste (c'est le cas du stalinisme). D'aucuns affirment que c'est la modernité et l'esprit des Lumières qui ont vaincu, au rythme de cette avancée démocratique. Toutefois, cette forme de démocratie, contrairement à la démocratie participative évoquée ci-haut, renvoie à une conception plutôt limitative de l'engagement

¹ Il faut ici entendre la contemporanéité comme période historique succédant aux révolutions atlantiques (1776 et 1789).

² L'Ancien Régime renvoie d'abord aux organisations politiques d'avant 1789; ensuite à une société qualifiée de «féodale» (ou seigneuriale). Il met donc en cause l'ensemble des «superstructures» balayées par le tumulte de l'été 1789.

du citoyen. En effet, aujourd'hui, le discours sur la suprématie idéologique de la démocratie libérale présente la participation électorale comme le symbole même de l'action ou de l'engagement du citoyen. Ce discours insiste sur le fait qu'il ne s'agit peut-être pas de démocratie directe en son sens strict, noble et peut-être utopique, mais qu'il s'agit à tout le moins du «moins pire des systèmes». Un citoyen est considéré comme engagé dans sa communauté s'il use de son droit de vote, si chèrement acquis dans l'histoire par les luttes à l'accession de la démocratie. L'action de voter est valorisée comme s'il s'agissait d'un moyen infaillible de conserver les acquis du passé. De cette manière, le droit de vote – et donc la participation individuelle – devient la mesure idéale d'appréciation de la force des démocraties³. *A contrario*, une personne négligeant cette participation constitue la représentation symbolique de l'insouciance et de la rupture personnelle avec l'héritage de la démocratie. Ne pas voter symbolise le reniement des luttes passées : celles pour passer du vote censitaire au suffrage universel ou encore celles pour passer du suffrage «universel» masculin au vote des femmes.

La participation citoyenne est-elle réductible à la simple action de voter? Si tel est le cas, il faut s'inquiéter d'une tendance lourde quant aux faibles taux de vote enregistrés en Occident ces dernières années. Les taux de participation aux élections reculent à moult endroits dans le monde occidental, même au pays gardien de la démocratie libérale : les États-Unis d'Amérique. Pour illustrer la chose, ces dernières décennies, lors des élections présidentielles étasuniennes, les taux de participation ont peine à atteindre le seuil de 50%, même lorsque la lutte est très serrée⁴. Avant l'élection historique de Barack Obama le 4 novembre 2008, il fallait remonter à la présidentielle de 1968 aux États-Unis pour voir un taux de participation dépasser 60%⁵. Le même phénomène est observable dans plusieurs

³ Voir à cet effet l'ouvrage suivant : Francis Fukuyama, *The End of History and the Last Man*, New York, Harper Perennial, 1993, 448 p.

⁴ Les résultats de l'élection présidentielle de 2000 mettant aux prises le républicain George W. Bush et le démocrate Al Gore ont été les plus serrés dans l'histoire étasunienne. Pourtant, le taux de participation électorale a à peine dépassé 50%.

⁵ Pierre Drouilly, «La participation électorale aux États-Unis», *Comportements et opinion publique, Cours de l'Université du Québec à Montréal* [En ligne]. Adresse URL : http://www.er.uqam.ca/nobel/politis/IMG/pdf/Pol-4060-40-PierreDrouilly-3_Participation.pdf (page consultée le 19 juin 2008).

Il est à noter que cette baisse de la participation aux élections, quoiqu'amplifiée depuis une quarantaine d'années, est une tendance lourde aux États-Unis. En effet, entre 1840 et 1908, jamais les taux de participation n'avaient baissé au-dessous de 65%. Ils oscillaient entre 65% et 85%. Depuis 1912, ils oscillent plutôt entre 48% et 65%. Ces statistiques ne prennent cependant pas en considération l'élection de 2008 où la

pays d'Europe. Au Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, la participation qui s'élevait à 77,8% en 1992 a chuté à des taux avoisinant les 60% pour les élections de 2001 et de 2005⁶. Enfin, dans le cas qui nous intéresse particulièrement, au Québec et au Canada, les taux de participation aux deux élections de l'automne 2008 sont demeurés de manière préoccupante sous la barre des 60%⁷. Maintes explications peuvent être évoquées pour comprendre ces faibles taux de vote. Notamment, les populations marginalisées ou exclues (pour des questions identitaires ou socioéconomiques) auraient moins tendance à s'investir dans le fonctionnement des institutions politiques qui les gouvernent et qui participent à leur marginalisation ou à leur exclusion⁸. Quand la démocratie est perçue dans certains milieux comme une ploutocratie⁹ ou quand la ségrégation informelle sur une base identitaire est exacerbée, à l'instar de ce qui peut parfois être le cas notamment dans certaines communautés étasuniennes¹⁰, il faut alors chercher ailleurs que dans la participation électorale les signes de participation citoyenne. En ce sens, il y a lieu de se questionner sur la perception qu'ont les populations de l'importance de voter. Ces perceptions sont nécessairement très variables d'une société à l'autre ou d'une génération à

présence du candidat Barack Obama a créé un engouement sans précédent, faisant hausser le taux de participation à 64,1%, un taux jamais enregistré depuis 1908. Associated Press, «Le taux de participation le plus fort du siècle?», *Le Devoir*, 6 novembre 2008, p. A6.

⁶ Véronique Lachance, «Regard comparatif : participation électorale Europe de l'Est et Europe de l'Ouest», *Perspective Monde* [En ligne]. Adresse URL : <http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMAAnalyse?codeAnalyse=321> (page consultée le 19 juin 2008).

⁷ Amélie Daoust-Boisvert, «Un taux de participation anémique et étonnant», *Le Devoir*, 16 octobre 2008, p. A4; Alexandre Shields, «Une participation très faible», *Le Devoir*, 9 décembre 2008, p. A10; Tristan Péloquin, «“Catastrophique”, dit le DGE», *La Presse*, 10 décembre 2008, p. A12.

⁸ Marco Giugni, «How the State Creates Exclusion: Rights and Participation in Immigration Politics», *Government Offices of Sweden* [En ligne]. Adresse URL : <http://www.regeringen.se/content/1/c6/08/49/42/7de7f60f.pdf> (page consultée le 16 juillet 2008). Par ailleurs, pour les dangers liés à l'exacerbation des différences identitaires à l'époque de la globalisation, voir Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, Grasset et Fasquelle, 1998, 189 p.

⁹ Le Royaume-Uni est justement un des pays ayant le plus lourdement vécu la vague de désengagement de l'État sous la doctrine néolibérale Thatcher. Quant au Parti travailliste au pouvoir à partir de 1997, il a présenté un programme beaucoup plus en continuité qu'en rupture avec la vague néolibérale qui déferle au même rythme que la globalisation des marchés. Est-ce que la baisse de la participation au Royaume-Uni pourrait être liée à une perte de confiance en des institutions politiques qui se déresponsabilisent socialement? Il serait téméraire d'avancer cette hypothèse. Nous laisserons donc cette question en suspens.

¹⁰ Voir à cet effet les travaux de Nathalie Gravel sur la population mexicaine et les conséquences de l'immigration aux États-Unis. Nathalie Gravel, «Faire plus avec moins : comment survivre à la transition économique au Yucatán, Mexique (1982-2002)», *Cahiers de géographie du Québec*, vol 48, no 134 (septembre 2004), p. 155-172. Il est à noter que les hispano-américains, quoiqu'ayant dépassé la communauté noire en nombre, souffrent d'un énorme déficit démocratique, autant en ce qui a trait à leur reconnaissance comme citoyens des États-Unis qu'en ce qui a trait à leur représentation au sein des institutions politiques.

l'autre et il serait inapproprié de réduire ce que nous appellerons tout au long de ce travail «l'engagement citoyen» à la simple participation électorale.

En définitive, «le vote n'est pas la seule forme de participation politique et la participation politique n'est pas la seule forme de participation citoyenne»¹¹. Ce serait d'autant plus le cas si nous étudions les cas de l'Australie, de la Belgique, du Brésil, de la Grèce ou du Luxembourg¹². Il serait alors impossible de mesurer l'engagement des citoyens à leur propension à voter, car ces pays se sont dotés d'une loi rendant le vote obligatoire à tous ses citoyens. Nous partons donc de la prémisse que l'exercice du droit de vote embrasse la notion d'engagement citoyen, mais qu'elle ne suffit pas à la définir¹³. Cette prémisse est d'autant plus pertinente dans le contexte actuel, où le champ politique est «enchaîné» à la logique du marché¹⁴. Il est donc envisageable que des gens se retirent volontairement – et en toute lucidité – de la politique partisane électoraliste dans le but d'investir d'autres lieux d'engagement.

L'engagement citoyen au Québec abordé selon une perspective générationnelle

Qu'en est-il de la situation du Québec? Dans le cadre de ce travail, nous privilégions la perspective générationnelle en nous questionnant sur les motivations à l'engagement citoyen des jeunes. Par jeunes, nous entendons ceux d'une génération connue sous la dénomination de génération Y, soit des jeunes nés entre 1978 et 1990¹⁵. Une définition aussi précise d'une génération est restrictive et limitative à certains égards, mais nous cherchons tout de même à dépasser ces limites en ne percevant pas les jeunes rencontrés lors d'entretiens semi-dirigés de manière homogène et monolithique. Cette génération est

¹¹ Conseil permanent de la jeunesse, *Jeunes : citoyens à part... entière!*, Québec, Conseil permanent de la jeunesse, décembre 2005, p. 8.

¹² Bibliothèque du Parlement, *Le processus électoral du Canada : foire aux questions*, Ottawa, Bibliothèque du Parlement, 2008, p. 3.

¹³ Au contraire, dans le cas de groupes à tendance libertaire et anarchiste, l'abstention de voter symbolise la dénonciation d'une démocratie considérée comme illégitime parce qu'indirecte et élitiste. Voir à cet effet Geneviève Lambert-Pilote, Marie-Hélène Drapeau et Anna Kruzynski, «La révolution est possible. Portrait des groupes libertaires autogérés au Québec», *Possibles*, vol 31, no 1-2 (hiver-printemps 2007), p. 138-159.

¹⁴ L'utilisation du terme «enchaîné» fait référence à l'ouvrage suivant : Michel Freitag et Éric Pineault, *Le monde enchaîné*, Québec, Éditions Nota bene, 1999, 331 p. Nous reviendrons sur ce thème dans le premier chapitre de ce mémoire.

¹⁵ Nous choisissons de ne pas nous étendre au-delà de 1990 afin de nous entretenir qu'avec des jeunes ayant atteint l'âge de la majorité au moment de cette enquête. Nous reviendrons de manière plus succincte sur la définition de la génération Y au chapitre 3 de ce mémoire.

souvent décrite comme ayant des habitudes particulières quant à son engagement, d'où la pertinence d'en comprendre les motivations.

L'engagement citoyen chez les jeunes Québécois prend des formes variées; pour en nommer quelques-unes : pétitions, boycotts, manifestations, vote, participation aux activités d'une association étudiante, d'un parti politique, d'un groupe féministe ou écologiste, participation et prises de parole lors d'assemblées, bénévolat. Ces formes, nous les rencontrerons dans ce mémoire de maîtrise en sociologie sans pourtant en faire notre objet d'étude. Ce qui retiendra notre attention ne sont pas tant les manifestations de cet engagement citoyen que ses motivations. En connaissant les raisons qui poussent un jeune à investir l'*agora*, nous espérons en connaître davantage sur les idéaux, les revendications, les refus, les rejets, les préoccupations et les appréhensions de cette génération. Il demeurera impossible de faire une analyse diachronique, comparative d'une génération à l'autre, à savoir si les Québécois dans la quarantaine ou la cinquantaine étaient – ou sont toujours – plus engagés que les jeunes d'aujourd'hui. Cette étude constituera un regard instantané de l'engagement de jeunes en un lieu et un moment précis. Plutôt que de la taxer arbitrairement de désengagée, désinvolte et insouciance, nous chercherons à comprendre *pourquoi*¹⁶ cette génération s'engage quand elle le fait.

Avant même d'aborder la problématique au cœur de ce travail, il est nécessaire de jeter un bref regard sur un véhicule de l'engagement citoyen des jeunes Québécois ces dernières années, c'est-à-dire le groupe à travers lequel les jeunes citoyens interrogés ont été rejoints. Mais tout d'abord, nous présenterons une brève mise en contexte des raisons qui ont mené à l'étude de cette question des motivations à l'engagement chez la jeunesse québécoise dans l'ère postmoderne.

¹⁶ Le terme «pourquoi?» est un aspect important de la connaissance de la génération Y. Plusieurs auteurs s'étant attardés à l'adaptation de l'enseignement à cette nouvelle génération s'entendent sur le fait qu'un jeune de la génération Y a besoin de connaître les raisons qui sous-tendent son action dans une classe (le pourquoi). Nous pourrions faire l'hypothèse qu'il s'agit de la même situation pour l'engagement citoyen. Nous reviendrons à cette question au troisième chapitre de ce mémoire. Pour plus de détails sur l'enseignement à la génération Y, voir Jacques Roy, «Valeurs des collégiens et réussite scolaire : convergences et divergences», dans Chantal Royer et Gilles Pronovost, *Les valeurs des jeunes*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 2004, p. 95-111.

Les origines de la réflexion menant à ce mémoire de maîtrise

À l'automne 2003, nous écrivions un article dénonçant quelque peu maladroitement ce que nous appelions à l'époque «la chosification de l'humanité»¹⁷. Désireux de comprendre ce que nous croyions alors être un certain désinvestissement ou découragement des jeunes face à la sphère politique, nous écrivions que «jamais la jeunesse n'a été aussi désillusionnée et pessimiste face à son pouvoir de changer réellement les choses par la politique, de faire cesser les injustices par cette voie. C'est parce que jamais le pouvoir politique n'a été aussi fragilisé, marginalisé et mis en dépendance de l'économie»¹⁸. Cet article à saveur pamphlétaire que nous intitulions *No Future* fut l'élément déclencheur de la réflexion ayant mené à ce mémoire de maîtrise. Nous voulions alors en connaître davantage sur les formes qu'allait prendre l'engagement citoyen au Québec au XXI^e siècle. Nous voulions inciter les jeunes Québécois à investir davantage la sphère politique.

La rencontre de l'œuvre du sociologue québécois d'origine suisse Michel Freitag est le second élément déclencheur de la réflexion aboutissant à ce mémoire de maîtrise. Freitag met en lumière les dangers qui guettent l'humanité avec l'entrée probable – et déjà amorcée? – dans l'ère postmoderne. Entre autres choses, il met en lumière l'«impasse de la globalisation»¹⁹ et dénonce la mainmise de la chrématistique sur l'*oikonomia*²⁰ et explique les dangers liés à la mise en place d'un mode de reproduction qu'il appelle décisionnel-organisationnel. Ce contre quoi il met en garde, c'est l'affaiblissement des liens sociaux et leur transformation en des liens purement virtuels. En prenant l'exemple qui nous intéresse ici, cette dérive ne pourrait conduire qu'à une perte de sens accélérée des actions à visée collective et altruiste comme l'engagement citoyen l'est.

¹⁷ Daniel Landry, «No Future», *La Presse*, 26 octobre 2003, p. A11.

¹⁸ *Idem*.

¹⁹ En référence au titre de son dernier ouvrage : Michel Freitag, *L'impasse de la globalisation. Une histoire sociologique et philosophique du capitalisme*, Montréal, Écosociété, 2008, 415 p.

²⁰ Par chrématistique, il faut entendre le fait que l'accumulation du capital soit devenue une fin en soi. Cela entre en contradiction directe avec l'origine du terme «économie», *oikonomia*, qui s'avère être la bonne gestion des ressources dans le but de satisfaire des besoins. Voir à cet effet le premier chapitre de Michel Freitag, *L'impasse de la globalisation. op. cit.*, p. 68-101.

Des véhicules de l'engagement citoyen au Québec

Après l'amorce de cette réflexion et du désir de travailler sur la question des motivations à l'engagement chez les jeunes au Québec, il a fallu décider par quel véhicule nous allions réussir à rejoindre des jeunes qui s'engagent. Les regroupements ou associations au sein des cégeps et universités auraient pu être des portes d'entrée intéressantes. Nous avons comme souci de rejoindre des jeunes sensibles au mouvement altermondialiste, mais provenant de différentes régions, n'ayant pas le même âge ou le même profil de carrière et provenant d'horizons idéologiques ou partisans diversifiés. Les associations étudiantes ne permettaient pas de répondre à tous ces critères. Il en est de même pour les activités étudiantes à portée revendicative comme les grèves en faveur du gel des frais de scolarité qui ne permettaient pas de répondre à notre critère d'hétérogénéité²¹. Il fallait donc tenter de passer par un regroupement ou une association nous permettant de rejoindre des jeunes de divers horizons. C'est dans cette optique que le choix de l'Institut du Nouveau Monde (INM) comme porte d'entrée pour accéder à ces jeunes a pris toute sa pertinence. L'INM est «un institut indépendant, non partisan, à but non lucratif, voué au renouvellement des idées et à l'animation des débats publics au Québec»²². Malgré sa non-partisannerie, l'INM s'inscrit en partie dans le courant altermondialiste par ses projets visant sans cesse à demeurer critique face à la globalisation et à développer des alternatives à ses excès. Ses activités sont très concentrées dans la région montréalaise, mais elles s'offrent tout de même aux jeunes de tout le Québec. Depuis 2006, nous participons à des activités ou des projets mis en branle par l'INM. Dans le cadre de ce travail de maîtrise, ces divers projets de l'INM nous ont permis de rejoindre les jeunes que nous voulions interroger.

Introduction des questions de recherche et plan de travail

Dans le cadre de ce mémoire de maîtrise, nous espérons voir si les motivations à l'engagement s'inscrivent d'emblée dans les caractéristiques d'un «engagement-

²¹ L'amorce de ce projet de maîtrise s'est justement faite au moment de la grève étudiante de 2005, d'où notre tentation de rejoindre des jeunes de ce mouvement pour mesurer leur degré d'engagement à une cause bien spécifique.

²² Institut du Nouveau Monde, *L'INM en bref* [En ligne]. Adresse URL : <http://www.inm.qc.ca/fr/aproposdeinm/inmenbref.html> (page consultée le 20 juin 2008).

dégagement»²³ à tendance postmoderne au sens où le sociologue Michel Freitag entend la postmodernité. Nous utiliserons donc le terme «postmodernité» en son sens dystopique tel que conçu par Freitag : une réalité totalitaire qui guette nos sociétés²⁴. En des termes plus spécifiques, notre question de recherche sera la suivante : est-ce que dans leur motivation à s'engager dans des actions à portée citoyenne, principalement dans leurs actions à teneur politique, les jeunes Québécois marquent l'entrée dans la postmodernité au sens où Michel Freitag l'entend? Nous nous attarderons à trois éléments de la pensée de Freitag. Primo, à une dictature de l'efficacité, où chacune des actions sociales ou politiques est mesurée selon ses probabilités d'apporter des résultats dans une perspective pragmatique. Secundo, à une instrumentalisation de l'altérité (de la collectivité) dans laquelle les rapports sociaux (et sociétaux) deviennent des rapports systémiques, c'est-à-dire des rapports où l'altérité dans son essence est un moyen plutôt qu'une fin. Dans cette optique, nous pourrions avancer que par son américanité, le Québec a été lourdement influencé par l'essor aux États-Unis d'une forme managériale de capitalisme où la sphère publique est mise au service de la sphère privée, d'où cette instrumentalisation possible du rapport à l'autre. Tertio, à une tyrannie du futur où les actions (ou opérations) du monde présent sont conditionnées par des prévisions plutôt que par des projets d'«à venir» à tendance utopique. Nous nous questionnerons ici à savoir si les jeunes Québécois considèrent l'avenir comme quelque chose qui leur «tombe sur la tête comme une fatalité à laquelle tout le monde doit s'adapter passivement»²⁵.

Loin de chercher à discréditer l'engagement citoyen des jeunes Québécois, nous chercherons simplement à mieux en comprendre les mécanismes, et les limites s'il y a lieu. Nous chercherons également à savoir si les membres de la génération Y au Québec sont à certains égards les enfants de cette dystopie postmoderne et également (surtout) s'ils ont ce qu'il faut pour dépasser cette «non-réalité» ou cette virtualité.

Ce mémoire de maîtrise se divise en cinq chapitres. Les trois premiers chapitres constituent le cadre théorique du travail. Le premier aborde la notion de postmodernité chez Freitag et la fragilisation des liens sociaux au sein d'une société aux prises avec le déploiement de la

²³ L'expression est de Michel Wieviorka dans Michel Wieviorka (dir.) *Raison et conviction : l'engagement*, Éditions Textuel, 1998, 173 p. Nous développons cette idée dans le second chapitre de ce mémoire.

²⁴ La conception de la réalité (ou de la virtualité) postmoderne de Michel Freitag sera développée au premier chapitre de ce mémoire.

²⁵ Michel Freitag, *L'impasse de la globalisation*, op. cit., p. 183.

globalisation néolibérale. Cependant, nous ne nous limitons pas qu'à la conception de Freitag, s'efforçant notamment de comprendre l'essor de notre société à travers les travaux de David Riesman. Le second chapitre aborde la notion d'engagement citoyen, précisant ce qu'il faut entendre par ce concept. Grâce aux travaux de Michel Wieviorka, nous identifions des formes de l'engagement contemporain, après quoi nous dressons le portrait d'une cause d'engagement contemporaine qu'est l'altermondialisme. Nous concluons ensuite le cadre théorique par le troisième chapitre abordant les caractéristiques de la jeunesse québécoise et de la génération connue sous l'appellation de «Y». C'est également dans ce chapitre que nous abordons la question du désengagement des jeunes, à savoir s'il s'agit d'un mythe ou d'une réalité. Le quatrième chapitre constitue en premier lieu la précision de la question de recherche; et en second lieu l'explication de l'approche méthodologique utilisée. Dans le cadre de ce projet de maîtrise, tel que nous l'avons évoqué, nous avons choisi de faire des entretiens semi-dirigés auprès de jeunes Québécois engagés. Nous expliquons donc le choix de la population visée, soit des jeunes entre 18 et 25 ans, tranche d'âge faisant partie de la génération Y. Enfin, le cinquième et dernier chapitre constitue la présentation, l'analyse et l'interprétation des résultats obtenus lors des entretiens. Il s'agit de la partie où les résultats discutés à la lumière des questions de recherche de départ.

Le monde vrai, pour finir, devient fable.
Friedrich Nietzsche

*L'unité de l'humanité signifie : personne
ne peut s'échapper nulle part.*
Milan Kundera

CHAPITRE PREMIER :

EN ROUTE VERS LA POSTMODERNITÉ

La notion de «postmodernité» en sociologie cause maints débats. Depuis les années 1980, une sociologie du temps présent s'attèle à prendre position face à ce concept. De deux choses l'une : ou la société du temps présent doit être appréhendée comme une postmodernité (marquant une rupture avec la modernité); ou bien elle doit l'être comme simplement une modernité avancée (marquant plutôt une transformation et une certaine continuité avec la modernité). Serait-il juste et pertinent de parler d'une «après» modernité? En quoi notre contemporanéité marque-t-elle une rupture par rapport aux valeurs, aux normes ou aux idéaux ayant donné naissance à la modernité?

Ce mémoire de maîtrise ne vise absolument pas à répondre à ce débat épistémologique. Il ne vise pas non plus à dresser un aperçu de toutes les interprétations possibles de la sociologie du temps présent. C'est pourquoi les travaux d'un auteur en particulier retiendront notre attention : ceux du sociologue Michel Freitag. Ce dernier cherche, dans les deux tomes de l'ouvrage *Dialectique et Société*, à favoriser une «compréhension théorique des transformations de la société globale dans le long terme historique»¹. C'est dans ce cadre qu'il développe sa vision des sociétés contemporaines en acceptant l'utilisation du terme «postmoderne», mais une postmodernité devant ici être comprise comme un horizon possible non encore advenu. Avant de nous pencher plus à fond sur certains traits de la critique de la postmodernité que Freitag articule, dressons un aperçu sommaire des interprétations possibles du concept en sociologie.

¹ Michel Freitag, *L'oubli de la société. Pour une théorie critique de la postmodernité*, Québec, Les Presses de l'Université Laval et Rennes, Les Presses Universitaires de Rennes, 2002, p. 9.

1.1 Le concept de postmodernité en sociologie

Comme son nom l'indique, le concept de postmodernité provient d'un désir de comprendre l'évolution des sociétés occidentales contemporaines et de ses courants de pensées au-delà de la typologie référant à la modernité. S'il fallait rattacher la postmodernité à une période historique, nous pourrions arbitrairement cibler les années 1960 comme le point d'ancrage permettant la mise en place graduelle d'une nouvelle logique pour penser le réel. Cependant, d'aucuns pourraient affirmer que le caractère critique de la modernité déployé par Friedrich Nietzsche dès la fin du XIX^e siècle annonçait déjà l'entrée intellectuelle dans la postmodernité. D'autres pourraient affirmer que les travaux sur l'individu extradéterminé de David Riesman au milieu du XX^e siècle annonçaient déjà l'entrée possible dans cette ère². Malgré cela, plutôt que de chercher à la définir en suivant une logique diachronique, la postmodernité doit être comprise comme un long processus en émergence qui suit des rythmes divers selon les contextes politiques, économiques et bien sûr intellectuels.

Il ne faudrait pas non plus réduire la postmodernité à son appréhension sociologique. Bien au contraire, c'est en art – notamment en architecture – ainsi qu'en philosophie que le concept est d'abord avancé. «*Postmodern thought represents a broad movement in current art and philosophy, particularly as expressed in different versions by such French thinkers as Baudrillard, Derrida, Foucault, and Lyotard*»³. Dans le cas de la philosophie, elle s'intéresse sensiblement aux mêmes questions que la sociologie. Au sein des deux disciplines qui s'entrecoupent et se nourrissent l'une l'autre, un effort est fait pour reconnaître les caractéristiques de ce qu'est une société postmoderne ainsi que pour comprendre son contexte d'émergence. Pour les postmodernistes, c'est l'apparition des technosciences, la mise en place des médias de masse ainsi que l'avènement d'une économie postindustrielle qui constitueraient les principaux bouleversements mettant la table à une ère «post-» moderne. D'abord, les développements technoscientifiques rendent nécessaire la mise en place d'un pragmatisme performatif. Ensuite, les médias de masse

² David Riesman, *The Lonely Crowd. A Study of the Changing American Character*, New Haven and London, Yale University Press, 1970[1950], 386 p. Nous analyserons plus en profondeur les travaux de Riesman à la fin de ce chapitre.

³ Steinar Kvale, *InterViews. An Introduction to Qualitative Research Interviewing*, London, Sage Publications, 1996, p. 41.

participent à un processus accentué de dissolution de la réalité. Enfin, la montée d'une économie postindustrielle mène à une redéfinition de l'échange et des liens sociaux. Ces bouleversements mènent, selon les postmodernistes, à une crise normative. «La seule norme qui semble être compatible avec [l]es nouveaux critères [de la postmodernité] est le credo de la réussite»⁴.

La philosophie des Lumières, à la source de l'ère moderne, est née d'une réaction à l'encontre du dogmatisme religieux et de la société d'ordres⁵ qui régnaient dans le monde féodal. La croyance en la réalité d'un monde pouvant être appréhendé objectivement, voire positivement, remplaçait alors la croyance en une force transcendante surnaturelle. En un sens, la modernité s'est constituée négativement – à la manière d'une antithèse – c'est-à-dire en réaction à la tradition. Qu'en est-il de la postmodernité? Tout dépend des auteurs⁶. D'aucuns diront que la postmodernité est justement une manière de penser positivement le réel. La postmodernité serait en quelque sorte la synthèse venant boucler la dialectique tradition-modernité. Par exemple, les sociologues Gilles Lipovetsky et Michel Maffesoli présentent la postmodernité comme une réalité contemporaine à valoriser. «Les théories positives de la postmodernité voient dans les transformations en cours une rupture significative à l'égard de la logique opératoire de la modernité et évaluent cette rupture positivement, dans la mesure où elle marquerait un dépassement des insuffisances et des aspects répressifs de la modernité»⁷. Ainsi, la postmodernité devrait être comprise comme une émancipation par rapport à la modernité. Quant à eux, les théoriciens marxistes, ou Michel Freitag, dont nous analyserons les propos dans ce chapitre, présentent une vision beaucoup plus critique de la postmodernité, même s'ils demeurent eux aussi dans une logique de valorisation d'un idéal à venir. Pour Freitag par exemple, loin de symboliser une désaliénation à l'égard de la modernité, la postmodernité représente au contraire l'abandon de tout projet normatif susceptible de fonder une conception du vivre-ensemble. Pour les marxistes, c'est en raison des transformations du capitalisme en un capitalisme flexible

⁴ Yves Boisvert, *Le Postmodernisme*, Montréal, Boréal, 1995, p. 32.

⁵ Les ordres sont constitués de la noblesse, de la bourgeoisie et du tiers-état, le dernier renvoyant à tous ceux qui ne peuvent faire partie des deux premiers ordres.

⁶ Voir, en annexe 1, les différentes positions formelles dans le débat qui opposent les tenants du concept de modernité avancée et ceux de celui de postmodernité.

⁷ Yves Bonny, «Modernité avancée ou postmodernité? Enjeux et controverses», *Société*, no 18-19, 1998, p. 112.

introduisant de nouvelles technologies aux processus de production et de distribution que la «condition postmoderne» s'est avérée possible. «La rotation accélérée du capital génère un univers culturel et des formes d'expériences où dominent l'éphémère, l'instantané, la fragmentation des modes de vie, la surcharge sensorielle»⁸. Enfin, tel qu'énoncé en introduction de ce chapitre, d'autres auteurs refusent tout simplement l'emploi du terme «postmodernité», préférant parler de «modernité avancée» (Francis Fukuyama et Anthony Giddens), d'«hypermodernité» ou encore tout simplement de «détournement de la modernité» (Jürgen Habermas) pour faire allusion à la société actuelle⁹.

1.2 La critique de la postmodernité chez Michel Freitag

Sociologue québécois d'origine suisse, Michel Freitag est professeur honoraire au département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM). Au fil des ans, il a produit une œuvre importante autour de la question de la critique de la postmodernité. Son ouvrage majeur est *Dialectique et Société*, un remaniement de sa thèse de doctorat, publié en deux tomes en 1986. Dans le premier tome de cet ouvrage, Freitag développe une critique épistémologique du positivisme régnant en sciences sociales, d'où son désir de renouer avec une démarche dialectique s'inspirant à certains égards de Georg Wilhelm Friedrich Hegel et de Karl Marx. Dans le second tome, il développe une théorie sur l'évolution des sociétés humaines à partir de son concept de «mode de reproduction des sociétés». Le mode de reproduction est «la logique opératoire qui assure la régulation des pratiques sociales et leur coordination, ainsi que (du moins jusqu'à la postmodernité) l'articulation entre identité subjective et identité collective»¹⁰. L'analyse de Freitag pose trois modes de reproduction distincts : culturel-symbolique chez les sociétés primitives, politico-institutionnelle chez les sociétés traditionnelles et modernes, et enfin opérationnel-

⁸ *Ibid.*, p. 104. Pour davantage d'informations sur la perspective marxiste de la postmodernité, il faut lire David Harvey, *The Condition of Postmodernity: An Enquiry Into the Origins of Cultural Change*, Cambridge, MA, Blackwell, 1990.

⁹ Pour mieux comprendre les différentes interprétations de la société du temps présent, voir l'ouvrage suivant : Yves Bonny, *Sociologie du temps présent. Modernité avancée ou postmodernité?*, Paris, Armand Colin, 2004, 249 p.

¹⁰ Yves Bonny, «Modernité avancée ou postmodernité», *loc. cit.*, p. 92.

décisionnel chez les sociétés postmodernes¹¹. C'est sa critique de ce dernier mode de reproduction qui retiendra notre attention pour comprendre les dérives de la postmodernité.

1.2.1 Le mode de reproduction opérationnel-décisionnel

Dans le mode de reproduction politico-institutionnel, la figure du souverain ou de la nation encadrait les pratiques sociales des acteurs. C'étaient donc des règles extérieures aux acteurs qui régissaient le vivre-ensemble. «Ces règles renvoient à un rapport de domination sociale du pouvoir politique, mais il y a un dépassement de ces rapports de force par le système juridique, car dominants et dominés se reconnaissent dans le discours idéologique au sommet de la conception de la justice»¹². Dans un tel type de société, le pouvoir est donc ramené à la société par la figure du peuple ou de la nation, contrairement aux sociétés primitives où le pouvoir s'exerçait par une figure extérieure de la société.

En ce qui a trait à la transition de la modernité à la postmodernité, toute référence à une quelconque forme de transcendance se trouve niée. Dans le passage au mode de reproduction opérationnel-décisionnel, c'est en quelque sorte tout un processus de «désenchantement du monde»¹³ qui s'effectue, exacerbant ainsi l'individualisme, la personne seule étant à même de juger ce qui est beau, bon et bien – à moins que ce ne soit le système et son impérativité d'adaptabilité et de performance qui ne lui impose son propre jugement. Yves Bonny explique cette mutation ainsi :

Le concept de postmodernité désigne une mutation sociétale tendancielle par affaiblissement croissant de ce mode de reproduction politico-institutionnel de la société au profit d'un nouveau mode de reproduction [...] «opérationnel-décisionnel». Celui-ci se caractérise par une désinstitutionnalisation de la vie sociale, par la dissolution d'un cadre formel *a priori* élaboré par un pouvoir politique situé au-dessus de la société et explicitement chargé de l'intégration des rapports sociaux et de l'orientation significative de la vie collective, et par son remplacement par des régulations opérationnelles élaborées de façon pragmatique dans des processus décisionnels incessants. [...] Du point de vue normatif, la postmodernité se caractérise par l'abandon tendanciel de la référence à l'idéologie universaliste des Lumières et par son remplacement par une

¹¹ Pour de plus amples explications sur les modes de reproduction théorisés par Freitag, il faut se référer à son *Dialectique et société. Culture, pouvoir, contrôle. Les modes de reproduction formels de la société* (tome 2), Montréal, Éditions coopératives Albert St-Martin, 1986, 443 p.

¹² Yves Bonny, «Modernité avancée ou postmodernité», *loc. cit.*, p. 92-93.

¹³ L'expression provient de l'ouvrage de Marcel Gauchet : *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985.

idéologie de l'adaptation, du changement permanent et de la légitimité des conflits entre intérêts opposés.¹⁴

«La société ne se cache plus derrière un dieu, une idée, ou même une raison pour agir sur soi, et elle a pour l'essentiel perdu la foi dans la capacité collective de faire l'avenir réflexivement»¹⁵. En ce sens, loin d'être un idéal à atteindre ou loin de simplement la valoriser, Freitag décrit la postmodernité comme devant être surpassée (ou contournée). C'est là une condition pour rendre possible cette synthèse des héritages positifs de la tradition et de la modernité. Pour Freitag, l'enjeu est d'élaborer un projet normatif combinant la valorisation des particularismes de la tradition et la valorisation de l'universel de la modernité.

La postmodernité chez Michel Freitag doit être comprise comme une dystopie, soit tel un cauchemar non encore advenu mais pointant à l'horizon¹⁶. Elle doit être perçue comme une menace totalitaire risquant d'exacerber l'atomisation des individus et ainsi de fragiliser les liens sociaux au fondement des sociétés. Enfin, la postmodernité doit être perçue comme une mise en dépendance des individus face au système qui les dépasse. «*Society appears either as a "system" or as an "organization" of social practices that refer only to each other, and to the abstraction of their empirical integration into various modes of efficient functioning*»¹⁷. La liberté quotidienne des personnes devient une illusion, un «spectacle» entretenue par le système, rappelant la fiction imaginée par les frères Andy et Larry Wachowski dans le film *The Matrix*¹⁸. Pour citer Guy Debord, «tout ce qui est directement

¹⁴ Yves Bonny, «Modernité avancée ou postmodernité», *loc. cit.*, p. 93.

¹⁵ Michel Freitag, *Le naufrage de l'université et autres essais d'épistémologie politique*, Québec, Éditions Nota bene, 1998[1995], p. 12.

¹⁶ À cet effet, Michel Freitag parle de l'utopie en ces mots : «l'utopie aussi est pleine de risques. C'est peut-être la promesse du meilleur des mondes, c'est peut-être aussi la menace du pire. Quand il n'y a plus d'"autre lieu", il n'y a plus de garantie. Il reste la responsabilité». Michel Freitag, *Dialectique et société. Culture, pouvoir, contrôle. Les modes de reproduction formels de la société* (tome2), *op. cit.*, p. 424.

¹⁷ Jean-François Côté et Daniel Dagenais, «Dialectical Sociology in Québec: About and Around Michel Freitag's *Dialectique et Société*», *The American Sociologist*, vol. 33, 2002, p. 46.

¹⁸ Andy Wachowski et Larry Wachowski, *The Matrix*, Hollywood, Warner Bros, 1999. Il est à noter que les frères Wachowski se sont inspirés notamment des travaux de Jean Baudrillard sur la postmodernité pour réaliser leur long-métrage. Au Québec, le long-métrage *L'âge des ténèbres* rappelle également les caractéristiques d'une postmodernité advenue. Dans un décor de société en désintégration, un homme sans histoire et sans espoir se perd dans sa solitude et ses fantasmes. Denys Arcand, *L'âge des ténèbres*, Montréal, Cinémaire, 2007.

vécu s'éloigne dans une représentation»¹⁹. La liberté humaine est aussi réelle que la liberté de mouvement des molécules dans un gaz dont la pression est maintenue et contrôlée, dirait Freitag. Il s'agit donc d'une liberté insignifiante dont l'ampleur, comme simple mesure de la libération du mouvement, se manifeste dans la pression et l'échauffement²⁰. Pour utiliser les termes de Jürgen Habermas, plutôt que de l'instrumentaliser, le «monde de la vie» est entièrement pénétré et colonisé par le «monde du système»²¹.

1.2.2 La globalisation néolibérale comme contexte d'émergence de la postmodernité

Pour Michel Freitag, cette mutation du monde et ce passage à une logique postmoderne sont rendus possible grâce à la mise en place d'un système politico-économique déshumanisant. Dans une contribution à un ouvrage sur Hannah Arendt et le totalitarisme²², Freitag parle d'une première manifestation de ce systémisme déshumanisant au sein des totalitarismes hitlérien et stalinien du siècle dernier. Toutefois, la différence principale entre ces régimes et la postmodernité se déployant au XXI^e siècle à travers la globalisation des marchés est que le contrôle s'exerce de manière beaucoup plus éthérée aujourd'hui, ne nécessitant aucune violence directe. L'individu se trouve absorbé par les nécessités dictées par le système et il intériorise la logique comportementale qu'il doit adopter. «Le nazisme et le communisme étaient des totalitarismes fondés sur l'exclusion d'une race ou d'une classe. Ils ont vainement essayé de mettre en œuvre une formule prophétique. Le nouveau système [...] totalitaire est en voie d'y parvenir parce qu'il est fondé sur l'intégration et en

¹⁹ Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992[1967], p. 15. Le groupe d'artistes britanniques Radiohead fait aussi mention de cette transformation du réel. Leur documentaire *Meeting People is Easy* présente un contexte où «la réalité n'est plus la réalité, mais une parodie de celle-ci qui vous contraint chaque jour à n'être plus que la version spectaculaire de vous-mêmes». Patrick Roy, «Radiohead ou l'évidement progressif du réel», dans Patrick Roy et Serge Lacasse, *Groove. Enquête sur les phénomènes musicaux contemporains*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 106.

²⁰ Michel Freitag, *Le naufrage de l'université*, *op. cit.*, p. 20-21.

²¹ Voir à cet effet les travaux de Jürgen Habermas dans son œuvre majeure en deux tomes *Théorie de l'agir communicationnel. Rationalité de l'action et rationalisation de la société* (tome 1), Paris, Fayard, 1987, 448 p. *Critique de la raison fonctionnaliste* (tome 2), Paris, Fayard, 1987, 480 p.

²² Michel Freitag, «De la Terreur au Meilleur des Mondes. Genèse et structure des totalitarismes archaïques», dans Daniel Dagenais (dir.), *Hannah Arendt, le totalitarisme et le monde contemporain*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, p. 248-350.

même temps sur la récupération et sur l'atomisation, sur la rupture totale des liens entre les hommes»²³.

Michel Freitag affirme que les capacités politiques sociétales sont aujourd'hui anéanties par les politiques d'ordre managérial de l'économie capitaliste néolibérale. Le monde de l'économique impose ses règles et ses lois (la loi du marché) au politique. Le nouveau référent normatif découle directement des exigences (d'efficacité, de performativité et d'adaptabilité) de ce que Riccardo Petrella appelle la «Théologie universelle capitaliste»²⁴. Selon, Freitag, c'est aux États-Unis que cette forme managériale de capitalisme a pris forme, créant ainsi les conditions d'entrée dans la postmodernité. En effet, par le développement de la société fordiste et de la société de consommation²⁵, ou encore par l'intégration des forces antinomiques du capitalisme à la logique chrématistique (tels les syndicats devenus corporatistes), c'est-à-dire à la nécessité de faire du profit, les États-Unis sont devenus les chefs de file dans l'essor du capitalisme néolibéral. Et c'est cette même logique qui croît de façon anarchique sur l'ensemble de la planète avec le développement d'une toute nouvelle forme de capitalisme – financier celui-là – et avec la «doctrine de choc»²⁶ néolibérale²⁷.

Un des risques qui guette alors une société dans laquelle le politique est investi de la sorte par l'économique est la privatisation de la dimension morale et culturelle menant à une disparition d'un idéal à portée universelle. «La construction d'une telle société n'aura donc plus rien à voir, finalement, avec la recherche du bien commun, de la bonne société, ni donc

²³ Gérard Conio, *Les Avants-Gardes, entre métaphysique et histoire. Entretiens avec Philippe Sers*, Lausanne, Éditions l'Âge d'Homme, 2002, p. 73.

²⁴ Riccardo Petrella, *Pour une nouvelle narration du monde*, Montréal, Écosociété, 2007, p. 13-15

²⁵ L'école de Francfort a défini un véritable programme de recherche sur la consommation de masse. Dans cette perspective, Herbert Marcuse affirme que l'élite socioéconomique a beaucoup à gagner en acceptant une consommation peu distinctive. Ainsi, pour lui, les classes dominées participent aux besoins et à la satisfaction des besoins des classes dirigeantes.

²⁶ L'expression est de Naomi Klein, *The Shock Doctrine: The Rise of Disaster Capitalism*, Toronto, Alfred A. Knopf Canada, 2007, 662 p. À propos du néolibéralisme, cette dernière écrit : «*For more than three decades, [neoliberals] had been perfecting this very strategy: waiting for a major crisis, then selling off pieces of the state to private players while citizens were still reeling from the shock, then quickly making the "reforms" permanent*».

²⁷ Loco Locass, un groupe d'artistes québécois, parle de la globalisation en ces mots : «Le hic c'est que la politique abdique devant l'économique/Aux temps antiques c'était l'or, qui menait l'art et les gens/Désormais c'est l'âge d'or de l'argent/Dès lors, en termes de changement c'est blanc bonnet, bonnet blanc/La monarchie des marchands, je ne marche plus là-dedans/Je refuse obstinément que le globe me gobe globalement». Loco Locass, «L'empire du pire en pire», *Manifestif*, Montréal, Audiogram, 2001.

avec la réalisation d'une justice ou d'une moralité substantielles»²⁸. À la manière d'un cercle vicieux, cet éloignement de la recherche du bien commun permet d'expliquer le caractère asocial des politiques néolibérales²⁹. Ces dernières tendent à l'abolition presque totale des interventions étatiques dans le marché (donc du politique dans l'économique). Freitag met en lumière cet aspect lorsqu'il parle des négociations pour l'Accord multilatéral sur les investissements (AMI) entre 1995 et 1997 qui, si elles n'avaient pas avorté, auraient constitué l'aboutissement de la logique chrématistique. «L'AMI ne visait rien de moins que la dissolution de la société dans l'économie, [...] et *a fortiori* de la démocratie fondée sur la participation délibérative des citoyens à la définition des finalités du vivre-ensemble»³⁰.

Cette logique de dissolution de la société permet d'expliquer, par exemple, le «nauffrage» de l'éducation qui devient : d'une part un marché de quelque 2000 milliards de dollars à conquérir³¹, et d'autre part le lieu de la formation d'une main-d'œuvre dont la seule finalité est l'efficacité. C'est là un des thèmes majeurs abordés par Freitag et quelques-uns de ses collègues³². Dans les années 1980, un enseignant québécois, Jean-Claude Soulard, dénonçait déjà intuitivement cette tendance à former «pragmatiquement», c'est-à-dire selon les besoins du marché (ou du système). Il écrivait que «les savoirs de tous ordres font partie des forces qui concourent à la production. Par conséquent, la pédagogie la meilleure, la plus appropriée devient cette technique qui prépare le jeune à entrer dans le cycle du marché du travail»³³. Freitag va encore plus loin dans *Le naufrage de l'université* quand il affirme que les universités ont rompu avec leur tradition humaniste pour devenir des «“entreprises”

²⁸ Michel Freitag, *L'impasse de la globalisation. Une histoire sociologique et philosophique du capitalisme*, Montréal, Écosociété, 2008, p. 22.

²⁹ Michel Bernard, *L'utopie néolibérale*, Montréal, Éditions du Renouveau québécois et la Chaire d'études socio-économiques de l'UQÀM, 1997, 318 p.; Michel Chossudovsky, *Mondialisation de la pauvreté et nouvel ordre mondial*, 2^e édition, Montréal, Écosociété, 2005[1998], 382 p.

³⁰ Jean-Claude Ravet, «Une conscience de l'urgence du temps. Compte rendu de *Le monde enchaîné* de Michel Freitag et Éric Pineault», *Relations*, no 659 (avril 2000), p. 92.

³¹ Ce chiffre demeure conservateur, car c'est l'estimation de la valeur du «marché» de l'éducation au sein des pays de l'Organisation de Coopération et de développement économiques (OCDE) en 2000. Cynthia Guffman (dir.), «Éducation : un marché de 2000 milliards de dollars», *Dossier du Courrier de l'UNESCO*, novembre 2000 [En ligne]. Adresse URL : http://www.unesco.org/courier/2000_11/fr/doss0.htm (page consultée au mois de juin 2008).

³² Outre *Le naufrage de l'université*, ouvrage pour lequel Freitag remporte le prix du Gouverneur-général en 1996, il faut se référer aux travaux de Gilles Gagné. Voir notamment *Main basse sur l'éducation*, Québec, Éditions Nota bene, 2002, 406 p.

³³ Jean-Claude Soulard, «Enseigner au cégep : une vocation ou un “job”?», *AQPC. Les actes du colloque*. Montréal, Fédération des cégeps, 1989, p. 77.

gérées de manière “managériale”, avec un souci d’efficacité, et dans la perspective d’une adaptation continue à la demande sociale et économique»³⁴.

1.2.3 *Sortir de l’impasse postmoderne*

Par sa vision dystopique de la postmodernité, Michel Freitag ne se contente pas de dresser un état de fait. Au contraire, il inscrit toute sa réflexion dans un objectif de dépassement ou de contournement de cette «impasse». Jetons un regard sur toute cette réflexion. Dans un de ses ouvrages qu’il nomme *L’impasse de la globalisation*, Freitag cherche à «sortir de l’impasse» comme en témoigne le titre du dernier chapitre de l’ouvrage. En y dressant une histoire sociologique et philosophique du capitalisme – et donc de la mise en œuvre de la globalisation – Freitag énonce toute la problématique de la postmodernité élaborée ci-haut. L’auteur n’élabore pas de plan politique précis. Il ne propose aucune solution empirique d’ordre partisan par exemple. Néanmoins, il élabore quelques pistes de solutions. «Il y a donc à inventer de nouvelles institutions politiques [...] qui ne soient pas toutes centrées exclusivement sur l’individu et ne prétendent pas toutes à l’universalité!»³⁵. Freitag demeure, comme il l’écrit lui-même, «optimiste» face à un projet d’avenir à élaborer pour dépasser la globalisation néolibérale dont il dénonce les excès.

On pourrait comprendre – si on est optimiste – que ce procès touche à sa fin avec l’essor actuel des mouvements de contestation qui se polarisent autour de la résistance à la «mondialisation» ou «globalisation» telle qu’elle est imposée sous l’égide du capitalisme financier spéculatif. Il y a dans cela un signe fort de reprise de l’historicité réflexive que la postmodernité tendait à nier formellement en installant partout les mécanismes de la simple réactivité adaptative. La postmodernité, en se trouvant ainsi réinscrite dans l’histoire, devrait alors également y perdre son nom, pour être simplement réinterprétée, non pas positivement comme le parachèvement de la modernité, mais négativement comme le mouvement tardif de sa dissolution, qui aura ouvert le chemin à quelque chose d’autre qui reste largement à inventer collectivement, et qui en représenterait alors le dépassement au sens hégélien.³⁶

Michel Freitag fait mention de cinq principes directeurs qu’il faut mettre en œuvre pour sortir de l’impasse de la globalisation. Premièrement, il faut conserver les pouvoirs d’action politique qui existent déjà au niveau national et international et que les politiques

³⁴ Michel Freitag, *Le naufrage de l’université*, op. cit., p. 43.

³⁵ Michel Freitag, *L’impasse de la globalisation*, op. cit., p. 337.

³⁶ Michel Freitag, *L’oubli de la société*, op. cit., p. 74.

néolibérales cherchent à éliminer. Deuxièmement, il faut travailler à la création d'instances politiques mondiales (et pas seulement internationales) qui ne correspondent pas qu'à la création d'un État universel unifié, mais plutôt à l'établissement d'un nouveau type d'«impérialité mondialisée» qui reconnaîtrait les particularités en son sein. Troisièmement, le pouvoir devrait appartenir à cette impérialité, n'émanant pas de l'expansion d'une puissance particulière. Quatrièmement, il est essentiel de reconnaître le fait que toutes les sociétés reposent, dans leur constitution identitaire, sur l'interprétation qu'elles font de leur propre tradition. Enfin, cinquièmement, toutes les civilisations doivent participer à une même visée de l'universel, mais aucune ne doit prétendre qu'elle la réalise à elle seule³⁷.

À la lumière de ce qui précède, la mobilisation populaire contre l'AMI ou contre le sommet du G8 à Seattle en 1999 ainsi que la naissance du mouvement altermondialiste et des forums sociaux mondiaux constituent la genèse de ce «quelque chose d'autre qui reste largement à inventer» comme l'écrit Freitag. Tous ces mouvements visent une réappropriation du politique, combattant les excès provoqués par la mainmise de la chrématistique sur l'*oikonomia*. Freitag avance³⁸ que le XXI^e siècle devra être celui de la construction de la solidarité des sociétés contre la domination du capital, sans quoi le monde risque de s'enchaîner jusqu'à sa dissolution totale³⁹.

Une fois établis la compréhension de la postmodernité chez Freitag ainsi que son contexte d'émergence, attardons-nous maintenant à trois dimensions de la pensée du sociologue qui retiendront notre attention tout au long de notre étude sur l'engagement chez les jeunes Québécois : le principe d'efficacité, l'instrumentalisation de l'altérité et l'adaptation au futur⁴⁰.

³⁷ Les cinq principes directeurs sont explicités de façon plus succincte dans Michel Freitag, *L'impasse de la globalisation*, *op. cit.*, p. 357-365.

³⁸ Michel Freitag et Éric Pineault, *Le monde enchaîné*, Québec, Éditions Nota bene, 1999, p. 26.

³⁹ Des artistes plus à l'écoute de la réalité souterraine à venir (par leur sensibilité intrinsèque) pressentent même que «la fin de l'homme ne sera pas la fin du monde». Daniel Bélanger, «La fin de l'homme», *L'échec du matériel*, Montréal, Audiogram/Sélect, avril 2007.

⁴⁰ Nous exposons en annexe 2 une comparaison des principales caractéristiques formelles et conceptuelles des sociétés modernes et postmodernes selon Michel Freitag.

1.2.4 *Le principe d'efficacité*

Dans le cadre de la globalisation néolibérale, le principe d'efficacité renvoyant à la compétitivité du marché de l'économie capitaliste devient l'élément nodal de la conduite des entreprises, des organismes publics et parapublics et, par extension, des individus. Il faut entendre l'efficacité ici non comme moyen ou comme qualificatif de l'action, mais plutôt comme finalité en elle-même. Les moyens sont désassujettis par rapport aux fins, devenant opérationnels et fonctionnels en eux-mêmes et par eux-mêmes. C'est ce que Charles Taylor appelle «l'éclipse des fins» ou la primauté de la raison instrumentale menant à la recherche de l'efficacité maximale et à la plus grande productivité⁴¹.

En ce sens, l'efficacité est marquée par un caractère de court terme, de rentabilité dans l'ici et le maintenant. L'effectivité des décisions et l'efficacité de l'action s'avèrent être des caractéristiques au cœur du mode de reproduction opérationnel-décisionnel⁴². Le problème soulevé par Freitag relève du mode technocratique et pragmatique de la gestion des problèmes sociaux qui «entraîne [...] en même temps une fragmentation de l'unité de l'État et la consolidation d'intérêts sociaux particularistes»⁴³. Ainsi, chaque problème nécessite sa solution qui lui est propre et qui lui est imposée de manière opérationnelle, niant dès lors toute possibilité de vision globale du social.

Dans cette société muée en système, la réalisation de soi passe d'ailleurs par la capacité des individus à demeurer efficace dans leurs actions et leurs rapports à l'altérité. Par conséquent, il s'avère essentiel de s'outiller et de s'adapter aux besoins de l'environnement. «Relativement à lui-même, à sa propre personne, le sujet postmoderne est un puits sans fond [...] qu'il doit explorer indéfiniment non pas pour s'y trouver soi-même [...], mais pour y découvrir le fourmillement de tout ce qui l'habite et qu'il devrait "contrôler" pour

⁴¹ Charles Taylor, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, 1992, p. 15-20.

⁴² Nous abordons la notion d'efficacité en toute conscience qu'elle n'est pas exclusive à la postmodernité. La quête d'efficacité est aussi une grande caractéristique de la modernité comme en font foi l'organisation scientifique du travail de l'ingénieur étasunien Frederick Winslow Taylor ainsi que les travaux de Max Weber sur l'esprit de calcul dans le système capitaliste. Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964[1904-1905], 341 p. Dès la première moitié du XX^e siècle, des artistes critiquent cette quête de l'efficacité typiquement moderne. Charles Chaplin, *Modern Times*, Hollywood, Charles Chaplin Productions, 1936.

⁴³ Michel Freitag, *Dialectique et société. Introduction à une théorie générale du Symbolique* (tome 1), Montréal, Éditions coopératives Albert St-Martin, 1986, p. 57.

exister comme personne»⁴⁴. C'est de cette manière qu'est mesurée l'efficacité d'un individu, voire sa valeur à l'échelle du système. Dans le cas de l'action politique, Freitag explique que ce n'est plus une référence à une Raison judiciaire universelle qui lui sert de justification et de fondement. C'est dorénavant la référence à un principe d'opérativité pragmatique et d'efficacité⁴⁵. Subséquemment, le pragmatisme devient une valeur essentielle qui guide les choix individuels. «Nous devons ainsi choisir constamment les solutions les plus efficaces pour résoudre un à un les problèmes qui se dressent sur notre chemin, sans jamais perdre de vue la nécessité de ne pas bloquer les avenues possibles d'un futur toujours plus incertain»⁴⁶. Ceci nous mène au point que nous aborderons ultérieurement concernant l'adaptation au futur.

1.2.5 *L'instrumentalisation du rapport à l'autre*

Avec le mode de reproduction opérationnel-décisionnel de la postmodernité, les pratiques sociales se définissent totalement en fonction de leur dimension technique, c'est-à-dire en fonction de leur apport, de leur utilité. Les rapports à autrui ne sont plus envisagés comme une fin en soi ou comme un tissage de liens sociaux permettant la réalisation de soi, mais ils sont envisagés comme moyen permettant d'être plus efficace ou plus utile dans son action. La personne ne se définit plus tant par les rapports sociaux qu'elle entretient, mais plutôt simplement par les liens qu'elle tisse avec d'autres particuliers. Ces liens demeurent incertains, circonstanciels, pulsionnels et imprévisibles, car la personne doit sans cesse s'adapter à un «autre» qui, tout comme elle, n'a plus d'identité fixée. L'individu est toujours réactif face au système qui exige qu'il soit efficace dans ses choix et ses réponses face à son environnement immédiat. Cela rappelle les dérives totalitaires nazies telles que décrite par Primo Levi. Entre eux, les prisonniers des camps de concentration entretiennent des liens purement instrumentalisés, liens qui viendront déterminer s'ils font partie des «élus» ou des «damnés»⁴⁷.

⁴⁴ Michel Freitag, «La dissolution postmoderne de la référence transcendante. Perspectives théoriques», *Les classiques des sciences sociales*, p. 31 [En ligne]. Adresse URL : <http://classiques.uqac.ca/> (page consultée au mois de juin 2008).

⁴⁵ Michel Freitag, *L'oubli de la société*, op. cit., p. 94.

⁴⁶ Yves Boisvert, op. cit., p. 32.

⁴⁷ Primo Levi illustre notamment le cas de Henri qu'il considère comme un modèle de survie dans ces camps. «Causer avec Henri est instructif et agréable; il arrive même parfois qu'on le sente proche et chaleureux; une

Dans le monde postmoderne, même si l'individu arrive non équipé moralement dans les milieux sociaux ou professionnels, il est en mesure de s'adapter au système qui exige de lui une adaptation fonctionnelle de caractère surtout technique⁴⁸. «La seule différence qui reste entre lui et la machine (informatique et cybernétique) qui peut le remplacer dans la maîtrise de cette réactivité à laquelle il s'accroche, c'est qu'on lui demande et qu'il exige de soi encore le plaisir!»⁴⁹.

Dans le cadre qui nous intéresse, celui d'un engagement à teneur politique, la postmodernité se manifesterait donc par le tissage de ce type de liens totalement utilitaristes et instrumentalisés. Ceux-ci se développeraient dans une «société en réseaux»⁵⁰, par exemple, dans le cadre des activités d'organisations de type corporatiste inféodées à l'économie néolibérale. Il s'agit d'engagements le plus souvent éphémères à l'égard d'autrui, permettant à l'individu «de se désengager rapidement dès que la relation ne convient plus»⁵¹. Les relations deviennent électives et sélectives⁵². C'est ce que Maffesoli appelle le «néotribalisme» quand il parle des individus postmodernes ayant besoin d'appartenir à un groupe pour reconnaître qui ils sont, mais qui, pourtant n'hésitent pas à changer de «tribu» ou à appartenir à plusieurs «tribus» quand ils en ressentent le besoin⁵³. La collectivité devient en quelque sorte un objet de consommation qui s'instrumentalise. Dans un tel système, les individus sont marqués par un laxisme moral. Selon Allan Bloom,

communication semble possible, peut-être même un sentiment d'affection. [...] Mais l'instant d'après, son sourire triste se fige en un rictus de commande [...] et le voilà de nouveau tout à sa chasse et à sa lutte de chaque jour : dur, lointain, enfermé dans sa cuirasse, ennemi de tous et chacun, aussi fuyant et incompréhensible que le Serpent de la Genèse. Toutes mes conversations avec Henri, même les plus cordiales, m'ont toujours laissé à la fin un léger goût de défaite; le vague soupçon d'avoir été moi aussi, un peu à mon insu, non pas un homme face à un autre homme, mais un instrument entre ses mains». Primo Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 2005[1958], p. 154-155.

⁴⁸ Raymond Boudon paraphrasant Bryan Wilson, *Déclin de la morale? Déclin des valeurs?*, Québec, Éditions Nota bene/Cefan, 2002, p. 12.

⁴⁹ Michel Freitag, «La dissolution postmoderne de la référence transcendantale. Perspectives théoriques», *loc. cit.*, p. 33.

⁵⁰ Expression faisant référence à l'œuvre du même nom de Manuel Castells : *Information Age. The Rise of the Network Society*, Malden, MA et Oxford, Blackwell Pub, 1996, 481 p.

⁵¹ Yves Boisvert, *op. cit.*, p. 63.

⁵² Guy Bajoit, *Le lien social et la jeunesse*, Conférence inédite dans le cadre du cours de Daniel Mercure sur le lien social, Université Laval, automne 2004.

⁵³ Yves Boisvert, *op. cit.*, p. 63.

ils adoptent des attitudes égocentriques qui se manifestent par une perte d'idéaux à portée collective⁵⁴.

Dans un tel contexte, les relations sociales et l'influence des pairs ne sont plus des incitatifs à l'action d'engagement citoyen par exemple. L'altérité jouant un rôle purement instrumental, elle devient une variable avec laquelle il faut négocier dans son plan de vie ou plan de carrière. Pour illustrer le propos, huit années avant sa candidature à la présidentielle française, Pierre Bourdieu disait de Ségolène Royal qu'elle avait choisi de s'engager à Gauche lors de son passage à l'École Nationale d'Administration (ENA) parce qu'elle «s'est posé la question du choix entre la Gauche et la Droite en termes de plan de carrière»⁵⁵. Selon lui, elle ne serait jamais devenue ministre si elle avait choisi de s'engager à Droite en raison du manque de places à pourvoir, d'où son choix strictement stratégique.

1.2.6 *L'adaptation au futur*

Une des caractéristiques importantes de la postmodernité chez Freitag est la nécessité pour les individus de s'adapter au futur. Par adaptation, il faut entendre que les individus sont assujettis aux impératifs du futur se déployant devant eux. Le «futur» est ici «entendu dans le sens de la futurologie des années soixante et soixante-dix, tournée vers la prévision, la programmation, le traitement de l'information et engagée dans une spirale de *self fulfilling prophecy*»⁵⁶. Ce type de futur est entièrement présent, existant ici et maintenant dans l'ensemble des activités des individus. Ces dernières sont programmées et autorégulées en fonction du futur. «C'est le futur maintenant qui est campé devant nous, nous tient et nous conquiert. Notre présent propre est déjà tombé dans le passé de ce futur-là»⁵⁷.

Le futur devient l'aspect existentiel au cœur du mode de reproduction opérationnel-décisionnel. Dans *Le naufrage de l'université*, Freitag avance qu'il est comme un «faire déchaîné» exigeant des savoir-faire comme droit d'entrée, d'où la nécessité pour l'individu de s'outiller, de se préparer, de prévoir, de s'adapter. «Si nous avons perdu l'avenir et si nous nous sommes enfermés dans le futur "présentifié", c'est parce que nous avons mis

⁵⁴ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 95. Il paraphrase Allan Bloom, *Closing of the American Mind*, New York, Simon & Schuster, 1987, 392 p.

⁵⁵ Propos qu'a tenu Pierre Bourdieu en 1999 lors du tournage du documentaire sur lui de Pierre Carles. Pierre Carles, *La sociologie est un sport de combat*, Paris, Cara M., 2001.

⁵⁶ Michel Freitag, *Le naufrage de l'université*, *op. cit.*, p. 8.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 10.

pratiquement la main sur l'avenir de manière irréfléchie, en laissant faire notre faire, en nous soumettant à lui à mesure que sa puissance s'accumulait en dehors de nous techniquement, technologiquement, technocratiquement»⁵⁸.

Cet aspect de la critique de Freitag rejoint Michel Maffesoli quand ce dernier indique que «la vie quotidienne s'épuise dans le présent». À force de vivre constamment branché sur le présent, les individus ne sont plus aptes à développer de grands projets d'avenir⁵⁹. «Nous sommes désormais dans les griffes du présent. Il nous tient à la gorge. Nous apprenons tellement de choses du monde en vingt-quatre heures qu'il devient impossible d'espérer, d'imaginer l'avenir»⁶⁰. Plutôt que de chercher à donner un sens profond à sa vie, l'individu se contente de la vivre comme une succession de «présents». Maffesoli associe cet intérêt des individus pour la quotidienneté à celui pour la proximité ou l'attachement au local⁶¹. Cependant, cette quotidienneté va également à l'encontre de tout projet à portée universelle ou de tout déploiement d'utopie sociale. Comme l'affirme le politologue Jean-François Thuot, «il n'y a plus d'idéal sinon celui, terre à terre, de l'adaptation»⁶². Nous pourrions parler d'une adaptation aveugle; la cécité provenant de l'absolue effectivité. «Le plus proche nous rend bête, passif, indécis. C'est une piqûre qui anesthésie l'idée de demain. L'espérance n'a plus sa place en notre âme. Il nous faut tout immédiatement et ce qui tarde à venir, ce qui exigerait des efforts, de l'originalité, de la force intérieure, un entêtement, de la détermination, nous n'en sommes plus capables»⁶³.

1.3 La fragilisation des liens sociaux et la question de l'engagement

Que ce soit pour parler de postmodernité ou de modernité avancée, la question du lien social ainsi que des solidarités demeure essentielle à la compréhension de la société de notre temps. Une pléthore d'auteurs s'est attardée à cette question de la fragilisation des liens sociaux. Roger Sue parle d'une «déliaison sociale» angoissante qui remet en question

⁵⁸ *Ibid.*, p. 11.

⁵⁹ Cela rappelle le titre d'une pièce de l'artiste québécois Vincent Vallières : «l'avenir est plus proche qu'avant». Vincent Vallières, «L'avenir est plus proche qu'avant», *Bordel ambient*, Montréal, Select Distributions, 2001.

⁶⁰ Marc Chabot, «L'avenir est trop loin», *Possibles*, vol. 32, no 1-2 (hiver-printemps-été 2008), p. 286.

⁶¹ Yves Boisvert, *op. cit.*, p. 62 et 79.

⁶² Louise Boivin citant Jean-François Thuot, «Face à la désappropriation de notre pouvoir», *Présence magazine*, vol. 12, no 90 (mai 2003), p. 23-24.

⁶³ Marc Chabot, *loc. cit.*, p. 286.

toute la cohésion sociale ainsi que la notion même de société⁶⁴, de quoi rappeler les propos de Freitag. Ce dernier nous rappelle que l'individualisme moderne prend racines dans un renversement ontologique des valeurs qui pose à la base de l'essence humaine la «liberté intérieure» en la détachant de toute appartenance à la société⁶⁵. Quant à lui, Norbert Elias, dans son étude des liens société/individu marqués de relations à la fois de liberté et de dépendance, parle du développement d'une «société des individus»⁶⁶. Charles Taylor, enfin, met en garde ceux et celles qui pourraient voir en l'individualisme la plus belle conquête de la modernité. Même si les personnes ne sont plus «sacrifiées sur l'autel des valeurs sacrées qui les transcendent», les horizons sociaux qui donnaient un sens au monde et à la vie sociale sont coupés⁶⁷.

Avant d'aborder la question de l'inscription de la notion d'engagement dans la postmodernité, survolons les travaux de David Riesman qui, dès le milieu du siècle dernier, proposait l'étude de l'émergence d'un nouveau type de personnalité correspondant à maints égards à l'individu postmoderne.

1.3.1 David Riesman et son individu extro-déterminé

Au milieu du XX^e siècle, moment où David Riesman écrit son ouvrage *The Lonely Crowd*, ce dernier décrit le caractère social d'individus d'une nouvelle classe moyenne supérieure qui se développe dans les grandes villes américaines à cette époque, particulièrement chez les jeunes. Il est intéressant de souligner les ressemblances entre deux typologies : d'une part ces individus qui sont passés, pour utiliser la terminologie de Riesman, d'«intro-déterminés» (*inner-directed*) à «extro-déterminés» (*other-directed*)⁶⁸; et d'autre part l'individu postmoderne du XXI^e siècle. C'est comme si le premier annonçait en quelque sorte la venue du second ou comme s'il était sa genèse. Les individus extro-déterminés de Riesman proviennent de sociétés en déclin démographique. D'ailleurs, Riesman insiste sur le fait que la diminution des naissances dans une société entraîne un changement de

⁶⁴ Roger Sue, *Renouer le lien social. Liberté, égalité, association*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001, p. 24-25.

⁶⁵ Michel Freitag, *L'impasse de la globalisation*, op. cit., p. 112.

⁶⁶ Norbert Elias, *La société des individus*, Paris, Pocket, 1998[1991], 301 p.

⁶⁷ Charles Taylor, op. cit., p. 12.

⁶⁸ Selon les traducteurs, nous retrouvons parfois les termes «intro-» et «extro-» déterminé et parfois les termes «intra-» et «extra-» déterminé. Par souci d'uniformité, nous emploierons toujours les termes «intro-» et «extro-» déterminé.

mentalité et de valeurs marquant de profondes modifications sociétales. Ces sociétés sont également des sociétés du loisir et de la consommation (de l'abondance) dont l'économie se tourne vers le domaine tertiaire. Enfin, elles sont composées de gens des nouvelles classes moyennes aisées vivant dans les grandes villes américaines au milieu du XX^e siècle.

Qu'en est-il des liens sociaux qui se tissent entre l'individu et son monde extérieur dans ces «sociétés extro-déterminées»? Pour répondre à cette interrogation, Riesman nous invite à nous attarder au rôle des médias de masse. «*Education, leisure, services, these go together with an increased consumption of words and images from the mass media of communications in societies that have moved into the incipient decline stage via the route of industrialization. [...] Increasingly, relations with the outer world and with oneself are mediated by the flow of mass communication*»⁶⁹. Également, dans un tel type de société, ce que Riesman appelle le *peer group* s'avère d'une importance capitale. Comme Riesman l'affirme, l'individu extro-déterminé va apprendre à réagir aux signaux d'un cercle de personnes beaucoup plus large que celui des parents. La frontière entre ce qui est familier et ce qui est étranger est beaucoup plus effacée, la famille ne devenant qu'une partie d'un «réseau» social plus vaste.

Freitag récupère lui-même cette référence du passage de la personnalité intro-déterminée à la personnalité extro-déterminée quand il parle de l'émergence de l'individu postmoderne⁷⁰. L'individu intro-déterminé est la personnalité correspondante à la triple figure moderne du citoyen (politique), du devoir et de la personne responsable (éthique) ainsi que de l'individu calculateur et économe (économique). L'individualité politique, éthique et économique de l'individu extro-déterminé représentatif de la postmodernité doit plutôt s'orienter au radar «dans un environnement toujours mobile et incertain pour s'y adapter sans cesse»⁷¹. En termes psychanalytiques, Freitag parle d'une hypertrophie du *surmoi* dans le cas du premier et de la revanche du *ça* dans le cas du second.

⁶⁹ David Riesman, *op. cit.*, p. 21-22. Pour faire un parallèle entre la typologie de Riesman et l'individu postmoderne au XXI^e siècle, il est intéressant d'observer les loisirs qui se développent. Ceux-ci sont de plus en plus virtuels, les liens entre les individus qui les pratiquent étant de plus en plus médiatisés. Outre l'exemple typique des jeux vidéo, nous pouvons noter les phénomènes de vie virtuelle tels que Facebook ou Second Life ainsi que le développement des *Silent Raves*, symboles extrêmes de l'atomisation des individus.

⁷⁰ Michel Freitag, *L'oubli de la société*, *op. cit.*, p. 105.

⁷¹ *Idem*.

1.3.2 *La fragilisation des liens sociaux et la postmodernité : l'exemple de l'engagement citoyen*

Le second chapitre de ce mémoire présentera de manière plus succincte le concept d'engagement, plus particulièrement celui d'engagement citoyen. Pour faire le pont vers ce second chapitre, concluons cette section sur la postmodernité en établissant la pertinence de se servir de l'engagement comme instrument de mesure de l'entrée dans une société postmoderne.

Un des dangers qui guette l'humanité dans son entrée possible dans la dystopie postmoderne telle que décrite par Freitag est la dissolution de la sphère sociale au profit d'un modèle systémique renvoyant à des concepts de prévision, d'adaptabilité, de performance ou d'efficacité; en d'autres termes, la mise en place d'un système instrumentalisant les êtres humains et les liens sociaux qu'ils construisent. La notion même d'engagement citoyen renvoie à la construction de ces liens sociaux d'ordre politique, ceux-là même dont Freitag évoque la crainte de dissolution par l'hégémonie de la sphère économique. Ainsi, en utilisant la perspective décrite dans ce chapitre, un engagement citoyen prenant la forme de l'efficacité, de l'instrumentalisation de l'altérité ainsi que de l'adaptation au futur pourrait bien participer à cette (re)production de cette logique postmoderne issue de la globalisation. Pourtant, cette globalisation, il faut le rappeler, a pour programme l'abolition de la capacité démocratique d'agir sur l'économie. Ainsi, ce nouvel engagement citoyen pourrait répondre à ce que d'aucuns qualifieraient d'engagement dans une dynamique néocorporatiste. Une telle dynamique implique que «les groupes et les individus ne s'engagent dans le débat public que lorsque leurs intérêts sont menacés»⁷². En ce sens, le clivage entre le politique et la société civile est chose du passé, car la sphère politique se trouve envahie par les groupes d'intérêts qui défendent des intérêts à portée personnelle plus que collective⁷³. «Les acteurs politiques ne sont plus les citoyens et leurs élus mais ces corporations et organisations reconnues par l'État comme "partenaires sociaux, intervenants, interlocuteurs, clientèles, public, représentants d'intérêts

⁷² Yves Boisvert, *op. cit.*, p. 84.

⁷³ Yves Boisvert citant le politologue Jacques Zylberberg, *op. cit.*, p. 86.

toujours locaux et sectoriels, particuliers et organisés de la société”⁷⁴. Nous pourrions au même titre ajouter les lobbies.

C’est la fin de l’époque des sacrifices pour les grandes causes. Les individus adaptent leurs croyances aux conditions du moment. En ce sens, ces groupes s’avèrent moins susceptibles de tomber dans le dogmatisme, vu leur caractère aussi éphémère que la cause qu’ils défendent. «Les hommes, pour la première fois depuis l’avènement de l’âge démocratique, n’ont plus d’utopie sociale, ils ne rêvent plus de société autre»⁷⁵. Rappelons qu’aux yeux de Jean-François Thuot, il n’y a plus d’idéal qui tienne sinon que celui de l’adaptation⁷⁶. Les individus s’adaptent donc à ce monde «mobile et incertain» à la manière de l’individu extro-déterminé de Riesman.

Ce contexte politique – apolitique serait approprié – mène à ce que Freitag appelle une «fragmentation de la société»⁷⁷. Les formes classiques de participation et de représentation politique sont remplacées par une participation que Freitag qualifie d’«organisationnelle». Il définit la participation organisationnelle ainsi : «La participation aux organisations de cette nouvelle société, à ses regroupements d’intérêts, à ses rapports de force, à ses mécanismes de prise de décision, aux informations dont elles disposent de manière privilégiée, à l’espace public médiatisé dont elles déterminent la structuration et sur l’accès auquel elles acquièrent un quasi-monopole»⁷⁸. Comme Yves Bonny l’indique, l’idée de citoyenneté se décompose en une multitude de degrés de participation de ce type organisationnel ou néocorporatiste⁷⁹. La société est alors gérée de manière systémique et technocratique et elle s’oriente en fonction des intérêts particuliers des plus influents ainsi qu’en fonction d’un «système qui contrôle et produit les intérêts et motivations du

⁷⁴ Louise Boivin, *loc. cit.*, p. 22. Elle cite Michel Freitag dans *L’oubli de la société*, *op. cit.*, p. 217.

⁷⁵ Gilles Lipovetsky, *L’empire de l’éphémère*, Paris, Gallimard, 1987, p. 295-296.

⁷⁶ Louise Boivin, *loc. cit.*, p. 23-24.

⁷⁷ C’est ce qui faisait écrire à Jean Chesneaux en 1983 : «Si le risque est très réel de la consolidation d’un ordre politique à demande de sécurité, de “citoyenneté économique”, de consensus mou, on ne peut pas non plus écarter l’éventualité d’une dégradation rapide de la machine sociale, sous l’effet par exemple de la peur ou du besoin. La modernité [et son ersatz la postmodernité] est éminemment fragile, elle est à la merci de la conjoncture, dans l’ordre physique comme dans l’ordre social». Jean Chesneaux, *De la modernité*, Paris, Éditions La Découverte/Maspero, 1983, p. 250.

⁷⁸ Michel Freitag, *L’oubli de la société*, *op. cit.*, p. 217.

⁷⁹ Yves Bonny, «Les formes contemporaines de participation : citoyenneté située ou fin du politique?», dans Pierre Merle et François Vatin, *La citoyenneté aujourd’hui, extension ou régression?*, Rennes, Les Presses universitaires de Rennes, 1995, p. 15-28.

public»⁸⁰. Ceci rappelle, nous dit Freitag, le type de mobilisation retrouvé aux États-Unis avec son caractère plus individualiste, pragmatique et pratique et qui repose sur «des proximités statutaires circonstanciées ou des affinités expressives purement subjectives»⁸¹. Dans cette optique, ce qui guette l'engagement citoyen, au XXI^e siècle, c'est donc cette entrée subreptice dans un engagement utilitariste, pragmatique et dont la finalité est dissoute dans l'impérativité des moyens.

⁸⁰ Michel Freitag, *L'oubli de la société*, op. cit., p. 220-221.

⁸¹ Michel Freitag, *L'impasse de la globalisation*, op. cit., p. 179.

*Aim above morality. Be not simply good;
be good for something.*
Henry-David Thoreau

*Les idées ne doivent pas être pensées,
mais vécues.*
André Malraux

CHAPITRE DEUXIÈME :

POUR UNE COMPRÉHENSION DE L'ENGAGEMENT CITOYEN

La notion d'«engagement citoyen» revêt un caractère complexe et pluridimensionnel. Complexe, tout d'abord, car il s'agit d'un concept qui porte différentes appellations selon les auteurs et selon les contextes. Des auteurs privilégieront l'emploi de l'expression «participation citoyenne»; pour d'autres, l'engagement citoyen sera compris de manière plus globale (par l'action collective) ou plus pointue (par le militantisme). Pluridimensionnel, car l'engagement citoyen peut renvoyer à un engagement à portée politique ou sociale; il peut s'insérer dans le contexte de la poursuite des études, dans un contexte professionnel ou, tout simplement, dans le cadre d'une implication bénévole.

Pour cerner ce type d'engagement qu'est l'engagement citoyen, il s'avère essentiel de mettre en lumière les attentes sociétales à l'égard d'un citoyen. Nous l'avons vu en introduction de ce mémoire, l'action de voter ne suffit pas à définir le rôle du citoyen dit responsable. Michel Freitag écrit à ce propos que la participation électorale est le niveau le plus bas d'engagement citoyen. «Elle tend d'ailleurs à se restreindre pour des raisons en même temps sociales et psychologiques à ceux qui participent déjà activement au système organisationnel et corporatif»¹. En revanche, le prototype du citoyen responsable n'existe pas; nous ne pouvons en créer qu'un idéaltype. Dans ce chapitre, nous nous efforcerons, dans un premier temps, de définir la notion même d'engagement. Cependant, puisque notre concept est celui de l'engagement spécifiquement «citoyen», nous élargirons notre perspective vers les concepts d'action collective ou d'action militante. Au-delà de la définition du concept, nous explorerons également quelques théories concernant

¹ Michel Freitag, *L'oubli de la société. Pour une théorie critique de la postmodernité*, Québec, Les Presses de l'Université Laval et Rennes, Les Presses Universitaires de Rennes, 2002, p. 25.

l'émergence d'une motivation à s'engager, ainsi que les types de rapport à l'engagement possibles. Dans un second temps, nous aborderons l'engagement citoyen contemporain en mettant en lumière les particularités de l'«engagement-dégagement» tel que défini par Michel Wieviorka. Nous dresserons également un rapide aperçu des lieux d'engagement au Québec en abordant une forme très caractéristique de notre époque : l'altermondialisme.

2.1 Définition de l'engagement citoyen

L'engagement doit être entendu à la fois au sens de «conduite» et d'«acte de décision». Premièrement, dans le cas de la conduite d'engagement, il s'agit d'une attitude consistant à assumer une situation, un état de choses, une entreprise ou une action en cours. «Elle s'oppose aux attitudes de retrait, d'indifférence, de non-participation»². Dans la définition qu'il en donne dans l'*Encyclopaedia Universalis*, Jean Ladrière donne l'exemple de l'adhésion à un parti politique. Il affirme que même dans le cas de partis peu idéologiques³, l'individu est attaché à la cause qui rejoint ses idéaux et attachements les plus décisifs. Ce dernier ajoute que pour parler d'un véritable engagement, il est nécessaire que le dévouement prenne une forme inconditionnelle, ne comportant «aucune limitation fixée à l'avance ou invoquée au gré des circonstances»⁴. Deuxièmement, pour ce qui est de l'acte de décision, cela renvoie au fait que l'individu, en décidant de s'engager, investit une partie de lui-même, il se «met en jeu»⁵, il se lie à la cause. C'est d'autant plus le cas au sein des petits groupes dans lesquels l'action de chacun des acteurs est prise en compte.

Max Weber établit une séparation entre l'engagement éthique et moral d'une part, et la participation politique à la vie de la cité d'autre part. Cependant, il n'exclut aucunement la possible complémentarité de ces deux types d'engagement⁶. Quand il parle d'«action militante», Weber affirme qu'elle doit être une «activité rationnelle en valeur», c'est-à-dire qu'elle est «la croyance en la valeur intrinsèque inconditionnelle [...] d'un comportement

² Jean Ladrière, «Engagement», *Encyclopaedia Universalis* [En ligne]. Adresse URL : <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/article2.php?napp=4002&nref=F962901> (page consultée le 17 juillet 2008).

³ L'utilisation par Ladrière de l'expression «partis peu idéologiques» est douteuse. Ne serait-ce pas être plein d'idéologies que de paraître peu idéologique? Nous préférierions l'emploi de l'expression «partis non dogmatiques».

⁴ Jean Ladrière, *op. cit.*

⁵ *Idem.*

⁶ Michel Wieviorka (dir.), *Raison et conviction : l'engagement*, Paris, Éditions Textuel, 1998, p. 44.

déterminé qui vaut pour lui-même et indépendamment de son résultat»⁷. Autrement dit, ce qui pousse le militant à agir est moins la fin en soi que la conviction que son comportement va finir par changer les choses. En étant fortement impliqué dans le présent, le militant est conscient que les résultats de son action n'apparaîtront pas dans l'immédiat, cela ne l'empêchant aucunement de continuer à agir. C'est qu'il croit en quelque chose (sa cause, ses idéaux) qui «a de la valeur»⁸.

Le concept d'engagement peut également être rattaché à un concept plus large : celui d'«action collective». Ce terme est retrouvé plus fréquemment dans les écrits sociologiques, notamment en ce qui concerne la sociologie des minorités, des mouvements sociaux et des organisations. Son étude a permis de développer certaines théories concernant les motivations à l'action, les conditions à la coopération ainsi que les difficultés relatives à la coordination des membres⁹. Parmi ces théories, il y a d'abord la thèse de l'avènement d'une société de masse, défendue notamment par William Kornhauser, selon laquelle la mobilisation serait réductible à la propagande. Quoiqu'insuffisante, cette thèse permet de rendre compte de l'importance de l'information et des communications dans l'efficacité des entreprises collectives. L'analyse des réseaux (*Network Analysis*), quant à elle, montre comment l'action collective procède de la création et de la réactivation de chaînes relationnelles de diverses origines (parenté, associations, liens économiques ou religieux)¹⁰. Il y a ensuite les différentes théories mathématiques ayant servi à mieux comprendre les phénomènes d'alliance. Dans cette optique, dès le début du XX^e siècle, Georg Simmel avait déjà montré l'importance du nombre de membres dans la structuration d'un groupe.

Enfin, il y a la théorie du choix rationnel, fondée sur le paradigme économique, selon laquelle l'acteur décidera de s'investir ou non selon les coûts impliqués et les bénéfices qu'il peut en soutirer. Dans un ouvrage sur les conflits sociaux et les mouvements sociaux,

⁷ Max Weber, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971[1921], p. 22.

⁸ Madeleine Gauthier, Pierre-Luc Gravel et Angèle-Anne Brouillette, «Qu'est-ce qui pousse les jeunes à s'engager? Les valeurs des jeunes militants d'aujourd'hui», dans Chantal Royer et Gilles Pronovost (dir.), *Les valeurs des jeunes*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 2004, p. 152.

⁹ Eric Letonturier, «Action collective», *Encyclopaedia Universalis* [En ligne]. Adresse URL : <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/article2.php?nref=C070526> (page consultée le 17 juillet 2008).

¹⁰ *Idem*.

Anthony Oberschall représente l'action collective comme le résultat d'une décision prise à la suite de l'évaluation des coûts, risques et avantages de chacune des possibilités¹¹. «Rompant avec la forte tendance à interpréter l'éclosion de l'action collective sur le mode de l'explosion imprévisible, cette théorie [...] prend également le contre-pied des thèses défendues par les penseurs de la société de masse : c'est moins la prétendue désintégration des liens sociaux que la segmentation qui favorise l'action collective [...]»¹². En revanche, cette théorie est insuffisante et incomplète, ne permettant pas d'évaluer à leur juste valeur le rôle des incitations morales et solidaires dans l'action collective. «Agir collectivement dans une collectivité où dominant les liens de solidarité et d'amitié peut constituer une obligation morale pour l'individu, et peut également devenir, pour lui, un plaisir. Sous cet angle, c'est la non-participation qui sera coûteuse, puisqu'elle risquera de remettre en question l'image et l'estime que l'individu a de lui-même»¹³. Ainsi, il est nécessaire de prendre en considération l'évaluation des coûts/bénéfices dans les motivations à l'action, mais tout en élargissant l'analyse aux formes plus subjectives d'investissement des individus à l'intérieur des groupes. «En s'étendant aux motivations d'ordre affectif, moral et idéologique, à côté des codes symboliques et des expressions rituelles, [l'engagement dépasse] le calcul de l'intérêt personnel [...] pour entrer dans la formation et la pérennisation de l'identité de l'acteur collectif»¹⁴.

2.1.1 Les types de rapport à l'engagement

Dans un article traitant du bénévolat, Andrée Fortin, Éric Gagnon, Amélie-Elsa Ferland-Raymond et Annick Mercier ont développé une typologie des formes de rapport à l'engagement¹⁵. À partir de récits d'engagement de bénévoles québécois, ils en dégagent quatre : la singularité (le *Je*), la communauté (le *Nous*), l'humanité (le *Ils*) et les proches (le *Tu*)¹⁶. Cette typologie permet d'une part de nous renseigner sur la place qu'occupent les

¹¹ Anthony Oberschall, *Social Conflict and Social Movements*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1972, 400 p.

¹² Eric Letonturier, *loc. cit.*

¹³ Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui et Bernard-Pierre Lécuyer, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Larousse, 2003[1989], p. 159.

¹⁴ Eric Letonturier, *loc. cit.*

¹⁵ Andrée Fortin *et al.*, «Les temps du soi. Bénévolat, identité et éthique», *Recherches sociographiques*, vol. 48, no 1 (janvier-avril 2007), p. 43-64.

¹⁶ Ces types de rapport à l'engagement ont été obtenus par le croisement de quatre critères (deux dichotomies). Tout d'abord, la dichotomie continuité/rupture : la continuité signifiant que l'engagement est

idéaux dans l'engagement, mais d'autre part, cela permet surtout de croiser cette typologie avec les trois principales caractéristiques qui retiennent notre attention dans ce mémoire, soit la dictature de l'efficacité, l'instrumentalisation du rapport à l'autre ainsi que la tyrannie du futur. Tout en définissant chacune des formes d'engagement, dégageons des hypothèses quant au rapport que chacun des types pourrait entretenir face aux trois critères retenus pour l'entrée dans la postmodernité.

Dans le premier cas, celui de la singularité (le *Je*), l'individu affirme sa singularité et il cherche à se démarquer d'un groupe ou d'une situation passée. Son engagement représente alors un changement de vie lui permettant de vivre en conformité avec ses valeurs. Dans ce cas, l'efficacité de son action sera perçue comme un moyen de marquer la rupture avec un passé non-engagé. La collectivité deviendra alors un moyen d'atteindre ce nouveau mode de vie. Quant à sa relation face au futur, cet individu peut ou non vivre les effets d'un futur qui s'abat à grande vitesse sur lui, étant donné tout le temps «passé à le perdre» au moment où il ne s'engageait pas. Dans le deuxième cas, celui de la communauté (le *Nous*), l'individu s'engage pour trouver des pairs, des semblables, à la suite d'une rupture subie mais non désirée. C'est par le groupe qu'il trouve sa reconnaissance. Ainsi, le collectif est ici perçu *a priori* comme un instrument ou comme un moyen de s'impliquer, mais il est plutôt valorisé. Dans le troisième cas, celui de l'humanité (le *Ils*), c'est la finalité de l'organisation qui compte. Le groupe est présent, mais sans être une fin en soi. Il est strictement un moyen, un instrument. L'engagement est mis au service d'un idéal et de valeurs. Quoique l'idéal soit au centre de la démarche d'engagement, paradoxalement, il est nécessaire d'être efficace, voire de savoir s'adapter à la réalité du temps présent afin d'atteindre la finalité recherchée. Le danger postmoderne dans ce type d'engagement est que la finalité risque constamment de se perdre dans la prédominance des moyens. Enfin, dans le quatrième cas, celui des proches (le *Tu*), l'engagement est lié à un projet de vie à réaliser ou à un objectif précis. Ce sont les proches qui priment et qui sont au centre de

vécu comme le moyen de préserver quelque chose, de maintenir un attachement à certaines valeurs; la rupture signifiant que l'engagement correspond à un changement important dans la vie. Ensuite, la dichotomie identité/altérité : l'identité représentant le fait que l'individu insiste sur sa situation particulière ou sur sa place dans l'organisation dans laquelle il s'implique; l'altérité représentant plutôt la fonte dans le groupe pour l'individu, ce dernier insistant sur ce qu'il a de commun avec les autres.

l'engagement. Ils sont eux-mêmes la fin en soi. Cependant, ce type renvoie à une attitude de quête de résultats, donc d'efficacité qui, à la rigueur, peut se révéler être fugace.

Une autre dimension dont l'article de Fortin *et al.* ne traite pas est celle de la proximité à la cause d'engagement. Dans le cas du *Je* et du *Tu*, il faut parler d'un engagement où la cause est proche du vécu de l'individu. C'est cette proximité qui rend la cause pertinente aux yeux de la personne. Les actions d'engagement posées sont alors inscrites dans une vision centrée sur le pragmatisme de l'action. Par opposition, chez le *Ils* et le *Nous*, la cause est éloignée des préoccupations personnelles, dépassant le vécu de la personne pour se situer à un niveau de projet de société, voire d'utopies.

2.2 L'engagement citoyen contemporain

Maintenant l'engagement citoyen mieux défini, abordons la question du lien avec la jeunesse du début des années 2000, particulièrement chez les jeunes du Québec. Nous aborderons la notion d'«engagement-dégagement» tel que Michel Wieviorka la définit, à la suite de quoi nous utiliserons les travaux de Guy Bajoit qui met en garde contre des pièges liés à la redéfinition du lien social chez les jeunes. Enfin, nous explorerons l'altermondialisme afin de bien comprendre comment l'engagement citoyen contemporain peut s'inscrire dans ce «mouvement des mouvements».

2.2.1 Michel Wieviorka et l'«engagement-dégagement»

Michel Wieviorka décrit une réalité qu'il nomme l'«engagement-dégagement». Ce type d'engagement est représentatif d'une forme d'action en émergence dans les sociétés contemporaines. Dorénavant, la participation n'est plus synonyme d'inféodation, d'enfermement dogmatique. Elle n'est plus définitive, c'est-à-dire que l'investissement individuel est possible, mais «sur fond de décision personnelle souvent ponctuelle et conditionnelle, liée à une action précise et n'interdisant pas d'autres engagements d'une autre nature»¹⁷. Ainsi l'engagement collectif n'a lieu d'être que s'il ne nie pas l'importance de l'autonomie personnelle, voire de l'individualisme.

¹⁷ Roger Sue, *Renouer le lien social. Liberté, égalité, association*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001, p. 153.

L'engagement doit [...] désormais autoriser le dégage­ment, se combiner en permanence avec lui. Il implique non pas l'alié­nation de la liberté individuelle au profit d'une organisation, d'une idéologie ou d'un projet, mais la mise en conformité ou en compatibilité des orientations collectives de l'action et de la subjectivité personnelle. [...] On constate que les «militants» de la vie associative [...] refusent d'être assujettis à leur organisation. Ils peuvent toutefois en attendre beaucoup, surtout si elle est puissante et dispose d'une légitimité acquise au fil de nombreuses années d'expérience.¹⁸

Ce qui importe prioritairement dans ce nouveau type d'engagement, c'est la quête de sens. Cette quête, cependant, est rarement compatible avec les anciens discours des partis politiques, des groupuscules idéologiques et des syndicats qui exigeaient que le militant s'oublie pour la cause qu'il défendait. L'engagement contemporain exige une articulation de plus en plus cohérente entre les aspirations politiques, sociales ou culturelles (donnant le sens à l'action) et leur place dans l'expérience personnelle. Rappelant la théorie du choix rationnel mentionnée préalablement, l'individu qui s'engage entend tirer un bénéfice de son engagement. Wieviorka souligne également l'importance des médias. Leur présence mène à une reconnaissance de la légitimité de l'action qui possède un important impact aux yeux des acteurs. Ces derniers ont tendance, au dire de Wieviorka, à évaluer l'importance de l'action en fonction de sa visibilité médiatique. Dans certains cas, l'engagement pourrait même être perçu comme un ascenseur social, permettant à l'individu d'user d'opportunisme et de se servir des rencontres qu'il fait, des expériences qu'il vit et, bien sûr, de la visibilité de l'action qu'il pose pour s'outiller face à ses besoins propres, aux besoins de sa société ou du marché de l'emploi.

L'auteur se soucie également de la décomposition du lien social et de ses impacts sur l'engagement. Il écrit qu'avec l'exclusion et la précarisation, cette décomposition du lien social est devenue la nouvelle préoccupation, se substituant formellement aux questions de rapports de production ou de luttes de classes. «Les hypothèses les plus sombres – perte de sens, généralisation de l'individualisme et du narcissisme – [...] ne sont pas totalement irréalistes. Elles peuvent même alimenter [...] les pires scénarios, où le triomphe du marché, dans ce qu'il présente de plus destructeur, s'associerait à la généralisation du tribalisme le plus régressif»¹⁹. Par cette atomisation des individus, des phénomènes

¹⁸ Michel Wieviorka, *op. cit.*, p. 41.

¹⁹ *Ibid.*, p. 11.

d'exclusion sociale s'exacerbent et le tissage de liens de solidarité devient de plus en plus instrumental. Même dans les interprétations les moins dramatiques du monde contemporain, Wieviorka insiste sur la nécessité de se préoccuper de ce qu'il appelle une crise, une désaffection à l'égard du politique ainsi qu'une absence d'utopies. Pour d'autres auteurs cependant, il serait faux de parler d'un désinvestissement social ou d'une passivité en ce qui a trait à l'engagement. Il y aurait une progression de la multiadhésion, c'est-à-dire l'adhésion plus fréquente qu'auparavant à plusieurs associations à la fois²⁰. En revanche, cette multiadhésion mettrait justement en évidence le fait que les individus ne sont plus attachés à une cause ou à un idéal les dépassant; au contraire, ce sont les causes elles-mêmes (les associations) qui servent aux individus, comme moyen de s'épanouir.

Parlant particulièrement de la question de la jeunesse, Guy Bajoit, sociologue à l'Université de Louvain-la-Neuve (Belgique), parle de la construction de nouveaux types de liens sociaux depuis une trentaine d'années²¹. Non seulement dans leur engagement civique, mais dans toutes leurs actions, les jeunes redéfinissent la manière dont ils tissent leurs liens. Ainsi, nous l'avons vu dans la sous-section traitant du rapport à l'autre dans le premier chapitre, les relations sociales deviennent électives et sélectives. Les réseaux sont privilégiés aux groupes²². En outre, les liens sociaux sont plus sentimentalisés, nécessitant de passer par l'affect pour se réaliser; mais ces liens sont également plus méfiants, d'où l'extrême solitude des individus.

Associés à ce nouveau type de liens sociaux privilégiés par la jeunesse, Bajoit identifie quatre pièges. Le premier est celui de l'auto-réalisation²³. Les individus sont poussés à chercher en eux ce pour quoi «ils sont faits». Bajoit exprime cette idée en signifiant qu'il y a confusion entre la nécessité d'être et la nécessité de devenir soi-même. Le second piège est celui du libre-arbitre, menant les individus à accepter qu'ils doivent faire leurs propres choix, mais qu'en contrepartie ils ont intérêt à ne pas se tromper. Le troisième est ce que Bajoit appelle le piège du plaisir et de la passion qui consiste en une croyance que l'auto-

²⁰ Roger Sue, *op. cit.*, p. 151-152.

²¹ Guy Bajoit, *Le lien social et la jeunesse*, Conférence inédite dans le cadre du cours de Daniel Mercure sur le lien social, Université Laval, automne 2004.

²² Pour décrire le même phénomène que Bajoit, Anne Quénart et Julie Jacques reprennent la formule de Wieviorka et parlent d'engagement qui autorise le dégageant. Anne Quénart et Julie Jacques, *Apolitiques les jeunes femmes?* Montréal, Éditions du remue-ménage, 2004, 154 p.

²³ Le fameux *self-achievement* promu d'abord aux États-Unis.

réalisation passe d'abord par le travail. Enfin, quatrième, il y a le piège de la sécurité, celui qui mène les individus à avoir peur d'entreprendre, peur de prendre des risques.

2.2.2 *Un mouvement inclusif : l'altermondialisme*

Il est maintenant lieu de se questionner sur les lieux d'engagement correspondant aux besoins décrits plus haut par Wieviorka et Bajoit. En ce jeune XXI^e siècle, l'engagement citoyen dans le monde occidental est grandement lié à la notion d'altermondialisme, particulièrement chez les jeunes. En ce sens, plusieurs lieux d'engagement peuvent se rattacher à l'altermondialisme de près ou de loin. C'est notamment le cas de l'Institut de Nouveau Monde d'où provient l'échantillon de jeunes retenus pour notre étude. Abordons donc ce «mouvement des mouvements»²⁴ qui constitue la pierre angulaire de l'engagement contemporain de la jeunesse.

En réaction à la montée en force de l'idéologie néolibérale et à l'ouverture des marchés qui l'accompagne, les regroupements et mouvements sociaux qui se sont développés ces deux dernières décennies ont adopté un caractère d'ouverture sur le monde. Ce mouvement d'opposition à la globalisation de l'économie, d'abord connu sous la dénomination d'«antimondialisation», s'est ensuite transformé, du moins étymologiquement, pour se tourner vers un aspect plus constructif que réactif. Il a pris le nom d'«altermondialisation» ou «altermondialisme». Certains mouvements «recèlent une dimension plus politique comme le mouvement des nationalités au XIX^e siècle. D'autres mouvements peuvent avoir pour but de résister à un effondrement social»²⁵. L'altermondialisme, lui, est un mouvement foncièrement politique. Il est lié à un désir de faire ressurgir le pouvoir politique des citoyens face à la prédominance de la sphère économique. Mais il cherche aussi à résister à l'effondrement social que pourraient provoquer les abus de la globalisation des marchés. Il s'agit à la fois d'un mouvement révolutionnaire par son aspiration à transformer les structures politiques, économiques et sociales, mais également d'un contre-pouvoir par son caractère antithétique au regard de la globalisation néolibérale.

²⁴ L'expression est de Tom Mertes, *A Movement of Movements: Is Another World Really Possible?*, New York, Verso, 2004, 265 p.

²⁵ Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui et Bernard-Pierre Lécuyer, *op. cit.*, 159.

Pourtant, au début des années 1990, Francis Fukuyama décrivait le monde postsoviétique à l'instar d'un monde d'où ne pourrait émerger aucune alternative globale à la démocratie de marché. Il s'agissait en quelque sorte d'un horizon indépassable, de la «Fin de l'Histoire»²⁶. En effet, «il n'existe pas à proprement parler de mouvement structuré de contestation d[u] processus de mondialisation, ni a fortiori d'Internationale contestataire»²⁷. Il existe cependant une alternative globale. C'est moins de dix années après la publication de ce célèbre ouvrage de Fukuyama que cette alternative prend naissance. Dans les années 1980 et 1990, avec les négociations commerciales menées sous l'égide de l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce²⁸, devenu l'Organisation mondiale du commerce (OMC), des mouvements d'opposition se sont formés dans la société civile, donnant naissance à l'altermondialisme. «De nombreux mouvements épars apparaissent alors, critiquant les choix économiques des instances internationales, le recul constant des prérogatives étatiques devant les exigences du marché et en appelant à l'annulation de la dette du tiers-monde»²⁹. Cependant, avant la fin des années 1990, l'altermondialisme ne possède aucune structure globale. En ce sens, il ne s'agissait de rien d'autre que d'une opposition commune aux excès du capitalisme néolibéral, mais une opposition polymorphe sans vision, projet ou structure communs³⁰. La réunion de l'OMC à la fin de 1999 constitue en ce sens un point tournant pour le «mouvement des mouvements». «À partir de cette date, le mouvement altermondialiste met en place une plate-forme de déclarations communes et tente de se fédérer en une structure en réseau, faite de petites associations liées entre elles de façon souple, partageant savoirs, informations et modèles d'analyse et d'action»³¹. Cette période correspond à celle d'euphorie au cours de laquelle les traits spécifiques du mouvement sont soulignés comme des traits de nouveauté. L'année 2001 marque un

²⁶ Francis Fukuyama, *The End of History and the Last Man*, New York, Harper Perennial, 1993, 448 p.

²⁷ Eddy Fougier, «Mondialisation : l'ère des refus», *Politique étrangère*, no 3-4, 2003, p. 628.

²⁸ En anglais : *General Agreement on Tariffs and Trade* (GATT).

²⁹ David Alcaud et Laurent Bouvet (dir.), *Dictionnaire de sciences politiques et sociales*, Paris, Dalloz, 2004, p. 8.

³⁰ Il faut tout de même noter la structure embryonnaire que prend la mouvance avant les années 2000. En Amérique latine, des révoltes contre le consensus de Washington sont organisées dès les années 1970. À partir du sommet de Rio en 1992, des sommets écologistes sont organisés. Notons la création de l'Association pour la taxation des transactions financières pour l'aide aux citoyennes et citoyens (ATTAC) à la suite de la crise financière asiatique en 1997 comme des éléments fondateurs de l'altermondialisme. Enfin, il y a également la révolte zapatiste en 1994 qui se dresse comme un des symboles forts de l'altermondialisme au lendemain de l'entrée en vigueur de l'Accord de libre-échange nord-américain (ALÉNA).

³¹ David Alcaud et Laurent Bouvet, *op. cit.*, p. 9. Les manifestations de Seattle constituent les premières manifestations médiatisées altermondialistes.

tournant pour le mouvement en raison des réactions à son égard. Les événements entourant les attentats terroristes du 11 septembre 2001 ne sont pas étrangers à tout cela. Il y a durcissement des réactions des appareils d'État et c'est alors le début d'une période de répression. Cette période correspond aussi au début de la contestation interne, notamment par rapport à l'utilisation ou non de moyens politiques³².

Le terme «altermondialisme» demeure encore imprécis en raison de l'importance démesurée du mouvement. «Il s'agit [...] d'une mouvance ou d'une nébuleuse composée d'acteurs extrêmement variés, tant dans leur forme d'organisation que dans la teneur de leur critique»³³. Cette mouvance regroupe une foule de causes sociales et politiques de tous les continents. Quant à son caractère transnational, l'altermondialisme est loin d'être novateur, s'inscrivant plutôt en continuité avec d'autres mouvances du même type comme l'abolition de l'esclavage, le droit de vote des femmes ou les luttes liées aux droits humains³⁴. À l'instar de la globalisation économique, il s'adapte à la réalité de chaque endroit, est flexible et cherche à se généraliser, mariant le plus possible les défis globaux et locaux, intégrant donc le monde de la «glocalisation»³⁵. La «glocalisation» doit ici être comprise en son sens politique qui désigne notamment une revalorisation des échelons locaux et globaux au détriment des échelons intermédiaires (comme les États-nations le sont). C'est donc ce que fait en partie de mouvement altermondialiste. Toutefois, son caractère hétéroclite le rend difficile à cerner (et donc à définir).

«Un autre monde est possible» devient le slogan de ce mouvement [...]. Mais quel est cet autre monde? Certains s'orientent vers la politique partisane («faire de la politique autrement»), d'autres vers la consommation responsable («acheter, c'est voter»), d'autres encore vers la gouvernance mondiale. Composée majoritairement de «jeunes», une frange de ce mouvement tente de créer des solutions de rechange

³² Chiara Bonfiglioli et Sébastien Budgen, «Présentation : Galaxie alter», dans Chiara Bonfiglioli et Sébastien Budgen (dir.), *La planète altermondialiste*, Paris, Éditions Textuel, 2006, p. 7-16.

³³ Eddy Fougier, *loc. cit.*, p. 628.

³⁴ Jean-Frédéric Lemay, «Mouvance altermondialisation et identité collective. Les tribulations d'une association de commerce équitable», *Anthropologie et Sociétés*, vol. 29, no 3, 2005, p. 39.

³⁵ Le terme d'abord utilisé dans les pratiques commerciales japonaises dans les années 1980 a été popularisé en anglais (*glocalization*) par le sociologue britannique Roland Robertson. *Globalization: Social Theory and Global Culture*, London, Sage Publications, 2000[1992], 224 p.

libertaires autogestionnaires qui leur permettent de préfigurer, dans l'ici et le maintenant la société à laquelle ils aspirent.³⁶

L'altermondialisme est un mouvement profondément horizontaliste, par opposition au verticalisme de partis ou d'organisations associés à la gauche marxiste par exemple. Il reste défini «par ses pratiques (actions directes et concrètes) plutôt que par des axes organisationnels et un programme politique précis»³⁷. Le succès du courant altermondialiste, chez les jeunes, est dû en grande partie à son mode de diffusion, soit grâce au *World Wide Web*³⁸ et au monde artistique³⁹. Il est également dû à l'absence de contrepoids idéologique à l'idéologie libérale depuis la chute du mur de Berlin (1989). Mais principalement, il est dû à la crise de la participation politique institutionnelle. Les formes d'expression politique classiques (partis politiques), par leur marginalisation et leur dépendance accrue envers l'économie, ne satisfont pas la nécessité d'expression politique des citoyens conscients d'être aux prises avec les défis de la globalisation.

Malgré son inspiration politique, la finalité de l'altermondialisme ne réside pas en une prise du pouvoir, contrairement aux courants marxistes. «Ses modèles sont plutôt à rechercher du côté des mouvements sociaux des années 1970-1980 (féministe, écologiste, antinucléaire,

³⁶ Geneviève Lambert-Pilote, Marie-Hélène Drapeau et Anna Kruzynski, «La révolution est possible. Portrait des groupes libertaires autogérés au Québec», *Possibles*, vol 31, no 1-2 (hiver-printemps 2007), p. 140. L'expression «Un autre monde est possible» a été utilisée par plusieurs auteurs de cette mouvance altermondialiste, tels que Joseph Stiglitz (*Another World is possible*) ou Ignacio Ramonet. Quant à l'expression «acheter, c'est voter», elle vient de Laure Waridel. *Acheter, c'est voter. Le cas du café*, Montréal, Écosociété, 2005, 176 p.

³⁷ Dominique Caouette, «L'altermondialisme, contrepoint à la mondialisation. Nouveaux contours de l'analyse politique», *Possibles*, vol. 32, no 3-4 (automne 2008), p. 154.

³⁸ Dans son ouvrage sur la société en réseaux, Manuel Castells illustre l'importance d'Internet dans la promotion de mouvements sociaux qui, autrefois, étaient condamnés à la marginalité. Dans son chapitre «The Other Face of the Earth: Social Movements against the New Global Order», *Information Age. The Rise of the Network Society*, Malden, MA et Oxford, Blackwell Pub, 1996, p. 68-109, il donne l'exemple du mouvement zapatiste au Chiapas qui, après 1994, a connu un essor hors du commun par les interventions de son porte-parole, le *Subcomandante Marcos*, sur le *web*. L'extrait suivant d'une œuvre du *Subcomandante Marcos* exprime l'importance de tisser des liens de solidarité «pour tous» : «*Está alegre este camino que somos, caminamos para hacerlo más bueno el camino. Somos el camino para que otros se caminen de un lado a otro. Para todos hay principio y fin de su camino, para el camino no. Para todos todo, nada para nosotros. Somos el camino pues tenemos que seguirnos*». *Subcomandante Marcos, Relatos de el Viejo Antonio*, Chiapas, Centro de Información y Análisis de Chiapas, 1998, p. 100.

³⁹ Notons à cet effet l'influence de groupes musicaux engagés politiquement comme Tryo en France ou les Cowboys fringants au Québec. Ils adoptent une position critique face à la globalisation néolibérale comme en fait foi l'extrait suivant. «Non à l'exploitation/non à la domination/non à l'exclusion/ce sont des maux qui existent encore.../non au je m'en foutisme/non au néolibéralisme» Les Cowboys fringants, «En attendant», *La Grand-messe*, Montréal, La Tribu, 2004. Pour plus d'information sur la musique engagée, voir Lise Bizzoni et Cécile Prévost-Thomas (dir.), *La chanson francophone contemporaine engagée*, Montréal, Triptyque, 2008, 192 p.

pacifiste ou antiraciste), dont l'objectif était de changer la société et les pratiques sociales, et non de prendre le pouvoir»⁴⁰. L'inspirateur du mouvement serait donc davantage Antonio Gramsci que Karl Marx. Pour Gramsci, «la conquête du pouvoir passe [...] davantage par une lutte non violente contre l'hégémonie culturelle, via la société civile, que par la prise du pouvoir d'État par la force»⁴¹. Michel Freitag défend une position critique par rapport aux possibilités de prendre le pouvoir de l'altermondialisme, mettant en garde contre ce qu'il appelle la «mise en quarantaine du politique». Pour lui, l'altermondialisme est un mouvement mené par des groupements possédant un statut privé, comme des organisations non gouvernementales (ONG) par exemple. D'où le danger de nier, et même de taire une fois de plus, la nature politique des solutions envisageables aux excès du système économique actuel. «Les solutions contraignantes qu'il faudra apporter dans une perspective de long terme aux problèmes généraux que le système néolibéral crée à l'humanité et à son avenir devront bien, pour être sérieuses et définitives, être de nature politique»⁴². Eddy Fougier renchérit en parlant de la nécessité pour tout mouvement de contestation de s'appuyer sur une expérience locale ou nationale réussie. Les hypothèses de l'aboutissement du mouvement altermondialiste en une flambée révolutionnaire ou en une guérilla mondiale sont peu probables. Il faut plutôt chercher son déploiement dans «les principes d'autogestion, de démocratie participative, d'économie sociale et solidaire ou de commerce équitable, comme c'est le cas au Chiapas, dans la ville de Porto Alegre, ainsi que dans les centres sociaux italiens ou les villages alternatifs créés lors des sommets»⁴³.

Pour ce mouvement, les prochaines années s'annonceront cruciales. Déjà, des auteurs parlent d'une redéfinition nécessaire d'un mouvement dont les victoires ne consistent pas à mettre en place des mesures assurant l'équité et la justice, mais seulement à éviter le pire (comme le blocage de l'AMI ou de la Zone de libre-échange des Amériques). «Cela expliquerait [...] beaucoup plus l'«essoufflement» du mouvement altermondialiste que les

⁴⁰ Eddy Fougier, *loc. cit.*, p. 630.

⁴¹ *Idem.*

⁴² Michel Freitag, *L'impasse de la globalisation. Une histoire sociologique et philosophique du capitalisme*, Montréal, Écosociété, 2008, p. 223.

⁴³ Eddy Fougier, *loc. cit.*, p. 641.

luttons internes, la méfiance quant au projet de se lancer dans la politique active ou l'absence de reconnaissance auprès des médias»⁴⁴.

En outre, il y a lieu de se questionner sur l'avenir du mouvement altermondialiste, car c'est justement lui qui se positionne comme opposition directe au déploiement d'une postmodernité déshumanisée et conditionnée par les aléas du libre-marché global. En ayant en tête les défis de ce mouvement pour l'avenir, nous verrons ultérieurement si les jeunes que nous avons rencontrés participent à cette redéfinition d'un altermondialisme plus enclin à la participation politique.

⁴⁴ Claude Vaillancourt, «Altermondialisme et grandes institutions internationales», *Possibles*, vol. 32, no 3-4 (automne 2008), p. 25.

*La plus inquiétante jeunesse est celle qui
n'a pas d'opinions extrêmes.*
Comte de Chambord

*Each generation imagines itself to be
more intelligent than the one that went
before it, and wiser than the one that
comes after it.*
George Orwell

CHAPITRE TROISIÈME :

LA JEUNESSE QUÉBÉCOISE À L'AUBE DU NOUVEAU MILLÉNAIRE

Pour approfondir la question de l'engagement citoyen chez les jeunes Québécois, il est utile de préciser ce qu'il faut entendre par «jeunesse». Ce concept est très variable dans le temps : selon le contexte socioculturel et selon le profil démographique des populations. Qu'est-ce qu'être jeune? Fernand Dumont prendrait soin de marquer la différence entre «âge» et «génération». Les deux termes sont des réalités apparentées et voisines certes; mais si les âges correspondent davantage aux étapes de la sénescence (vieillesse biologique des individus), à des étapes de leur vie, les générations renvoient plutôt à l'appartenance à une tranche d'histoire ainsi qu'au partage de «repères analogues de mémoire»¹. Dans cette optique, l'intérêt de notre chapitre sera de présenter les principales caractéristiques de jeunes qui appartiennent à un âge spécifique (les 18-25 ans), mais qui s'inscrivent dans les caractéristiques d'une génération spécifique en son sens sociologique (les Y). Dans un premier temps, nous définirons le concept de «jeunesse» en son sens sociologique. Dans un deuxième temps, nous définirons plus précisément les caractéristiques de la génération Y. Enfin, dans un troisième temps, nous nous demanderons si cette génération est aussi désengagée que certains auteurs l'avancent.

¹ Fernand Dumont, «Âges, générations, société de la jeunesse», dans Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, p. 15-16.

3.1 Définition du concept de jeunesse

La jeunesse en son sens sociologique est un concept qui ne correspond pas au développement physique et psychologique de la personne, mais plutôt à son statut social². Dans les sociétés traditionnelles, la jeunesse constitue une période brève de la vie. Des rites de passage, des cérémonies initiatrices, voire la capacité sexuelle de se reproduire, font rapidement passer les sujets à l'âge adulte où les statuts sont clairs et définis³. Philippe Ariès et Margaret Mead ont montré que la jeunesse n'est devenue un fait social massif que depuis quelques décennies⁴. La jeunesse variera donc énormément d'un groupe à l'autre et d'un type de société à un autre⁵. C'est avec la modernité et la montée de l'individualisme que la jeunesse apparaît comme une période massive et longue. C'est ce qui fait dire à Marcel Rioux que la prolongation de l'adolescence qui est vécue avec l'éclosion de la société postindustrielle ressemblerait à la prolongation de l'enfance qui, historiquement, a joué un rôle capital dans le processus d'hominisation⁶. Les sujets sont plus autonomes. La liberté individuelle les insère dans une logique de questionnement des normes en place. «Comme période de liberté, mais aussi de fragilité des statuts et des identités, la jeunesse est sensible aux crises et aux mutations d'une société : elle paraît toujours associée aux

² Ivan Illich rappelle que l'enfance, qu'il distingue de la petite enfance, n'est pas un concept qui apparaît d'emblée chez chaque civilisation. Il associe l'apparition du concept d'enfance à la montée de la bourgeoisie. «*The worker's child, the peasant's child, and the nobleman's child all dressed the way their fathers dressed, played the way their fathers played, and were hanged by the neck as were their fathers. After the discovery of "childhood" by the bourgeoisie all this changed*». Ivan Illich, *Deschooling Society*, New York City, Harper and Row, 1972, p. 39.

³ Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui et Bernard-Pierre Lécuyer, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Larousse, 2003[1989], p. 129.

⁴ Nous faisons ici référence aux ouvrages suivants : Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, 501 p.; ainsi que Margaret Mead, *Culture and Commitment. A Study of a Generation Gap*, Garden City, N.Y., Natural History Press, 1970, 91 p.

⁵ Raymond Boudon *et al.*, *op. cit.*, p. 129.

⁶ Marcel Rioux, *Jeunesse et société contemporaine*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1965, p. 34-36. Parlant de la jeunesse des années 1960, soit des baby-boomers, Rioux continue plus loin en parlant d'un phénomène de caractère néoténique. «Tout se passe, [écrit-il], comme si l'adolescent allait succéder à l'adulte au lieu que ce soit ce dernier qui continue de succéder à l'adolescent, comme ce fut le cas dans tous les autres types de sociétés qui ont précédé la nôtre. En d'autres termes, tout se passe comme si, dans le type de société postindustrielle, l'adulte allait être forcé de conserver certains caractères juvéniles de l'adolescence qui, jusqu'ici, étaient considérés comme incompatibles avec la stabilité et la maturité de l'état adulte». François Ricard abordait sans doute le même thème lorsqu'il décrivait les jeunes adultes des années 1960 et 1970 comme une «génération lyrique» vivant de l'illusion d'une jeunesse perpétuelle. François Ricard, *La Génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1992, 282 p.

mécanismes de changement»⁷. Cette sensibilité à la conjoncture vient sans doute du fait que la jeunesse est la première à vivre les soubresauts des mutations en cours⁸.

La jeunesse renvoie également à la prolongation de la socialisation. Au Québec, un grand pourcentage des jeunes accèdent aux études collégiales et universitaires, ce qui ne pouvait être le cas il y a à peine quelques années. Par exemple, seulement 7% des jeunes entre 20 et 24 ans fréquentaient une institution scolaire en 1961. Ce pourcentage était passé à 50% en 1996⁹. Par ailleurs, en 1975-1976, seulement 22,2% des jeunes obtenaient un diplôme du collégial. Trente années plus tard, ce pourcentage avait augmenté à 47,7%¹⁰. «La possibilité d'une socialisation aussi prolongée aurait été inimaginable dans des sociétés où l'espérance de vie était relativement courte. [...] L'avenir étant plus lointain, il dev[en]t concevable que le temps de l'apprentissage, scolaire et affectif, se prolonge»¹¹. C'est pourquoi Madeleine Gauthier, responsable de l'Observatoire Jeunes et Société, est de ceux qui parlent de «l'allongement de la jeunesse»¹².

Au cours de cette période située quelque part entre l'enfance et l'âge adulte, l'individu est invité à critiquer les valeurs et modes de vie des adultes. Cette critique est le propre de l'adolescence moderne. Le cas des mouvements contestataires étudiants de la seconde moitié des années 1960 en constitue une belle illustration¹³. Cette critique peut prendre une forme plus délinquante quand elle n'est pas orientée vers une critique culturelle. C'est le cas des jeunes des classes défavorisées qui se constituent parfois en des bandes et des groupes délinquants¹⁴. Cependant, l'écart entre les jeunes qui adhèrent à l'idéologie

⁷ Marcel Rioux, *op. cit.*, p. 34-36.

⁸ À cet effet, Madeleine Gauthier rappelle quelques changements où les jeunes ont été les premiers touchés : la hausse du niveau de scolarité, le développement des technologies, la création de nouveaux secteurs d'emploi, la multiplication des emplois précaires. Madeleine Gauthier, Luce Duval, Jacques Hamel et Bjerk Ellefsen, *Être jeune en l'an 2000*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 2.

⁹ *Ibid.*, p. 3.

¹⁰ Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec, *Indicateurs de l'éducation, édition 2006*, Québec, Gouvernement du Québec, 2006, p. 119.

¹¹ Fernand Dumont, *op. cit.*, p. 17.

¹² Madeleine Gauthier *et al.*, *Être jeune en l'an 2000, op. cit.*, p. 3.

¹³ En France, c'est le cas du mouvement étudiant de mai 1968 qui se superpose au mouvement ouvrier contestataire de la même époque. Les deux contestent alors toute forme d'autorité (l'autorité gaulliste entre autres choses) dans ce qui s'avère être un des symboles forts des Trente Glorieuses.

¹⁴ L'exemple des violences perpétrées dans les banlieues françaises en octobre et novembre 2005 illustre notre propos. Le comportement des jeunes Français se révoltant ne s'explique alors pas par leur âge, mais par des problèmes d'intégration liés à l'identité ou au contexte socioéconomique (les politiques d'intégration des immigrants, particulièrement d'origine maghrébine; ainsi que la pauvreté dans les banlieues françaises).

officielle (et participent ainsi à sa reproduction) et ceux qui la rejettent ne renvoient pas à une chronologie des âges. «Elle reporte à des genres de vie signés par des appartenances de classes»¹⁵. De ce fait, il faut insister sur le caractère hétérogène de la jeunesse¹⁶ afin de ne pas en donner une définition sociologique fixiste et figée. Il existe autant de jeunesse que de groupes sociaux¹⁷.

Si le concept de jeunesse comporte des définitions bien différentes d'un type d'analyse et d'un type de société à un autre, il se modifie également en regard de sa situation historique. D'où la pertinence de faire appel à la notion de «génération». Fernand Dumont définit une génération comme étant «composée de contemporains qui ont vécu de semblables événements historiques, qui ont des attitudes et des objectifs relativement semblables»¹⁸. Si, auparavant, les relations entre générations étaient établies selon une solidarité naturelle (l'exemple typique est celui du fils succédant à son père dans la direction de l'entreprise à la mort de ce dernier), l'instruction, l'augmentation de l'espérance de vie et les transformations économiques et sociales ont modifié les conditions de la reproduction sociale¹⁹. Dans les sociétés traditionnelles marquées par l'immobilité et le conservatisme, la succession d'une génération à une autre se faisait sans trop de heurts. Avec la modernité, le monde adulte connaît plus de difficultés que les plus jeunes à s'adapter aux changements²⁰. En raison de ce «fossé carentiel» – au sens de Fernand Dumont, c'est-à-dire l'absence de partage des événements, attitudes, objectifs – qui les sépare des individus plus âgés qu'eux, ils sont davantage portés à rechercher leurs modèles de conduite auprès du groupe des pairs²¹. Leur relation à l'autorité s'en trouve donc altérée. Ils «se sentent déliés de ce

¹⁵ Fernand Dumont, *op. cit.*, p. 25.

¹⁶ Olivier Galland est l'un de ceux qui insistent sur l'hétérogénéité de la jeunesse. Olivier Galland, *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin, 1997, 247 p.

¹⁷ Entendons le concept «groupe social» au sens de groupe d'appartenance ou de groupe de référence.

¹⁸ Fernand Dumont, *op. cit.*, p. 20.

¹⁹ Raymond Boudon *et al.*, *op. cit.*, p. 106.

²⁰ Au même titre que nous faisons référence plus tôt à l'hétérogénéité des jeunes, il faut noter celle du monde adulte. Ainsi, plutôt que de généraliser les attitudes des adultes ou des jeunes face aux changements, il est préférable de parler de tendance.

²¹ C'est notamment ce qu'avance David Riesman quand il parle de son individu extro-déterminé. David Riesman *The Lonely Crowd. A Study of the Changing American Character*, New Haven and London, Yale University Press, 1970[1950], 386 p.

sentiment de devoir et de dévouement à l'égard de la génération aînée et ce sont même eux qui réclament des comptes»²².

Quant à la durée d'une génération, par essence socio-historique, il est impossible de la définir clairement. Une génération est constituée d'individus nés autour de la même période, mais cela ne suffit pas à mettre des balises claires séparant deux groupes générationnels. En outre, plus le changement (social, technique, technologique) est accéléré et plus la distance entre les générations est raccourcie. Ces dernières décennies, l'espace générationnel se serait rétréci de vingt-cinq à dix ans²³. C'est ce qui faisait dire à Fernand Dumont, dès les années 1980, que les projets de société avaient tendance à s'user plus rapidement²⁴. Dans le cas qui nous intéresse dans ce travail, nous chercherons notamment à savoir si la génération Y est caractérisée par le caractère éphémère de ses projets d'ordre collectif.

3.2 L'émergence d'une nouvelle génération : les Y

Ayant choisi d'étudier la question de l'engagement des jeunes Québécois dans l'ère postmoderne, il est impératif d'aborder la question de la génération Y, c'est-à-dire la population née entre 1978 et 1990²⁵. Le groupe d'âge qui nous intéresse dans le cadre de ce mémoire de maîtrise (les 18-25 ans) est en effet connu en 2008 sous la dénomination de «génération Y». La lettre «Y» est utilisée pour marquer la continuité chronologique avec la génération précédente, la génération X²⁶. *Quid* de cette génération spécifiquement? En jetant un éclairage sur les principales caractéristiques de cette génération, nous pourrions dégager des traits qui correspondent (ou non) à la mutation culturelle dont parle Michel Freitag quand il fait allusion à la postmodernité. Présentons tout d'abord le contexte d'émergence de cette génération. Nous nous lancerons ensuite dans la définition de cette génération en explorant les caractéristiques et de ses expressions citoyennes.

²² Olivier Galland, *Les jeunes*, Paris, La Découverte, p. 51.

²³ Jacques Roy, *La réussite au niveau collégial*, Conférence inédite donnée dans le cadre du colloque de l'Association des collèges privés du Québec, mai 2006.

²⁴ Fernand Dumont, *op. cit.*, p. 22.

²⁵ Ces dates charnières sont variables selon les pays et selon les auteurs qui en parlent.

²⁶ Quant à l'expression «génération X», elle a été popularisée par le romancier Douglas Coupland, *Generation X: Tales for an Accelerated Culture*, New York, St. Martin's Press, 1991, 183 p.

3.2.1 *Le contexte d'émergence des Y*

Ce que nous avons défini comme postmodernité dans le premier chapitre est le signal de profonds changements sociaux, voire d'une mutation culturelle qui s'opère depuis une trentaine d'années. Les membres de la jeunesse contemporaine à l'identité «bricolée»²⁷ seraient donc eux-mêmes au cœur d'une crise des valeurs et des repères, ayant été socialisés à même cette société en mutation. «L'éclatement des valeurs et des repères renforce l'individualisme auquel les jeunes adhèrent, à la fois parce que la société le permet par les possibilités de choix qu'elle offre et par la circulation des idées et la multiplication des services, mais aussi parce que le peu, sinon l'absence de repères communs, favorise l'individualisation du système des valeurs plutôt que son partage»²⁸.

Guy Bajoit, plutôt que d'utiliser la notion de postmodernité pour parler de cette nouvelle période, parle d'une deuxième phase de la modernité. Dans la première phase, l'individu était soumis au progrès, à la raison, à la nation, au travail, à l'argent. Dans la deuxième, la hiérarchisation des principes change. L'individu détrône la raison comme dieu de la modernité. Bajoit affirme que cet «Individu abstrait», comme nouveau dieu, oblige à répondre à quatre principes. Premièrement, il faut devenir soi-même, il faut être authentique. L'individu se doit en quelque sorte de chercher qui il est en faisant des expériences multiples; et quand il le trouvera, il doit le devenir. Deuxièmement, il faut exercer son libre-arbitre, ne laisser personne décider à sa place. L'individu peut s'inspirer des autres, mais, en dernière instance, il doit prendre ses propres décisions. Troisièmement, l'individu a l'obligation de prendre du plaisir, voire d'être passionné. Il doit choisir ses amis, ne plus souffrir en amour, au travail ou même dans l'apprentissage. Enfin, quatrièmement, l'individu doit prendre garde à lui dans une société du risque. Il doit se prévenir contre les dangers économiques, écologiques, politiques. Il doit prendre garde à l'aliénation, à l'anomie, à l'exclusion²⁹.

²⁷ L'expression est de Christian Semler, «Identité "bricolée" pour la génération 99», *Le Monde diplomatique*, octobre 1999, p. 4-5.

²⁸ Madeleine Gauthier, *La jeunesse au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 2003, p. 21.

²⁹ Guy Bajoit, *Le lien social et la jeunesse*, Conférence inédite dans le cadre du cours de Daniel Mercure sur le lien social, Université Laval, automne 2004.

Les principes ci-haut mentionnés s'inscrivent et s'expliquent en partie par la conjoncture socioéconomique du temps; celle-là même dont Freitag parle quand il critique l'impasse de la globalisation néolibérale. En Occident, les jeunes sont marqués par le rythme accéléré d'un univers en mouvance où presque tout peut être accessible en peu de temps. Ce rythme accéléré a pour effet d'obliger une plus forte productivité et efficacité, notamment en ce qui a trait au marché de l'emploi. Cela mène à un climat d'inconfort d'abord et ensuite d'incertitude chez les jeunes travailleurs³⁰. En raison d'un contexte de déstabilisation de la condition salariale (chômage, exclusion, précarité), les jeunes sont enfermés dans des logiques d'employabilité focalisant sur les emplois offerts par les entreprises et les administrations plutôt que de favoriser des pratiques micro-collectives combinant la création de l'emploi à l'inscription de son action dans l'espace public³¹. Le marché du travail en vient alors à dicter ses priorités, notamment sur le système d'éducation devenu lui-même marché. Pour les jeunes, «la dimension économique se fait à la fois menaçante et omniprésente, au point d'imprégner le développement de leur identité»³². C'est ce qui explique en partie l'indétermination de la jeunesse, une indétermination qui constitue alors un mécanisme d'adaptation au système. Si autrefois elle était caractéristique de la bourgeoisie, cette indétermination aurait maintenant tendance à se généraliser à l'ensemble de la jeunesse, même aux milieux populaires³³. D'une autre perspective, cette indétermination peut simplement être perçue comme un élan de lucidité face à un avenir incertain. «On a beau vouloir rassurer nos élèves qu'ils auront les jobs des *baby boomers* quand ils seront diplômés, ils ne sont pas dupes. [...] Lorsqu'on les interroge sérieusement, [ils] ne croient pas que leur sort sera meilleur [que les générations précédentes]»³⁴.

Ce serait en partie par son manque de reconnaissance à l'égard des travailleurs que le marché du travail provoquerait sa propre perte dans l'échelle des valeurs promues par la

³⁰ Conseil Supérieur de l'Éducation, *Au collégial : l'orientation au cœur de la réussite*, Québec, Conseil supérieur de l'éducation, avril 2002, p. 38.

³¹ Jean-Louis Laville, «Jeunesse, travail et identité sociale», *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, no 1, 1996, p. 63-71.

³² Conseil Supérieur de l'Éducation, *op. cit.*, p. 38.

³³ Il s'agit d'une idée partagée par Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 397 p. et par Olivier Galland, *Sociologie de la jeunesse, op. cit.*

³⁴ Stéphane Kelly, «La fin de l'âge lyrique au Québec» dans Miriam Fahmy et Antoine Robitaille (dir.), *Jeunes et engagés*, Saint-Laurent, Éditions Fides, 2005, p. 16. En raison de cette «lucidité» de la jeunesse contemporaine, Kelly parle de la grève étudiante du printemps 2005 comme de la fin de l'âge lyrique au Québec.

jeunesse³⁵. Une étude réalisée par David Cannon aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en Hollande montre que la valeur accordée au travail comme principal facteur de réussite serait en perte de vitesse chez les jeunes³⁶. «Les jeunes demanderont de moins en moins un travail auquel ils vont s'identifier et qui leur permettra de s'actualiser et de plus en plus un travail qui leur donnera accès à un niveau de vie et à un mode de consommation»³⁷. La conception du travail telle que mise en place dans les Trente Glorieuses, c'est-à-dire l'emploi régulier (9 à 5 du lundi au vendredi) est complètement modifiée avec l'arrivée de l'emploi flexible et de la précarité. Le travail s'instrumentalise afin de donner l'accès à un mode de vie qui, lui, devient prioritaire. Le travail est conçu comme un moyen et non comme une fin. C'est en ce sens que les périodes de chômage et les retours à l'école sont perçus, non comme des échecs, mais plutôt comme des moments positifs de remise en question³⁸. Il est à noter que Jacques Roy affirme pourtant qu'encore aujourd'hui, pour les cégepiens, «la famille et le travail constituent des valeurs premières quand ils se projettent dans l'avenir»³⁹. C'est aussi ce que confirme une étude de Daniel Mercure portant sur la conciliation entre les univers du travail et de la famille⁴⁰. Ces deux visions, loin de s'opposer, laissent plutôt sous-entendre que le travail demeure important comme idéal à venir, mais qu'une fois advenu, il perd de son caractère idéal (et final) pour devenir purement instrumental.

3.2.2 *Les principales caractéristiques des Y*

Les membres de la génération Y s'inscrivent donc dans le prolongement des X, particulièrement en ce qui a trait à la précarité et l'instabilité professionnelle; mais les moyens qu'ils utilisent pour réagir à cette conjoncture instable sont complètement

³⁵ André Thibault illustre bien ce manque de reconnaissance quand il écrit : «Quand l'on s'assoit sur ses droits acquis pour justifier des conditions de travail à rabais pour les employés plus récemment arrivés, on diffuse un clair message de chacun pour soi». André Thibault, «Les jeunes...ce n'est plus nous», *Possibles*, vol. 32, no 1-2 (hiver-printemps-été 2008), p. 264.

³⁶ Étude citée dans Jacques Hamel, «Je ne travaille pas, j'ai trop d'ouvrage», dans Madeleine Gauthier, *et al.*, *op. cit.*, *Être jeune en l'an 2000*, p. 16-20.

³⁷ Antoine Baby, *Jeunes, indécis, horizons imprécis*, Texte d'une communication inédite donnée dans le cadre du colloque des conseillers en orientation, Cégep Lévis-Lauzon, 14 mars 2003.

³⁸ Jacques Hamel, «Je ne travaille pas, j'ai trop d'ouvrage», *loc. cit.*, p. 18.

³⁹ Jacques Roy, «Pour une pédagogie qui tient compte de la réalité et de la culture des jeunes», *Pédagogie collégiale*, vol 19, no 3 (printemps 2006), p. 7.

⁴⁰ Daniel Mercure, «Travail et familles. Des tensions croissantes au cours de la prochaine décennie», dans Gilles Pronovost, Chantale Dumont et Isabelle Bitauveau (dir.), *La famille à l'horizon 2020*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2008, p. 147-172.

différents (l'adaptation plutôt que la résignation). Ce sont également les premiers enfants de l'ère cybernétique, c'est-à-dire les premiers ayant grandi dans un monde où l'utilisation d'Internet était généralisée. Évidemment, nous nous rappellerons qu'il existe autant de jeunesse que de groupes sociaux et donc que notre description est idéal-typique; qu'elle répond à la nécessité de faire ressortir les principales caractéristiques qui décrivent la jeunesse québécoise contemporaine.

Les membres de la génération X, nés entre 1960 et 1978, sont caractérisés par le repli sur soi, l'individualisme, la surconsommation et la confrontation plutôt que l'intégration⁴¹. Les Y quant à eux, nés à partir de 1978, sont les enfants de la Charte des droits et libertés. La consigne devient alors de «marcher droit avec nos travers [...] mais dans nos droits»⁴², c'est-à-dire qu'ils sont plus conscients de leurs droits individuels que la génération de leurs parents et sont prêts à les faire respecter. «Communicateurs nés, les Y ne se gênent pas pour exprimer leur mécontentement. Sans crier gare, ils iront même jusqu'à débarquer dans le bureau du supérieur, stupéfait devant tant d'arrogance»⁴³. Cependant, loin de marquer une rupture radicale par rapport aux générations précédentes, les jeunes Y intègrent et partagent les grandes valeurs sociales au fondement même de notre société⁴⁴. Ils ont davantage d'espoir collectif que ceux qui les ont précédés. Ils sont plus tolérants, faisant dire à Raymond Boudon que cette génération est «plus tolérant[e] par rapport aux écarts moraux, non parce qu'on a perdu le sens des valeurs, mais parce que la tolérance est conçue comme une valeur centrale»⁴⁵.

⁴¹ Nancy Jolicoeur, «Le punk : de la révolte à la ritualisation», dans Patrick Roy et Serge Lacasse, *Groove. Enquête sur les phénomènes musicaux contemporains*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 149-166. Dans cet article, Nancy Jolicoeur montre que le mouvement musical punk symbolise l'opposition des X. En parlant des premiers «punks» de la fin des années 1970 en Grande-Bretagne (notamment le groupe musical les Sex Pistols), elle parle d'un conflit intragénérationnel (parce que selon sa définition des X, ces derniers feraient partie de la deuxième vague des baby-boomers) aux allures de conflit familial. Au *peace and love* des baby-boomers, les punks opposent le sexe, la violence, la subversion et l'anarchie.

⁴² Référence aux paroles de la chanson du groupe français Tryo. Tryo, «Marcher droit», *Ce que l'on sème*, Salut Ô Productions/Sony BMG, 2008.

⁴³ Annie Mathieu, «Génération Y : les séduqués», *La Presse*, 20 septembre 2008, p. A5.

⁴⁴ Chantal Royer, Gilles Pronovost et Sarah Charbonneau, «Valeurs sociales fondamentales de jeunes québécoises et québécois : ce qui compte pour eux», dans Chantal Royer et Gilles Pronovost (dir.), *Les valeurs des jeunes*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 2004, p. 50-69. Les auteurs de cet article retiennent comme groupe de valeurs les plus importantes : d'une part la famille, les amis et la vie amoureuse; d'autre part les études et le travail.

⁴⁵ Raymond Boudon, *Déclin de la morale? Déclin des valeurs?*, Québec, Éditions Nota bene/Cefan, 2002, p. 31-32.

Ces jeunes sont également plus pragmatiques. Ils ne sont plus des exécutants, mais des participants, d'où le nécessité de comprendre *pourquoi* avant d'agir⁴⁶. «Au-delà de leur propension à faire savoir à la terre entière qu'ils sont indispensables, les Y, contrairement à leurs aînés, ne cherchent pas la réussite sociale à tout prix. "L'important pour un Y, ce n'est pas pour qui il travaille, mais pourquoi il travaille"»⁴⁷. Ces jeunes Y recherchent donc davantage la solution anticipée (les résultats) plutôt que la raison sous-tendant leur action. «Le pragmatisme des jeunes transparaît aussi dans leur quête du rendement. Les valeurs de l'efficacité et de la recherche de résultats se sont imprimées dans leurs esprits. [...] Ce n'est pas en rêvant à des utopies que l'on obtient des résultats»⁴⁸.

Josée Garceau de l'Université de Sherbrooke décrit les jeunes de la génération Y comme suit. Ils s'attendent à être consultés. Ils veulent exprimer leur opinion et s'assurer de la pertinence, voire de l'efficacité de leurs actions avant de les exécuter. En revanche, cette génération est aussi reconnue pour déconnecter l'effort du résultat attendu dans la tâche⁴⁹. Ils acceptent mal la critique et gèrent mal les difficultés et les déceptions. C'est la génération du présent. C'est la culture de l'immédiateté, de l'instantané⁵⁰. Plutôt que de chercher à «changer le monde», ils voudront «poursuivre leurs rêves». Plutôt que de «suivre le processus», ils chercheront à «obtenir des résultats». Plutôt que de «planifier l'avenir», ils voudront «être heureux maintenant»⁵¹. Ces membres de la génération Y sont très centrés sur leurs propres besoins. «La génération Y donne un jeune adulte radicalement détaché, un enfant de l'âge de l'information qui fait ressortir la fausseté du monde. [...] Il est émotionnellement muet, socialement aussi, et, par conséquent, difficilement capable de parler en employant le mot "nous". Il reste imprégné du "je" en l'appliquant à toutes ses affirmations, ses revendications et ses exaltations»⁵².

⁴⁶ Jacques Roy, *La réussite au niveau collégial*, op. cit.

⁴⁷ Annie Mathieu, op. cit., p. A5. Dans l'article, Annie Mathieu cite Carol Allain, chercheur et auteur d'un livre sur la génération Y.

⁴⁸ Miriam Fahmy, «L'engagement des jeunes en mutation : le cas de l'École d'été de l'INM», *Possibles*, vol 31, no 1-2 (hiver-printemps 2007), p. 30.

⁴⁹ Ceci serait dû à une forme de cynisme par rapport à l'effort, ce dernier n'étant pas toujours garant d'un bon résultat.

⁵⁰ Gilles Lipovetsky, *L'empire de l'éphémère*, Paris, Gallimard, 1987, 345 p.

⁵¹ Josée Garceau, *Les caractéristiques des étudiants de la génération Y*, Diaporama de la section information et recrutement, Bureau de la registraire, Université de Sherbrooke, 2008.

⁵² Carol Allain, *Génération Y : L'enfant-roi devenu adulte*, Outremont, Éditions Logiques, 2005, p. 39.

Ces caractéristiques mènent nécessairement à une réorientation constante, que ce soit sur le plan affectif, scolaire ou, évidemment, en ce qui a trait à l'engagement. À l'instar du marché du travail, il ne suffit pas de s'impliquer, mais il faut que cette implication apporte du plaisir et de l'épanouissement⁵³. En ce sens, ces jeunes sont très axés sur la multitâche, par nécessité de ne rien manquer, de ne rien perdre⁵⁴. Dans le cas de l'engagement, cela prendra la forme de la multiadhésion ou simplement d'une adhésion éparpillée entre les causes, les groupes et les projets divers, rappelant l'«engagement-dégagement» de Michel Wieviorka. Cela va de pair avec leur survalorisation de la consommation. «Si les intérêts sont dictés au gré des expériences de vie, l'engagement devient alors circonstanciel. Née d'une préoccupation ponctuelle, l'allégeance à une cause ne peut pas être totalement durable, indéfectible. Ainsi, les jeunes se trouvent à épouser une variété de causes, parfois en même temps»⁵⁵. Dès les années 1980, Madeleine Gauthier soulignait que le milieu jeune était atteint par l'éclatement de ses lieux de regroupement, mais qu'il s'agissait d'un syndrome qui ne touchait pas qu'uniquement les jeunes. De même, «l'idée de “réseaux”, plutôt que celle d'“organisations” qui fait trop référence à des structures et à des institutions a-t-elle trouvé au Québec une “terre de prédilection”»⁵⁶.

3.3 Une génération face à ses engagements citoyens

Parler de fréquence ou d'intensité de l'engagement chez les jeunes Québécois est difficile sans point de comparaison ou sans critère clair du degré d'engagement attendu. Plus tôt dans ce mémoire, en définissant la notion d'engagement, nous avons pris soin d'indiquer qu'il ne se limitait pas qu'à l'exercice du droit de vote ou à la participation au sein d'organismes institutionnalisés (partis politiques ou autres). En ce sens, avant d'abonder dans le sens d'un désengagement généralisé (ou du contraire), il faut mettre en perspective les différentes facettes de l'engagement. Seulement ainsi, nous vérifierons si les jeunes du Québec contemporain sont bel et bien désengagés comme le laissent entrevoir certains auteurs.

⁵³ Guy Bajoit, *Le changement social. Approche sociologique des sociétés occidentales contemporaines*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 70-77.

⁵⁴ Josée Garceau, *op. cit.*

⁵⁵ Miriam Fahmy, *loc. cit.*, p. 34.

⁵⁶ Madeleine Gauthier, «Les associations de jeunes», dans Fernand Dumont (dir.), *Une société de jeunes?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 359.

3.3.1 *La définition de l'engagement chez les jeunes Québécois*

Les jeunes Québécois d'aujourd'hui expriment leur engagement civique de manière distincte par rapport aux générations précédentes. Cela se manifeste dans les formes que prennent leurs actions. Par exemple, même si la vie politique québécoise tend à pousser une partie de la population jeune du Québec à s'afficher au sein d'un parti politique de manière épisodique⁵⁷, le militantisme prend un tout autre visage que celui que nous connaissions il y a trente ou quarante ans. Quoiqu'une certaine forme d'associationnisme se soit maintenue à travers le temps, Madeleine Gauthier parle des grandes causes politiques comme suivant une courbe générationnelle. En ce sens, cette dernière note qu'il y a «un regain d'intérêt pour deux champs d'implication : l'avenir des régions et des milieux ruraux ou de plus faible densité et l'avenir de la planète»⁵⁸, et que ces thématiques, depuis 1995, sont préférées à celle de la question nationale québécoise par exemple. Jean-Herman Guay et Richard Nadeau présentaient déjà dans les années 1990 ce désintérêt croissant pour la question nationale en affirmant que par le vieillissement de la cohorte des années 1960, le projet national perdait son caractère distinctif d'idéologie-jeunesse⁵⁹. Cette jeunesse étant celle de leurs parents, il est compréhensible de voir s'étioler la «question nationale» depuis le tournant 1989-90-91. Le «local», partie prenante de la postmodernité, garde tout son sens prévalent en ce qui a trait à l'engagement des jeunes Québécois.

En outre, le sociologue français Olivier Galland notait, au début des années 2000, une distance prise chez les jeunes Français face aux questions politiques. Ce dernier faisait référence à des indicateurs bien précis montrant une baisse de la politisation des jeunes. Par exemple, moins de jeunes déclarent discuter de politique avec leurs amis. Toutefois, des

⁵⁷ Nous faisons ici allusion à la course à la chefferie du Parti québécois (PQ) à l'automne 2005 au cours de laquelle ce parti a réussi à susciter l'adhésion de soixante mille nouveaux membres. Pourtant, à l'élection suivante au printemps 2007, le PQ a été relégué au titre de deuxième opposition à l'Assemblée nationale. Kathleen Lévesque, «Hémorragie au PQ», *Le Devoir*, 27 septembre 2007, p. A1.

⁵⁸ Madeleine Gauthier, *La jeunesse au Québec*, op. cit., p. 16. Cela renvoie à la notion de «glocalisation» que nous aborderons plus loin.

⁵⁹ Jean-Herman Guay et Richard Nadeau, «Les attitudes des jeunes Québécois face à la politique, de 1969 à 1989», dans Raymond Hudon et Bernard Fournier, *Jeunesses et politique. Tome 1 : Conception de la politique en Amérique du Nord et en Europe*, Ste-Foy et Paris, Les Presses de l'Université Laval et L'Harmattan, 1994[1990], p. 247.

types différents de participation semblent revenir à l'ordre du jour, à l'instar de la participation dite protestataire (pétitions, manifestations, grèves)⁶⁰.

Le constat étant fait que les manifestations d'engagement diffèrent, il est nécessaire d'en tracer les raisons. À cet effet, une sociologue de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM), Anne Quéniart, a publié les résultats d'une recherche qualitative portant sur l'engagement des jeunes au Québec. Entre 2001 et 2006, elle a rencontré cinquante jeunes qui militaient pour des partis politiques, des groupes alternatifs ou des groupes féministes. Son objectif était d'établir «ce qui amène des jeunes à s'engager dans divers collectifs dans un contexte où l'on parle plutôt de dépolitisation, de non-participation, tout au moins dans ses formes traditionnelles»⁶¹. À la lumière des réponses des jeunes, elle tire des constats concernant «le sens de l'engagement». Nous en tirerons une définition de ce qu'est l'engagement pour un jeune Québécois et pourront ainsi nous en inspirer pour notre propre analyse des jeunes et de leur engagement dans un contexte de déploiement de la postmodernité.

Quéniart souligne d'abord que chez tous les répondants se retrouve un désir de changer les choses par l'engagement. Quoique plutôt imprécis comme constat, l'auteure souligne que l'engagement a une dimension active, qu'il représente un pouvoir d'agir pour un changement de société. C'est sans doute pourquoi les jeunes renvoient leur action à un aspect concret, à ce que Quéniart appelle «le terrain». En second lieu, c'est défendre une cause. Quéniart va même plus loin en soulignant que «chez tous, la cause semble plus importante que le groupe, ce qui a deux conséquences : premièrement, aucun jeune ne militerait pour une cause à laquelle il ne croit pas, [...] deuxièmement, certains sont prêts à militer pour plus d'un groupe à la fois pour défendre une même cause, leur loyauté allant d'abord à la cause et non au groupe»⁶². Ainsi, les jeunes qui s'engagent doivent en quelque sorte choisir leurs combats à la lumière de ce qui les révolte, les indignent ou les touche. Néanmoins, cette action ne peut s'accomplir que sur le plan collectif. Un des répondants de Quéniart soulignait justement la nécessité de trouver aux problèmes d'ordre collectif des

⁶⁰ Olivier Galland, *Les jeunes*, op. cit., p. 95-99.

⁶¹ Anne Quéniart, «Le sens de l'engagement chez les jeunes. Analyse comparative des femmes et des hommes militant dans des partis politiques et des groupes alternatifs», *L'Annuaire du Québec 2007*, Montréal, Fides, 2006, p. 249.

⁶² *Ibid.*, p. 250. Cela renvoie à la notion de multiadhésion abordée ci-haut.

solutions du même ordre. «Les actes quotidiens accomplis par chacun sont utiles et nécessaires, il reste qu'ils ne suffisent pas au changement, d'où la nécessité de mener une action collective»⁶³. En troisième lieu, l'engagement requiert également une certaine cohérence dans les actions. Par cohérence, Quéniart entend la nécessité que les actions de la vie quotidienne soient représentatives du discours politique de l'individu. En quatrième lieu, l'engagement, c'est aussi l'apprentissage et la conscientisation. À cet effet, la sociologue souligne que «l'ensemble des jeunes rencontrés considèrent l'engagement comme un lieu d'apprentissage leur permettant d'acquérir des connaissances (intellectuelles, politiques) et de développer des compétences personnelles [...] et professionnelles»⁶⁴. Finalement, l'engagement est également perçu comme un lieu de socialité, un contexte favorisant le développement de nouvelles amitiés. C'est l'endroit idéal pour rencontrer des personnes qui partagent les mêmes principes, convictions, valeurs et modes de vie que soi.

3.3.2 *L'expression de l'engagement citoyen chez les jeunes Québécois*

Pour définir la jeunesse contemporaine, Madeleine Gauthier parle d'elle comme «héritière institutionnelle», dans le sens que chacun peut bénéficier pleinement, sans en prendre conscience historiquement, des acquis de la Révolution tranquille au Québec. «Cette jeunesse qui a profité des bienfaits de l'État providence sans en avoir connu ses prémisses ne porte pas le poids de la mémoire et peut être ainsi disposée à le remettre en question sans avoir l'impression de renverser le monde, ce qui étonne parfois les [autres] générations»⁶⁵. Les jeunes, même les plus pauvres d'entre eux, ont droit à l'éducation, au système de santé et à l'aide sociale. C'est sans compter qu'ils ont accès à des biens de consommation qui dépassent bien amplement leurs besoins de base. Ainsi, les valeurs de ces jeunes se fonderaient de moins en moins sur les principes liés au communautarisme, embrassant plutôt cette forme d'individualisme renforcie par l'éclatement de valeurs et de repères de la génération de leurs parents⁶⁶. Ces repères auraient en effet eu tendance à se perdre par l'évanescence des grands référents religieux et idéologiques qui caractérisaient la société

⁶³ *Ibid.*, p. 252.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 251.

⁶⁵ Madeleine Gauthier, *La jeunesse au Québec*, *op. cit.*, p. 11.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 21.

québécoise du milieu du XX^e siècle, encore fondée à ce moment sur une solidarité de type communautaire. En ce sens, l'action citoyenne concrète se trouve complètement redéfinie. Gauthier parle d'une société «aseptisée» au sein de laquelle les individus baignent dans l'urbanité et l'individualisme⁶⁷. Dans la même lignée, déjà en 1992, Michel Freitag parlait de l'affaiblissement de la participation politique dans nos sociétés comme pavant la voie à l'éclatement de l'identité moderne et universelle (comme l'idée de citoyenneté)⁶⁸. L'idée sous-jacente de la majorité des jeunes face à la réalité dans laquelle ils baignent révèle-t-elle une absence formelle de conscience médiante? Les jeunes développent plus facilement de la «vue» – ce qui représente l'immédiat – que de la vision – ce qui est orienté vers un futur ou vers l'avenir. Leur engagement citoyen apparaît alors multiforme pour les plus engagés, monovalent pour la majorité.

Pourtant, les lieux favorisant l'engagement citoyen (pour jeunes et moins jeunes) foisonnent. Certes, les ailes ou regroupements jeunesse des principaux partis politiques québécois constituent des lieux d'engagement, mais ils ne sont pas les seuls. Sans être exhaustif dans l'énumération de ces lieux d'exercice de la citoyenneté dans lesquels les jeunes s'engagent, nous pouvons penser aux regroupements écologistes ou aux organismes tournés vers la coopération internationale⁶⁹. Il y a également les organismes communautaires, notamment ceux luttant contre la pauvreté ou favorisant l'intégration des Néo-Québécois⁷⁰. Il y a les associations étudiantes dans les cégeps et universités du Québec ou encore les activités parascolaires telles que les simulations politiques de l'Assemblée nationale ou des Nations Unies⁷¹. Enfin, notons le travail effectué par les Forums jeunesse régionaux depuis leur création en 1998. Parlant de l'apport de ces derniers, Madeleine

⁶⁷ *Idem.*

⁶⁸ Michel Freitag cité dans Érik Breton, *Service ou mouvement : le dilemme de la Confédération des associations des étudiants et des étudiantes de l'Université Laval (CADEUL)*, Mémoire de maîtrise présenté à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval, Québec, 1994, p. 10.

⁶⁹ Pour donner quelques exemples, notons les groupes écologistes Green Peace et Équiterre ainsi que les organismes de coopération internationale Plan Nagua à Québec et le Comité de solidarité Trois-Rivières.

⁷⁰ À ce titre, notons l'organisme de Trois-Rivières Comsep au sein duquel plusieurs jeunes (parfois rémunérés, souvent bénévoles) s'impliquent pour lutter contre la pauvreté dans leur communauté. L'alphabetisation et l'éducation populaire sont parmi les moyens privilégiés par l'organisme.

⁷¹ Bien que certaines de ces activités soient directement liées à des contenus académiques, plusieurs s'organisent de manière indépendante et bénévole. C'est le cas des simulations à l'Assemblée nationale tels que le Forum étudiant, le Parlement jeunesse du Québec ainsi que le Parlement étudiant du Québec. C'est également le cas pour certaines des délégations qui participent aux simulations des Nations Unies à Ottawa (Canimun) ou à New York (*National Model United Nations*).

Gauthier souligne qu'ils «favorisent une action concertée autour d'enjeux de proximité : migration des jeunes vers les centres de grande densité, moyens de transport et accès au logement, environnement et développement durable, liaison école-entreprise, fusions municipales, participation citoyenne, normes du travail, réflexion sur les institutions démocratiques et l'engagement en politique, etc.»⁷². Bref, l'utile prend place et l'idéologie (ou l'utopie pensable) ne se décode plus. Il s'agit d'une forme de néo-utilitarisme qui refoule l'idée au même rang que l'inatteignable et l'inutile.

3.3.3 *Les jeunes Québécois et le désengagement : mythe ou réalité?*

Une des façons de mesurer l'engagement ou le désengagement des jeunes est bien sûr par l'analyse de leur rapport au monde politique. À la fin des années 1990, parlant de la jeunesse française, Olivier Galland soulignait la dépolitisation des jeunes, particulièrement les plus instruits. «Le pourcentage de jeunes dépolitisés augmente fortement chez ceux qui ont fait des études au moins jusqu'à 18 ans, alors qu'il reste stable chez les jeunes moins éduqués»⁷³. Plutôt que de favoriser la participation politique, la massification scolaire semble avoir eu l'effet inverse⁷⁴. Les médias québécois regorgent également de commentaires critiques à l'endroit du désengagement et des jeunes face au monde politique. Tantôt est constatée une désaffection à l'endroit du projet indépendantiste⁷⁵; tantôt c'est tout le mouvement des ailes jeunesse des partis politiques québécois qui est considéré comme inactif⁷⁶. Le professeur de sciences politiques André Blais considère que le «cynisme à l'emporte-pièce [des jeunes] est injustifié»⁷⁷, affirmant que la politique a été exagérément dévalorisée ces dernières années. Brenda O'Neill croit plutôt que «de nombreux jeunes Canadiens [...] évitent les bureaux de scrutin par apathie politique plutôt

⁷² Madeleine Gauthier, *La jeunesse au Québec*, op. cit., p. 17.

⁷³ Olivier Galland, op. cit., p. 96. Le sociologue Bernard Roudet note également cette dépolitisation des jeunes Français instruits. Marion Festraëts, «Ces jeunes qui s'engagent», *L'Express*, 30 octobre 2003, p. 64.

⁷⁴ Est-ce que cette massification scolaire a été accompagnée d'un «délestage» de l'instruction? Cela pourrait expliquer partiellement une certaine forme de désengagement civique.

⁷⁵ Pierre-Paul Gagné, «Un rêve en lente agonie», *La Presse*, 27 janvier 2008, p. A17.

⁷⁶ La critique vient du président de la Commission-Jeunesse du Parti libéral du Québec François Beaudry. Paul St-Pierre Plamondon, Mélanie Joly et Stéphanie Raymond-Bougie, «Quand les ailes jeunesse refusent de s'envoler», *Le Devoir*, 6 août 2008, p. A7.

⁷⁷ Richard Martineau, «Les jeunes et la politique», *Voir*, vol. 15, no 18 (3 mai 2001), p. 12.

que par cynisme»⁷⁸. Enfin, d'anciens politiciens affirmaient pour leur part dans un article du *Voir* de 2001 que les partis politiques devaient faire davantage de place aux jeunes⁷⁹.

Cette représentation d'une jeunesse des années 2000 désengagée est questionnable quand elle est comparée à la génération qui l'a précédée. Les *X*, dans les années 1980, demeuraient sceptiques face aux grandes utopies sociales. Ils ont été (et sont encore) étiquetés comme apolitiques en raison de leur méfiance à l'égard des institutions politiques. Ils étaient pourtant au diapason avec les préoccupations de leur époque, alors que l'opinion publique questionnait les dérives de l'État providence. «En fait, avec le regain du mouvement national, à la fin des années 1980, l'intérêt mitigé des *X* pour la politique a pris fin et plusieurs ont activement pris part au débat sur l'avenir du Québec»⁸⁰. Les *X*, lors des années 1980, ne représentaient pas une génération de dépolitisés, mais ils étaient simplement moins contestataires et revendicateurs que les jeunes des années 1960⁸¹. Dit autrement, ils étaient politisés, mais moins engagés, militants.

Seuls les résultats d'une étude longitudinale ayant pour objet l'engagement des jeunes du milieu du XX^e siècle par rapport à ceux d'aujourd'hui pourraient nous éclairer à savoir laquelle, entre deux générations, est plus portée vers l'engagement. Néanmoins, il faut s'assurer de demeurer loin du piège de l'idéalisation de la période 1968-1969, croyant que tous les jeunes du temps s'engageaient pleinement. Cette vision romantique médiatique est décriée par Bernard Fournier lorsqu'il écrit à propos de cette période qu'il est étonnant «de voir, en feuilletant le journal français *Le Monde* [...] des mots comme *léthargie* ou *apathie des étudiants*. [...] C'est que, de fait, il y avait aussi des jeunes dépolitisés parmi les jeunes de l'époque»⁸². Au Québec, une étude de Marcel Rioux et Robert Sévigny dans les années 1960 auprès de 800 jeunes montre que ces derniers plaçaient au dernier rang de leurs préoccupations la politique. «La politique est un des secteurs auxquels ils attachent le

⁷⁸ Brenda O'Neill, «Examen du déclin de la participation électorale chez les jeunes du Canada», *Perspectives électorales*, juillet 2003, p. 19.

⁷⁹ Tommy Chouinard, «La désaffection des jeunes pour la politique», *Voir*, vol. 15, no 18 (3 mai 2001), p. 12. L'auteur avait mené une entrevue auprès des anciens politiciens Claude Charron et Liza Frulla.

⁸⁰ Stéphane Kelly, *loc. cit.*, p. 14.

⁸¹ Jean-Herman Guay et Richard Nadeau, *loc. cit.*, p. 222-226.

⁸² *Ibid.*, p. 229.

moins d'importance et [...] c'est aussi un des domaines qu'ils croient le moins en mesure de contrôler et d'influencer»⁸³.

Les jeunes d'aujourd'hui projettent une image différente de celle qui domine les médias (apolitisme, voire pratique d'incivilité)⁸⁴. Ils seraient même prêts, davantage que les générations précédentes, à se lancer dans des grèves illégales, à manifester ou à occuper des immeubles⁸⁵. Au Québec, il n'y a qu'à rappeler l'épisode de la grève étudiante de février à avril 2005 dans les milieux collégiaux et universitaires pour nous convaincre de l'engagement d'une partie des jeunes. Des étudiants se sont alors levés contre les coupures de 103 millions de dollars du gouvernement libéral de Jean Charest au régime provincial d'aide financière aux études. Une partie de leurs professeurs signaient alors une pétition affirmant :

Nous avons souvent reproché aux jeunes de se désintéresser des enjeux sociopolitiques en affirmant haut et fort qu'ils étaient individualistes et rejetaient tout projet commun. Le présent mouvement de grève nous oblige à remettre en question ces préjugés. Nous pouvons en effet constater que bon nombre de ces étudiants sont politiquement conscientisés et qu'ils se soucient des questions de justice. Les exemples ne manquent pas. Certains s'interrogent sur la nature des mécanismes de distribution de biens. D'autres se questionnent quant à nos choix sociaux : éducation, logements sociaux, pauvreté, équité, etc.⁸⁶

Comment alors expliquer cette perception d'une réalité où les jeunes se désengagent si, au contraire, les lieux d'engagement semblent se multiplier et se dynamiser?

Le faible taux de participation des jeunes aux dernières élections n'est sans doute pas étranger à tout cela. La désaffection des jeunes à l'égard de la politique active est vérifiable statistiquement⁸⁷. Ces dernières années, les jeunes Québécois se sont en moyenne moins présentés aux bureaux de vote pour chacune des élections : municipales, provinciales ou

⁸³ Marcel Rioux et Robert Sévigny, *Les nouveaux citoyens. Enquête sociologique sur les jeunes du Québec*, Montréal, Service des publications de Radio-Canada, 1965, p. 57.

⁸⁴ Anne Quéniart et Julie Jacques, *Apolitiques les jeunes femmes?*, Montréal, Éditions remue-ménage, 2004, p. 138.

⁸⁵ Raymond Boudon, *Déclin de la morale? Déclin des valeurs?*, op. cit., p. 39.

⁸⁶ Danny Bouchard et al., *Pétition du 31 mars 2005. Les motivations politiques des étudiants : pour une société juste* [En ligne]. Adresse URL : <http://www.agora.crosemont.qc.ca/dphilo/concours/publications/pet31mars.pdf> (page consultée le 15 décembre 2008).

⁸⁷ Anne Milan, «Volonté de participer : l'engagement politique chez les jeunes adultes», *Tendances sociales canadiennes*, no 79 (hiver 2005), p. 2-7; Elisabeth Gidengil et al., «La sourde oreille : les jeunes adultes et les enjeux électoraux», *Perspectives électorales*, vol 7, no 1 (janvier 2005), p. 6-11.

fédérales. «Les jeunes représentent une part décroissante de la population en âge de voter, une situation qui limite leur poids politique. Parallèlement, le gouvernement a restreint son appui aux questions qui intéressent les jeunes, notamment les études postsecondaires, la parité et les droits de la personne»⁸⁸. Les jeunes qui se désengagent le font en partie par désintérêt, mais aussi en partie parce qu'ils ne se sentent plus interpellés. Les statistiques les plus récentes nous convainquent de cette particularité générationnelle. À la grandeur du Canada par exemple, Anne Milan observait en 2005 que 77% de la population en âge de voter exerçait son droit de vote, mais seulement 59% des gens dans la vingtaine le faisaient⁸⁹. Le Conseil permanent de la jeunesse (CPJ) s'est penché sur la question de la participation citoyenne des jeunes Québécois en 2005⁹⁰. «Au Québec, comme ailleurs, la participation électorale de l'ensemble de la population est en baisse depuis quelques années. [...] Cette baisse des taux de participation s'expliquerait, entre autres, par une cause générationnelle»⁹¹. Il s'agit d'une tendance lourde qui s'accroît comme en font foi les taux de participation enregistrés lors des élections fédérales et provinciales de l'automne 2008. Ils ont été de 59,1% pour les premières⁹² et d'un peu plus de 57,3% pour les secondes⁹³.

Comme nous l'avons vu en introduction de ce mémoire, cette faible propension des jeunes à voter n'est pas spécifique au Québec et au Canada. Pour pallier à ce problème de la désaffection de la jeunesse face à la politique, d'aucuns proposent la réforme du mode de scrutin⁹⁴, promeuvent intensément la participation électorale⁹⁵ ou encore insistent sur la

⁸⁸ Anne Milan, *loc. cit.*, p. 3.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 3.

⁹⁰ Conseil permanent de la jeunesse, *La démocratie, c'est aussi les jeunes!*, Mémoire présenté dans le cadre de la consultation générale de la commission spéciale sur la loi électorale, Québec, Conseil permanent de la jeunesse, décembre 2005, 18 p.; Conseil permanent de la jeunesse, *Jeunes : citoyens à part... entière!*, Québec, Conseil permanent de la jeunesse, décembre 2005, 52 p.

⁹¹ Conseil permanent de la jeunesse, *La démocratie, c'est aussi les jeunes!*, *op. cit.*, p. 6.

⁹² Amélie Daoust-Boisvert, «Un taux de participation anémique et étonnant», *Le Devoir*, 16 octobre 2008, p. A4.

⁹³ Alexandre Shields, «Une participation très faible», *Le Devoir*, 9 décembre 2008, p. A10; Tristan Péloquin, «“Catastrophique”, dit le DGE», *La Presse*, 10 décembre 2008, p. A12. Après avoir atteint 81,58% aux élections générales québécoises de 1994, les taux de participation ont été de 78,32% en 1998, 70,42% en 2003 et 71,23% en 2007. Le faible taux des élections de 2008 est un pourcentage jamais enregistré depuis 1927 où il avait atteint 56,8%. Cependant à cette époque, le taux de participation était comptabilisé en tenant compte du nombre d'électeurs de toutes les circonscriptions, même de celles qui avaient eu des élections par acclamation.

⁹⁴ Paul Cliche, *Le scrutin proportionnel : pour réduire le déficit démocratique au Québec*, Montréal, Éditions du Renouveau québécois, 1999, 153 p.

nécessité de mettre l'emphase sur l'éducation civique. «*Emphasis must be placed on civic-education-related measures to promote the habit of attentiveness to political information*»⁹⁶. Aux États-Unis, l'élection présidentielle a en elle-même permis de recréer une connexion de la jeunesse avec la scène politique, particulièrement en raison de l'*Obamania* qui a frappé le pays. Dans la campagne électorale la plus dispendieuse de l'histoire, le clan démocrate de Barack Obama interpellait ces jeunes en les appelant même à influencer leurs aînés par des slogans comme «*Tell your mama: vote for Obama*»⁹⁷. Le phénomène épisodique de l'élection de Barack Obama aux États-Unis avec un taux de participation général se situant autour de 64,1%⁹⁸ (en hausse de près de 10 points par rapport à 2004) laisse tout de même présager qu'il n'y ait pas une totale indifférence des jeunes face à la politique, malgré la tendance lourde des années précédentes. C'est en effet l'augmentation du vote des communautés noires et hispaniques ainsi que celle chez les jeunes qui sont avancées comme raisons premières de cette hausse générale du taux de participation⁹⁹. Cela a de quoi rassurer les analystes voyant la non-participation comme le pire des fléaux d'une société démocratique. «De toutes les causes du mauvais fonctionnement des organisations, la plus grave et, à long terme, la plus redoutée est l'apathie des membres. La non-participation ou la participation insuffisante sape en effet la vitalité des organisations dans leurs principes mêmes»¹⁰⁰. Michel Freitag parle de l'affaiblissement de la participation politique dans nos sociétés comme pavant la voie à l'éclatement de l'identité moderne et universelle (comme l'idée de citoyenneté)¹⁰¹.

En concordance les statistiques précédemment énoncées, une enquête portant sur les valeurs des jeunes Québécois en 2008 montrait que 59,8% des jeunes de 18 à 30 ans étaient

⁹⁵ Nous faisons référence au cinéaste et polémiste étasunien Michael Moore qui a fait campagne pour le candidat démocrate John Kerry lors de l'élection présidentielle de 2004 aux États-Unis. Son documentaire *Slacker Uprising* illustre sa campagne de promotion de la participation électorale. Michael Moore, *Slacker Uprising* [En ligne] Adresse URL : <http://slackeruprising.com/> (page consultée le 1^{er} décembre 2008).

⁹⁶ Henry Milner, «Are Young Canadians Becoming Political Dropouts?», *IRPP Choices*, vol. 11, no 3 (juin 2005), p. 26.

⁹⁷ Rima Elkouri, «“Mama” et Obama», *La Presse*, 1^{er} novembre 2008, p. A27. Selon l'article, à l'élection présidentielle précédente, à peine 47% des 18-24 ans avaient été voter comparativement à 72% pour les personnes âgées de plus de 55 ans.

⁹⁸ Associated Press, «Le taux de participation le plus fort du siècle?», *Le Devoir*, 6 novembre 2008, p. A6.

⁹⁹ *Idem.*

¹⁰⁰ Léon Dion, *Société et politique : la vie des groupes. Tome 2 : Dynamique de la société libérale*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1972, p 286.

¹⁰¹ Michel Freitag, «L'identité, l'altérité et le politique. Essai exploratoire de reconstruction conceptuelle-historique», *Société*, 1992, no 9, p. 32-33.

peu ou pas du tout intéressés par la politique¹⁰². Une grande partie des jeunes demeurant non intéressés par la scène politique, cela nourrit cette perception d'une jeunesse désengagée, même si ceci ne constitue pas nécessairement un recul comparativement aux générations précédentes comme l'étude de Rioux et Sévigny évoquée ci-haut le montre. Quant à l'identité des jeunes les plus politisés, «les 18 à 30 ans davantage orientés sur la réussite financière (qui accordent de l'importance à gagner beaucoup d'argent) et sur le développement économique plutôt que sur la protection de l'environnement ont tendance à s'intéresser davantage à la politique que les autres jeunes»¹⁰³, et ce même si ce sont plus de 80% des jeunes qui répondent privilégier l'environnement avant l'économie. Cela met en lumière la nette distinction qu'il y a à faire entre la conscientisation citoyenne et l'intérêt pour le monde de la politique, les deux n'allant pas nécessairement de pair.

3.3.4 *La culture de l'engagement des Y*

Une autre raison de expliquant la perception d'une génération désengagée réside dans la culture même d'engagement, dans ses différences avec les générations précédentes. Madeleine Gauthier nous renseigne en établissant un portrait historique de l'engagement au Québec depuis un siècle. Dans la première moitié du XX^e siècle, les associations de jeunes sont l'initiative du monde adulte (clergé, enseignants, organisations professionnelles en milieu rural)¹⁰⁴. Dans les années 1950 et début 1960, le militantisme était caractérisé par la prise en charge du milieu de vie ou du milieu de travail. À la fin des années 1960 et dans les années 1970, il se traduisait par la recherche de l'égalitarisme ainsi que par la réclamation de l'autogestion dans la direction des groupes et des institutions. Les jeunes engagés revendiquaient alors une participation aux structures de pouvoir et de décision. Dans les années 1980, une jonction s'effectue entre les initiatives collectives et les réalités quotidiennes des jeunes¹⁰⁵. Aujourd'hui, la cause dépasse le groupe. Ce qui est revendiqué,

¹⁰² Segma Unimarketing, *Si le Québec avait moins de 30 ans : vision et valeurs des Québécois de 18 à 30 ans*, Montréal, Unimarketing, 25 août 2008, p. 14.

¹⁰³ *Idem.*

¹⁰⁴ Madeleine Gauthier, «Les association de jeunes», *loc. cit.*, p. 345.

¹⁰⁵ Madeleine Gauthier, Pierre-Luc Gravel et Angèle-Anne Brouillette, «Qu'est-ce qui pousse les jeunes à s'engager? Les valeurs des jeunes militants aujourd'hui», dans Chantal Royer et Gilles Pronovost (dir.), *Les valeurs des jeunes*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, p. 151-168.

c'est que le «Je» soit prédominant au sein du «Nous»¹⁰⁶. L'activisme n'a de sens que s'il répond aux exigences de la vie privée.

Miriam Fahmy s'est intéressée à la même catégorie de jeunes que nous, soit des membres de la génération Y ayant participé à une activité citoyenne, en l'occurrence l'école d'été 2005 de l'Institut du Nouveau Monde (INM). À la lumière des rencontres qu'elle a faites avec des jeunes participants, elle affirme que ces derniers sont loin d'être désintéressés de la chose publique; qu'ils recherchent au contraire de nouveaux moyens de s'investir. Évidemment, l'école d'été de l'INM est une activité qui regroupe des jeunes qui sont d'emblée intéressés par des questions à portée citoyenne, ce qui rend impossible la généralisation des comportements de ces derniers à l'ensemble de la jeunesse. Cependant, l'étude des lieux d'engagement et des manières de s'engager peut s'avérer révélateurs ou symptômes des tendances de toute une génération en matière citoyenne.

Ainsi, la culture de l'engagement des membres de la génération Y en serait une «hétéroclite, décentralisée, mouvante, à échelle individuelle»¹⁰⁷. Ils sont hyperréalistes, ce qui signifie qu'ils s'attendent à voir les résultats concrets de leur implication. En ce sens, le bénévolat est une des activités d'engagement privilégiées par les jeunes en raison de ses résultats tangibles et immédiats. «Si l'on se fie aux critères d'efficacité, de flexibilité et de réalisme chers aux jeunes, le bénévolat est la forme d'engagement par excellence»¹⁰⁸. Il témoigne d'une nouvelle culture de l'engagement qui diffère de celle des générations antérieures et il permet aux jeunes d'apprécier de manière instantanée les résultats attendus de leur action.

À la lumière de ce qui précède sur la jeunesse québécoise des années 2000, il sera intéressant de vérifier sur le terrain ce qui pousse des jeunes vers l'engagement. En ce sens, nous précisons dans le prochain chapitre nos questions de recherche ainsi que la méthodologie employée dans notre travail empirique.

¹⁰⁶ Anne Quéniart et Julie Jacques, *op.cit.*, p. 138.

¹⁰⁷ Miriam Fahmy, *loc. cit.*, p. 40.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 33.

*J'ai soigneusement fait l'effort devant
les actions humaines de ne pas m'en
moquer [...] mais de les comprendre.*
Baruch Spinoza

*Avoid any rigid set of procedures. Above
all, seek to develop and to use the
sociological imagination.*
Charles Wright Mills

CHAPITRE QUATRIÈME :

ENTRETIENS AVEC DES JEUNES QUÉBÉCOIS ENGAGÉS

Maintenant établi le cadre théorique, ce chapitre aura pour objectif de préciser l'objet de la recherche. Tout d'abord, nous ferons un retour sur la question centrale de recherche en l'affinant, nous préoccupant de la clarifier et d'en faire ressortir la pertinence. Ensuite, nous dresserons le portrait de la démarche méthodologique utilisée pour arriver à mieux connaître les motivations d'action des jeunes Québécois vers l'engagement citoyen. Enfin, nous préciserons la manière d'analyser les entretiens dans le chapitre suivant.

4.1 La question de recherche

Tel qu'énoncé en introduction, la question de recherche au cœur de notre travail se lit comme suit : est-ce que dans leur motivation à s'engager dans des actions à teneur citoyenne – et particulièrement dans le champ politique – les jeunes Québécois marquent le passage dans la postmodernité au sens où Michel Freitag l'entend? Cette question s'avère pertinente pour mieux comprendre les comportements, voire les aspirations des jeunes du Québec au début des années 2000. Les écrits sociologiques portant sur les jeunes Québécois sont déjà très nombreux¹. Ainsi, la caractéristique distinctive et l'originalité de notre question de recherche réside dans sa perspective macrosociologique, c'est-à-dire dans ce désir de comprendre la jeunesse dans un contexte global : celui de l'émergence d'une logique économiste déshumanisante; celui de la mutation de la société en système; celui de la mise en place de la postmodernité. Dans le premier chapitre, nous nous attardions à trois

¹ Il n'y a qu'à penser aux travaux de l'Observatoire Jeunes et société. Observatoire Jeunes et Société, *Site web officiel* [En ligne]. Adresse URL : <http://www.obsjeunes.qc.ca/> (page consultée le 29 septembre 2008). Voir également les travaux de Madeleine Gauthier ainsi que de Jacques Roy dont notre troisième chapitre a déjà fait mention.

dimensions de l'œuvre de Freitag qui pourraient, dans les actions d'engagement citoyen des jeunes Québécois, s'avérer des manifestations de cette postmodernité. Ce sont ces trois mêmes dimensions qui sont au cœur de notre question de recherche, soit : le principe d'efficacité dirigeant et motivant les actions; l'impérativité d'adaptation à un futur tyrannique au cœur des motivations à agir; l'instrumentalisation des rapports à l'autre à des fins utilitaires dans le cadre des actions d'engagement.

4.1.1 Le schéma conceptuel

Dans le but de clarifier les liens entre les différents concepts abordés dans le cadre théorique (les trois premiers chapitres), nous nous référerons tout au long de cette sous-section au schéma conceptuel placé en annexe². Comme nous l'illustrons dans le schéma conceptuel, la question de recherche identifiée ci-haut contient trois concepts nodaux auxquels il est nécessaire de s'attarder : postmodernité, engagement citoyen ainsi que jeunes Québécois. Les trois concepts s'emboîtent les uns dans les autres, construisant la spécificité originale de l'angle d'étude.

L'étude détaillée du concept de «postmodernité» selon la perspective de Michel Freitag permet de mettre en lumière le contexte de la globalisation néolibérale dans lequel s'inscrit l'Occident contemporain. Il était nécessaire de définir cette postmodernité, d'une part pour comprendre la réalité socioéconomique au sein de laquelle émergent les nouveaux mouvements d'engagement et d'autre part pour comprendre comment ce contexte peut influencer les attitudes et comportements des jeunes aujourd'hui engagés. De plus, trois importantes caractéristiques de la mise en place du monde postmoderne selon Freitag (efficacité, adaptation au futur, instrumentalisation des rapports à l'autre) fournissent les critères par lesquels nous allons évaluer la motivation à l'engagement chez les jeunes, à savoir si cette motivation s'inscrit justement dans un cadre postmoderne.

Le concept d'«engagement citoyen», quant à lui, a permis de définir ce que nous entendons par engagement dans le cadre de ce mémoire, mais surtout de vérifier si certaines formes de l'engagement citoyen renvoient à la postmodernité et à ses trois dimensions dont nous avons parlé plus haut. En ce sens, nous avons vu que l'«engagement-dégagement» tel que

² Voir annexe 3 intitulée «Schéma conceptuel».

défini par Michel Wieviorka représente une forme d'engagement qui se manifeste dans le monde contemporain, notamment au sein du «mouvement des mouvements» qu'est l'altermondialisme. Cette forme d'engagement qu'est l'altermondialisme s'avère au centre de toute compréhension d'engagement citoyen dans le monde contemporain occidental en raison de son caractère à la fois inclusif et vague. Elle entre en confrontation directe avec le contexte de globalisation néolibérale décrié par Freitag et porte en elle un désir de dépassement de la réalité déshumanisante décrite par ce dernier. L'altermondialisme se manifeste donc comme un désir de dépasser la réalité même qui l'engendre.

Enfin, le concept de «jeunes Québécois» renvoie à la génération Y, c'est-à-dire à ceux-là même qui sont socialisés – consciemment ou non – dans la dialectique conflictuelle du contexte de globalisation néolibérale et de son pendant altermondialiste. En tant que produit de cette société en mutation, les membres engagés de cette génération pourront nous renseigner sur leurs propres motivations à s'engager dans ce contexte. Nous espérons que leurs réponses sauront jeter un éclairage sur leurs motivations intrinsèques – et peut-être inconscientes – à s'engager.

4.1.2 Sous-questions : impossibilité d'établir une réponse provisoire claire

Est-ce, que dans leurs discours, ce sont justement des nécessités postmodernes comme la poursuite de l'efficacité, l'adaptation à l'avenir ou le besoin d'utiliser à des fins instrumentales leurs relations, qui les motivent à s'engager? Ou, au contraire, est-ce que leurs motivations à s'engager relèvent plutôt des manifestations d'un désir de dépasser l'asocialité postmoderne, de dépasser tout simplement la postmodernité décrite par Michel Freitag?

Nous ne prétendons pas que cette recherche offrira des réponses éclatantes et définitives à ces questions qui, malgré leur apparence dichotomique, s'alimentent plutôt réciproquement. Nous espérons néanmoins pouvoir dégager des tendances afin de mieux comprendre l'engagement jeunesse au Québec. Pour arriver à ces fins, nous privilégierons une analyse qualitative à partir du discours de jeunes Québécois qui, déjà, sont engagés dans leur milieu. Tel que nous l'explicitons dans les parties subséquentes de ce chapitre, nous analyserons les motivations des jeunes à s'engager à partir des réponses que certains d'entre eux auront fournies lors d'entretiens semi-dirigés.

4.2 La démarche méthodologique

Ce travail de mémoire de maîtrise s'est déroulé en deux grandes étapes : d'abord l'élaboration d'un cadre théorique autour des trois grands concepts à l'étude (postmodernité, engagement et jeunesse); ensuite un travail empirique consistant en la réalisation d'entrevues auprès de jeunes du Québec pour qui l'engagement citoyen fait partie intégrante de la vie. Les quatrième et cinquième chapitres s'intéressent particulièrement à la seconde étape, celle des entrevues, qui s'avère être le travail empirique proprement dit. L'analyse qualitative est utilisée pour interpréter les paroles des jeunes interrogés.

4.2.1 *L'approche compréhensive en sociologie*

Comme Pierre Paillé et Alex Mucchielli le rappellent, l'analyse qualitative s'inscrit en sociologie dans un courant épistémologique de l'approche dite compréhensive. «L'approche compréhensive est un positionnement intellectuel qui postule d'abord la radicale hétérogénéité entre les faits humains ou sociaux et les faits des sciences naturelles et physiques, les faits humains ou sociaux étant des faits porteurs de significations véhiculées par des acteurs (hommes, groupes, institutions...), parties prenantes d'une situation inter-humaine»³. Cette approche postule l'intercompréhension humaine, c'est-à-dire la possibilité pour tout être humain de pénétrer le vécu ou le ressenti d'un de ses semblables, à partir d'un effort d'empathie. L'objet spécifique à l'étude est alors l'activité humaine, définie comme un «comportement compréhensible»⁴ selon le sens (subjectif ou intersubjectif) que lui attachent les acteurs⁵.

4.2.2 *L'entretien semi-dirigé comme choix de technique*

L'entretien semi-dirigé s'est avéré la technique toute désignée pour répondre à notre question de recherche. C'est que parmi les techniques utilisées en sciences humaines, seuls le questionnaire et l'entretien mènent à la production de données verbales. Le questionnaire

³ Pierre Paillé et Alex Mucchielli, *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 13.

⁴ Max Weber, *Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive. Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965[1913], p. 329-330.

⁵ Alain Blanchet et Anne Gotman, *L'enquête et ses méthodes. L'entretien*, 2^e édition, Paris, Armand Colin, 2007[1992], p. 21-22.

menant à la production d'opinions provoquées et fabriquées par les questions, il s'avérait plus efficace d'utiliser la méthode d'entretien⁶. «L'entretien s'impose chaque fois que l'on ignore le monde de référence, ou que l'on ne veut pas décider *a priori* du système de cohérence interne des informations recherchées»⁷. Ici, par ce désir de connaître les motivations à l'engagement citoyen chez de jeunes Québécois, nous voulons étudier les rationalités propres aux acteurs, c'est-à-dire ce qui les pousse à agir dans un espace social.

«L'entretien, comme technique d'enquête, est né de la nécessité d'établir un rapport suffisamment égalitaire entre l'enquêteur et l'enquêté pour que ce dernier ne se sente pas, comme dans un interrogatoire, contraint de donner des informations»⁸. Cet entretien peut être perçu, selon une vision behavioriste, comme une relation entre un chercheur qui propose un stimulus sous forme de question à la personne interviewée. Il peut être aussi perçu comme une construction dynamique entre le chercheur désireux de dévoiler un savoir enfoui et l'interviewé. Enfin, il peut être perçu comme une relation de pouvoir entre le chercheur et l'interviewé, ce dernier possédant un savoir que le premier cherche à mieux comprendre⁹. Lorraine Savoie-Zajc propose de considérer l'entretien comme «une interaction verbale entre des personnes qui s'engagent volontairement dans pareille relation afin de partager un savoir d'expertise, et ce, pour mieux dégager conjointement une compréhension d'un phénomène d'intérêt pour les personnes en présence»¹⁰.

L'entretien se distingue du questionnaire par le fait qu'il soit moins rigide et fixe. Le questionnaire propose toujours les mêmes questions, sans égard pour la personne qui répond ou pour le contenu des réponses qui ont précédé. L'entretien, au contraire, propose davantage des grandes lignes, des grands thèmes dont l'ordre et même la formulation peuvent varier en cours de route. C'est pourquoi la grille d'entretien s'avère moins fixée, rigide ou formelle qu'un questionnaire. Elle est destinée à l'intervieweur d'abord qui s'en

⁶ Alain Blanchet et Anne Gotman, *op.cit.*, p. 37. Il est à noter que selon Blanchet et Gotman, il existe des enquêtes par entretien de trois types selon l'importance de l'entretien dans l'ensemble de la recherche : à usage exploratoire, à usage principal ou à usage complémentaire. Dans notre cas, il s'agira d'un entretien à usage principal.

⁷ *Idem.*

⁸ Alain Blanchet et Anne Gotman, *op. cit.*, p. 7.

⁹ Lorraine Savoie-Zajc, «L'entrevue semi-dirigée» dans Benoît Gauthier, *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données*, 4^e édition, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2003, p. 295.

¹⁰ *Idem.*

sert comme un pense-bête proposant la liste des thèmes à aborder en cours d'entretien. «L'ordre des thèmes de la liste est construit pour préfigurer un déroulement possible de l'entretien, une logique probable des enchaînements. Mais la liste n'a pas pour objectif de déterminer ces enchaînements ni la formulation des questions en cours d'entretien. [...] L'entretien doit suivre sa dynamique propre»¹¹. L'important est de garder en tête la nécessité d'obtenir des entretiens au contenu le plus homogène possible et, bien sûr, d'aborder tous les points prévus dans la grille d'entretien. Pierre Bourdieu parle de l'entretien comme d'une «improvisation réglée»¹², car chaque entretien est une situation singulière qui demande un certain nombre d'ajustements. Nous avons choisi de réaliser des entretiens semi-dirigés, l'objectif étant d'aborder certains thèmes, mais de manière souple, semblable à une conversation, afin de se laisser guider «par le rythme et le contenu unique de l'échange»¹³.

Savoie-Zajc énonce trois postulats entourant l'entretien semi-dirigé. D'abord, l'entretien est une unité de sens, constituant une histoire cohérente, logique et unique. Ensuite, à la lumière de l'interactionnisme symbolique, il faut prendre pour acquis que la perspective de l'autre a du sens. En effet, chez les interactionnistes, l'être humain est perçu comme un organisme actif qui peut s'engager dans une activité en évaluant le sens de son action. Enfin, l'entretien ramène à une vision du monde en perpétuel changement. Ce qui a été entendu lors de l'entretien est situationnel et conditionnel, selon le moment où les questions ont été posées, selon l'état d'esprit et l'environnement de l'interviewé¹⁴. Parmi les buts énoncés de l'entretien semi-dirigé, il y a celui de rendre explicite l'univers de l'autre, de comprendre son monde. «L'entrevue donne accès à la compréhension de comportements complexes et à la trame culturelle sous-jacente aux actions des membres d'un groupe»¹⁵.

L'entretien semi-dirigé comporte de grands avantages. Il donne accès à l'expérience des individus de façon détaillée. Le chercheur peut également ajuster son schéma d'entrevue pendant le déroulement afin de prendre en considération le discours de l'interviewé. En

¹¹ Jean-Claude Combessie, *La méthode en sociologie*, Paris, Éditions La Découverte, 1999, p. 24.

¹² Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 95.

¹³ Lorraine Savoie-Zajc, *loc. cit.*, p. 296.

¹⁴ *Ibid.*, p. 297-298. Concernant l'interactionnisme symbolique, l'auteure renvoie à l'ouvrage suivant : Herbert Blumer, *Symbolic Interactionism. Perspective and Method*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1969, 208 p.

¹⁵ Lorraine Savoie-Zajc, *loc. cit.*, p. 299.

revanche, il comporte aussi d'importantes limites. D'abord, il faut se garder de réifier le discours de l'interviewé comme manifestation intégrale de son expérience de vie. Le discours de la personne interviewée s'inscrit dans un moment unique, mais ne prend pas en considération l'ensemble du vécu. Aussi, la crédibilité des informations peut être altérée si l'interviewé cherche à rendre service au chercheur ou s'il veut être bien vu de ce dernier¹⁶.

4.2.3 *Le choix des participants*

Au départ, notre objectif était d'entrer en contact et d'interroger des jeunes âgés entre 18 et 25 ans engagés dans leur milieu, particulièrement dans la sphère politique. Nous avons notamment pensé approcher des jeunes s'impliquant dans les ailes jeunesse des partis politiques provinciaux ou fédéraux, dans des associations étudiantes ou dans des comités environnementaux des cégeps et universités du Québec. Idéalement, nous voulions rejoindre aussi bien des jeunes provenant de la métropole montréalaise que des autres régions du Québec.

Toutefois, avant de fixer notre choix définitif sur la population que nous voulions cibler pour cette enquête portant sur les motivations à l'engagement citoyen, nous avons décidé d'explorer par nous-mêmes divers milieux d'engagement qui touchaient de près ou de loin le monde de la politique. *A posteriori*, nous pouvons affirmer que cette démarche s'est avérée plus que nécessaire afin de réaliser l'homogénéité de plusieurs milieux d'engagement. En effet, ils offraient trop souvent la possibilité de rencontrer des jeunes qui, d'une part, partageaient les mêmes idéaux, opinions politiques ou modes de vie et, d'autre part, des jeunes qui provenaient d'une même région du Québec. Notre objectif s'est donc précisé : trouver, au sein d'un même groupe ou organisme, des individus provenant de divers horizons politiques et géographiques, c'est-à-dire un organisme qui pouvait regrouper des jeunes d'opinions politiques et d'intérêts face à l'engagement distincts ainsi que des jeunes qui ne vivaient pas nécessairement tous dans la même région. Nous voulions que ce milieu serve d'entremetteur entre nous et les candidats aux entretiens, sans qu'il ne corresponde nécessairement à leur milieu d'engagement prioritaire. C'est dans cette optique que, rendant l'utile à l'agréable, nous avons d'abord pris part à des activités de simulations

¹⁶ *Ibid.*, p. 313.

parlementaires et de simulations onusiennes¹⁷. C'est également dans cette optique que nous avons plus tard connu l'INM, institut œuvrant justement à la promotion de l'engagement chez les jeunes du Québec. Nous avons participé aux éditions 2006, 2007 et 2008 des écoles d'été de l'INM et avons fait partie du comité directeur du projet de Grande Déclaration, projet visant à rédiger une déclaration proposant une vision du monde de demain tel qu'imaginé par des jeunes¹⁸. Ce projet nous a permis de participer à la seconde édition de l'Université d'été francophone organisée par Jeunes Décideurs Europe à Paris en juillet 2007. Le fait de rencontrer des jeunes francophones de l'Europe et de l'Afrique engagés dans leur milieu nous a été fort utile comme préliminaire à notre recherche. Même si cette expérience dépassait le cadre québécois fixé par notre travail, il permettait de faire des observations et de s'interroger de manière informelle et réelle sur les motivations qui poussaient les jeunes à s'engager. Ainsi, cette expérience s'est avérée d'une grande pertinence pour l'élaboration de la grille d'entretien dont nous parlerons ultérieurement dans ce chapitre.

L'INM répondait très bien à nos critères et objectifs de recherche. Plusieurs de ses membres ou des participants à ses projets côtoyant l'INM épisodiquement seulement, cela permettait de rejoindre des gens de divers milieux. Par ses écoles d'été notamment, l'INM interpelle des jeunes gens engagés provenant des milieux communautaires, des milieux étudiants ou du marché du travail. Outre l'âge, le seul critère réunissant tous ces jeunes était la motivation à s'engager d'une quelconque manière dans leur milieu. Étant un organisme non-partisan voué à la promotion de l'engagement, il devenait donc naturel d'utiliser l'INM

¹⁷ Nous faisons ici référence aux éditions 2005 et 2006 du Parlement jeunesse du Québec (PJQ) ainsi qu'aux activités de l'Association pour la simulation des Nations Unies de l'Université Laval (ASNUUL) en 2004-2005 et 2005-2006. Dans les deux cas, il s'agissait d'activités nous permettant d'entrer en contact avec des jeunes de divers horizons politiques et géographiques tel que nous le souhaitions.

Dans un tout autre ordre d'idées, il serait intéressant d'analyser notre propre démarche. En participant à ces activités d'engagement, nous répondions nous-mêmes précisément à l'aspect critique de la postmodernité liant l'engagement à l'utilitarisme. Par cette méta-analyse, nous ne sous-entendons pas que chacun des engagements citoyens auxquels nous avons participé depuis le début de nos études de deuxième cycle (janvier 2004) était instrumentalisé aux fins de la rédaction de ce mémoire; mais plutôt que la présence de ce projet de mémoire a néanmoins influencé fortement les choix d'engagements.

¹⁸ Ce projet à visée utopique a abouti à la proclamation du texte le 12 août 2008 dans le cadre de l'école d'été de l'INM et du quatre-centième anniversaire de la ville de Québec. Il porte désormais le nom de Déclaration jeunesse de Québec.

comme entremetteur entre nous et nos répondants¹⁹. Somme toute, l'INM appelle au débat, à l'innovation, à l'éveil, donc à l'alternative. Malgré son caractère non-partisan et même s'il ne se décrit pas comme tel, l'INM s'inscrit dans la mouvance altermondialiste par les maints projets qu'il met de l'avant et qui appellent au dépassement d'une forme d'inertie créée par la globalisation. Il restera tout de même à voir si les jeunes qui en font partie se reconnaissent eux-mêmes comme des altermondialistes. Ainsi, en plus du critère de l'âge pour cibler les personnes que nous voulions interroger, nous avons ajouté un critère : qu'ils aient participé à au moins une activité ou un projet organisé par l'INM. Par ce fait, nous rejoignons des jeunes gens engagés qui s'insèrent, directement ou non, dans le courant altermondialiste.

Afin de rejoindre nos répondants, nous avons fait appel à nos réseaux dans l'organisme. Ainsi, nous avons sollicité quelques-uns des participants au projet de Grande Déclaration pour qu'ils nous réfèrent des gens qu'ils connaissaient et qui répondaient aux critères d'âge et d'engagement à travers l'INM. Par la suite, nous nous sommes également servis de la méthode «de proche en proche» consistant à demander à un premier répondant de nous référer à un second et ainsi de suite²⁰. À l'origine, nous avons estimé devoir cibler un corpus 10 à 15 jeunes afin d'avoir un échantillon un tant soit peu représentatif de la jeunesse engagée du Québec. «Le corpus nécessaire à la réalisation d'une enquête par entretien est, de manière générale, de taille [...] réduite [...] dans la mesure où les informations issues des entretiens sont validées par le contexte et n'ont pas besoin de l'être par leur probabilité d'occurrence»²¹. Pour cette raison, nous avons préféré ne pas fixer définitivement un nombre d'entrevues à effectuer, préférant attendre qu'apparaissent des informations redondantes ou n'apportant rien de nouveau, ce qui nous indiquerait que nous avons atteint un nombre suffisant de répondants.

On dit qu'il y a saturation lorsque l'ajout d'une source n'apporte plus d'information. Mais il ne s'agit pas de n'importe quelle source. L'ajout d'un jumeau ou d'un clone n'apporterait, par définition, que de la redondance. Un critère important doit être ajouté pour qu'il y ait

¹⁹ Il demeure néanmoins que malgré la présence de jeunes travailleurs, ce sont principalement des étudiants qui sont rejoints par les activités de l'INM. Cela est-il symptomatique d'une réalité où les jeunes étudiants sont plus portés vers l'engagement que les jeunes travailleurs? Ont-ils simplement plus de temps pour s'engager? Ces questions dépassent le cadre de notre travail.

²⁰ Alain Blanchet et Anne Gotman, *op. cit.*, p. 54.

²¹ *Ibid.*, p. 50.

saturation : on ne dispose d'un échantillon suffisant que lorsque l'ajout d'une source qui varie par un trait majeur par rapport au problème posé n'apporte pas d'information supplémentaire.²²

En ce sens, notre objectif était de rechercher une certaine diversification en ce qui a trait à l'âge ainsi qu'au lieu d'origine des répondants et ce jusqu'à ce qu'il y ait phénomène de saturation²³.

C'est finalement de 13 jeunes que s'est composé notre échantillon, soit 7 hommes et 6 femmes. Ils sont nés entre 1984 et 1990 et avaient donc entre 18 et 24 ans au moment des entrevues, pour une moyenne d'âge de 20,8 ans. En ce qui a trait à leurs lieux d'origine, 5 étaient originaires de la Mauricie, 2 de la région de Montréal, 2 de la Montérégie, 1 de Laval, 1 du Saguenay-Lac-St-Jean, 1 des Laurentides et 1 du Centre-du-Québec. Même s'il ne s'agissait pas d'un critère de sélection, tous nos candidats étaient étudiants, 11 au niveau universitaire²⁴ et 2 au niveau collégial (qui tous deux étaient dans des programmes pré-universitaires). Quoique diversifiés, leurs champs d'étude se situaient pour la majorité d'entre eux dans la grande famille des sciences humaines. Ce sont 8 des répondants qui étudiaient en sciences sociales, 1 en droit, 1 en sciences de l'éducation et 1 en sciences administratives. Pour les deux autres, leurs domaines étaient liés à la famille des sciences de la nature. Enfin, en ce qui a trait aux établissements scolaires fréquentés, 5 étudiaient à l'Université de Montréal, 4 à l'Université du Québec à Montréal, 1 à l'Université Laval, 1 à l'Université de Sherbrooke, 1 au Cégep de Trois-Rivières et 1 au Cégep de Bois-de-Boulogne.

4.2.4 *Considérations éthiques*

Même si notre enquête ne comportait aucun danger immédiat d'un point de vue humain, il était nécessaire de respecter certains critères éthiques de base tels que définis par le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'Université Laval²⁵. Premièrement, nous devons contacter les candidats à l'entrevue et leur expliquer en quoi consisterait cette

²² Jean-Marie Van der Maren, «La recherche qualitative peut-elle être rigoureuse?», *Cahier de recherche HEC*, no 96-11-11 (novembre 1996), p. 5.

²³ «Diversifier mais non disperser» comme l'affirment Alain Blanchet et Anne Gotman, *op. cit.*, p. 51.

²⁴ En réalité, un des répondants allait effectuer un retour à l'école en septembre 2008.

²⁵ Le 2 juin 2008, le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'Université Laval donnait son aval pour y aller de l'avant avec les entrevues (numéro d'approbation : 2008-184).

rencontre s'ils acceptaient d'y participer. Nous sommes donc entrés en contact avec eux par l'entremise du courrier électronique. Dans un bref courriel, nous nous présentions personnellement, présentions notre recherche et demandions s'ils étaient intéressés à y participer. Nous joignons au courriel un feuillet d'information qui décrivait de façon sommaire les modalités de participation à la recherche, les risques, inconvénients et avantages pour le participant ainsi les détails concernant la confidentialité et la gestion des données recueillies²⁶. Afin d'avoir un nombre suffisant de répondants, nous avions l'intention d'envoyer de la sorte une dizaine d'invitations par semaine pendant tout le mois de juillet 2008, nous disant qu'il était possible que seulement une faible proportion des gens ne réponde. À notre grand étonnement cependant, dès la première semaine, nous avons suffisamment de réponses positives pour établir un horaire auprès de 6 informateurs, soit près de la moitié de ceux que nous avons rencontré au total. Pour l'autre moitié des personnes, tel qu'énoncé ci-haut, nous nous sommes servis de la méthode dite de proximité-liaison, «de proche en proche», demandant aux premiers interviewés de nous fournir des noms de personnes susceptibles d'être intéressées à répondre à nos questions. Ces personnes étaient également jointes par courriel dans les jours suivants et le feuillet d'information leur était également envoyé.

Une fois le contact établi et le rendez-vous fixé, il restait encore à préparer un formulaire de consentement²⁷. Tout comme le feuillet d'information, ce formulaire dressait le portrait sommaire des objectifs de l'entrevue, des modalités de participation à la recherche, des risques, avantages et inconvénients pour le participant ainsi que les informations concernant la confidentialité et la gestion des données recueillies. Cependant, il informait également sur la participation volontaire et le droit de retrait de même que sur la diffusion des résultats. Enfin, il donnait les coordonnées de l'Ombudsman de l'Université Laval en cas de critiques ou de plaintes à formuler ainsi que celles de l'étudiant-chercheur et de la directrice de recherche. La personne interviewée ainsi que l'étudiant-chercheur étaient appelés à apposer leurs signatures sur le document.

²⁶ Voir l'annexe 4 qui présente le feuillet d'information en question.

²⁷ Voir l'annexe 5 qui présente le formulaire de consentement.

4.2.5 La grille d'entretien

Afin de structurer l'interrogation, nous avons mis en place une grille d'entretien détaillée qui abordait les thèmes nodaux de notre recherche. Une grille d'entretien est «un système organisé de thèmes, que l'intervieweur doit connaître sans avoir à le consulter, à le suivre ni à le formuler sous forme de questionnaire»²⁸. L'objectif est d'obtenir un discours librement formé par l'interviewé tout en s'assurant qu'il réponde aux questions de recherche. Notre grille d'entretien en est une à structure forte, car nous avons cherché à baliser le plus possible les thèmes à aborder²⁹. Elle est composée de cinq sections différentes qui, chacune, se compose de sous-thèmes formulés sous forme de questions afin de faciliter un déroulement fluide de l'entretien. La première section est celle de la perception de l'engagement citoyen. Elle comporte des questions permettant de connaître en détail la perception de ce qu'est l'engagement citoyen pour le répondant. Ainsi, dans la perception de ces jeunes, nous pouvions voir si l'engagement citoyen était lié à une cause particulière, à des attitudes ou des comportements particuliers, ou encore à un temps de la vie (un âge) précis.

La seconde section a trait aux expériences personnelles d'engagement de nos répondants. L'objectif des questions de cette section est simplement de mieux connaître le répondant par rapport à ses actions d'engagement, de mieux comprendre ce qui, pour lui ou elle, constitue son leitmotiv à l'engagement. Dans cette section se trouve une question-clé : «*pourquoi s'engager?*». Les réponses à cette question permettent de comprendre ce que les jeunes croient être leurs principales raisons d'agir. Par la suite, il s'avère intéressant de mettre ces réponses en relation avec celles ayant trait aux trois sections subséquentes.

À cet effet, les trois dernières sections renvoient aux composantes de la postmodernité qui nous intéressent dans ce mémoire de maîtrise. D'abord, la troisième section traite de l'utilité à s'engager. Ainsi, les répondants sont appelés à réfléchir à haute voix au sujet de l'utilité de leurs actions. L'objectif est de voir si la variable «utilité» prend une place de premier plan dans le choix des activités d'engagement. Aussi, il est possible de voir si cette perception de l'utilité varie d'un répondant à un autre. La quatrième section questionne la

²⁸ Alain Blanchet et Anne Gotman, *op. cit.*, p. 59.

²⁹ Voir l'annexe 6 qui présente la grille d'entretien utilisée pour les entrevues.

place de la sociabilité dans l'engagement. Les répondants sont ici questionnés sur le rôle des gens qui les entourent dans leurs actions d'engagement, mais aussi sur la fonction de ces personnes dans leur vie, ceci afin de voir si les relations sociales dans un cadre d'engagement renvoient à une instrumentalisation des personnes à des fins purement égoïstes. Enfin, la dernière section de la grille d'entretien porte sur la vision de l'avenir des répondants. Cela permet d'évaluer si les jeunes interviewés perçoivent en l'avenir une menace ou, au contraire, un «monde meilleur». Il s'agit de voir comment ces jeunes se positionnent face à cet avenir, à savoir s'ils se voient comme étant en train de le bâtir ou de le subir. Cela permettra de percevoir si les jeunes croient devoir s'adapter à un futur qu'ils ne contrôlent pas, qui, en quelque sorte, les détermine.

4.2.6 *Le déroulement des entretiens*

Les 13 entretiens se sont déroulés entre le 18 juillet 2008 et le 7 août 2008³⁰. Ils ont eu lieu à Montréal pour 8 d'entre eux et à Trois-Rivières pour les 5 autres. Dans chacun des cas, nous suggérions à la personne contactée un moment pour l'entretien et demandions si elle avait des préférences quant au lieu de l'entrevue, en spécifiant qu'il devait s'agir d'un endroit calme et sans distraction. Dans 5 des cas, nous nous sommes donc déplacés au domicile de la personne tandis que pour les 8 autres cas, l'entrevue s'est déroulée dans un endroit public (cafés publics ou cafétéria de l'Université du Québec à Montréal). Les entrevues ont duré entre trente-cinq minutes et une heure trente, selon la loquacité des personnes interrogées. Elles s'amorçaient toujours par la présentation sommaire de la recherche ainsi que par la signature du formulaire de consentement. Enfin, les entretiens étaient enregistrés sur support numérique (en format mp3) pour faciliter leur transcription ultérieure.

Il est difficile de se préparer efficacement avant le déroulement d'entretiens. «*There is no common procedure for interview research. Interview research is a craft that, if well carried out, can become an art*»³¹. Cependant, il y a des critères essentiels que nous avons cherché

³⁰ Il est à noter que des entretiens à usage exploratoire avec des volontaires se sont déroulés avant le début des entretiens à usage principal. Ils ont permis de tester la clarté des questions posées ainsi que d'ajuster la grille d'entretien.

³¹ Steinar Kvale, *InterViews. An Introduction to Qualitative Research Interviewing*, London, Sage Publications, 1996, p. 13.

à respecter le mieux que possible pour assurer le bon déroulement des entretiens. Tout d'abord, nous avons choisi de poser des questions courtes afin de favoriser le développement de longues réponses de la part des répondants. Steinar Kvale insiste sur l'importance d'obtenir une foule d'explications et de descriptions lors des entretiens³². Ensuite, nous essayions de vérifier notre compréhension des réponses en demandant aux répondants de clarifier leurs propos qui n'étaient pas suffisamment clairs ou encore en y allant simplement de relances («ah bon?», «pouvez-vous développer?», «donnez-moi un exemple») lorsque la réponse n'était pas suffisamment étayée. Enfin, nous n'hésitions pas à poser des questions non prévues à l'origine si nous avions l'impression que ces dernières permettraient de clarifier la pensée du répondant. Ces sous-questions, non seulement permettaient parfois de mieux approfondir la pensée du répondant, mais elles permettaient aussi de lui montrer que l'intervieweur portait véritablement de l'intérêt à ses réponses et qu'il ne réalisait pas ses entretiens que de manière machinale.

La transcription des entretiens, quant à elle, s'est faite quelques jours après les entretiens afin de s'assurer d'avoir toujours en tête le déroulement de l'entretien. Pour cette étape, afin d'assurer la qualité de l'analyse, il est nécessaire de prendre en note le plus littéralement possible les réponses, en tenant également compte des hésitations, des silences et des rires³³.

4.3 L'analyse des données recueillies

Après l'étape des transcriptions des entretiens arrive celle de l'analyse. C'est à ce moment que le chercheur décide «*on the basis of the purpose and topic of the investigation, and on the nature of the interview material, which methods of analysis are appropriate for the interviews*»³⁴. Tel que mentionné précédemment, les données recueillies à partir des entretiens effectués sont analysées de manière qualitative. Pierre Paillé définit l'analyse qualitative comme «une démarche discursive et signifiante de reformulation, d'explicitation ou de théorisation d'un témoignage, d'une expérience ou d'un phénomène. [...] Le résultat n'est jamais une proportion ou une quantité; c'est une qualité, une dimension, une

³² *Ibid.*, p. 145.

³³ Jean-Claude Combessie, *op. cit.*, p. 27.

³⁴ Steinar Kvale, *op. cit.*, p. 88.

extension, une conceptualisation de l'objet»³⁵. De plus, il précise que ce n'est pas parce qu'une recherche amasse des données qualitatives qu'il faille nécessairement user d'analyse qualitative. Par exemple, même si ce n'est pas ce que nous avons choisi de faire, il serait envisageable de quantifier des proportions de discours qui traitent d'un thème ou d'un autre.

Nous avons choisi de faire une analyse thématique des discours. Ce type d'analyse consiste à dégager l'essence du discours en synthétisant les principaux thèmes présents. Dans le cas de notre étude, il s'agit de repérer les principaux thèmes des transcriptions d'entretien et à les interpréter. La première opération consiste à effectuer la codification, aussi appelée thématisation. Il s'agit d'identifier les principaux thèmes d'un discours. Pour le chercheur, la codification exige un effort de compréhension des discours ainsi qu'un effort de synthèse. Le but est de dégager l'essentiel, afin de bien catégoriser un extrait. Cette première étape de l'interprétation est celle qui se fait en amont du traitement. «L'interprétation y fonctionnera à la manière d'une interface ou d'une traduction selon les caractéristiques des données et selon le traitement que l'on souhaite leur appliquer afin de trouver réponses à nos questions»³⁶. La codification doit toujours prendre en considération la nécessité d'ultimement répondre à la question de recherche. En cours de processus, les thèmes sont transformés, certains apparaissant, certains disparaissant, à la suite de fusions ou de subdivisions. Il faut toutefois être conscient du caractère subjectif entourant le processus de codification. «L'analyse thématique n'est pas une méthode visant à dégager un invariant objectif; elle cherche plutôt à mettre de l'avant une compréhension contextuelle»³⁷. Pour effectuer cette opération, deux types de support matériel existent : le support papier et le logiciel. Il existe en effet des logiciels (NVivo, Atlas) offrant la possibilité de fonctions automatiques tels que le repérage ou l'extraction. Ces logiciels s'avèrent d'une grande utilité et d'une grande pertinence dans le cas d'enquêtes d'une

³⁵ Pierre Paillé, «De l'analyse qualitative en général et de l'analyse thématique en particulier», *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, no 15, 1996, p. 181.

³⁶ Jean-Marie Van der Maren, «Questions sur les règles à partir d'analogies extrêmes : l'interprétation comme interface, traduction, mise en scène et divination», *L'interprétation des données dans la recherche qualitative. Actes du Colloque de l'Association pour la recherche qualitative tenu à l'Université du Québec à Trois-Rivières le 31 octobre 1986*, Montréal, Université de Montréal, Faculté des sciences de l'éducation, 1987, p. 54.

³⁷ Pierre Paillé, «De l'analyse qualitative en général et de l'analyse thématique en particulier», *loc. cit.*, p. 190.

grande ampleur. Dans notre cas cependant, puisque notre échantillon se limitait à 13 entretiens, nous avons choisi le support papier. Pour chacun des thèmes couverts par l'entretien³⁸, nous avons bâti des tableaux incluant les réponses des 13 répondants ainsi qu'un espace pour codifier. Ainsi, notre analyse du discours s'est faite par thématique plutôt que par entretien afin de comparer les réponses de chacun des répondants et de les codifier aisément. La codification s'est effectuée de manière continue, c'est-à-dire que le choix des thèmes s'est fait au fur et à mesure que la lecture des réponses s'effectuait.

Une fois la codification effectuée, la seconde opération est celle de l'examen discursif des thèmes. Il s'agit de l'étape de l'interprétation en aval du traitement. Les thèmes précédemment relevés sont alors examinés, interrogés et confrontés les uns aux autres. «Cet exercice est forcément qualitatif, interprétatif et hypothétique, agissant à la manière d'une mise en scène ou d'une divination³⁹. Il offre l'avantage de pouvoir déborder du strict relevé thématique, en particulier pour nuancer une impression, commenter une évolution [...] voire pour avancer une interprétation»⁴⁰. Nous effectuons des allers et retours constants entre la théorie et les données empiriques. Jean-Marie Van der Maren nous éclaire sur les raisons pour lesquelles des conclusions d'une recherche qualitative ne peuvent qu'être hypothétiques. Premièrement, parce que ces résultats sont provisoires et qu'ils sont appelés à se transformer dans le temps. Deuxièmement, parce qu'ils sont liés à un contexte bien précis. Troisièmement, parce qu'ils sont relatifs, n'étant valables que du point de vue à partir duquel des observations ont été faites. Enfin, ils sont conjecturaux, tout énoncé n'étant selon lui qu'un pari probable inféré sur la base d'une portion des observations qu'il aurait fallu recueillir pour atteindre une certitude⁴¹. Le prochain chapitre jettera un éclairage sur ces conclusions hypothétiques obtenues.

³⁸ Voir la grille d'entretien en annexe 6.

³⁹ Jean-Marie Van der Maren, «Questions sur les règles à partir d'analogies extrêmes : l'interprétation comme interface, traduction, mise en scène et divination», *loc. cit.*, p. 54.

⁴⁰ Pierre Paillé, «De l'analyse qualitative en général et de l'analyse thématique en particulier», *loc. cit.*, p. 193.

⁴¹ Jean-Marie Van der Maren, «La recherche qualitative peut-elle être rigoureuse?», *loc. cit.*, p. 9.

*Chacun de nous est responsable de tout
devant tous.*
Fiodor Dostoïevski

*Am I a part of the cure, or am I a part of
the disease?*
Coldplay

CHAPITRE CINQUIÈME :

MOTIVATIONS À L'ENGAGEMENT CITOYEN DANS LE DISCOURS DE JEUNES QUÉBÉCOIS

Dans ce dernier chapitre, nous procéderons à l'analyse du discours des treize Québécois que nous avons rencontrés à l'été 2008. Afin d'assurer l'anonymat et la confidentialité que ce type de travail exige, nous avons attribué des noms fictifs à chacun de nos répondants en respectant néanmoins le sexe de la personne¹. L'objectif est de rendre compte des résultats obtenus et de les interpréter à la lumière de la problématique exposée plus haut.

Ce chapitre se déploiera en trois temps. Dans un premier temps, nous analyserons de manière systématique les cinq sections abordées dans les entretiens. Dans un deuxième temps, nous procéderons à l'analyse de ces réponses, mais cette fois à l'aide des trois grands cadres de la postmodernité que nous avons défini dans le premier chapitre de ce mémoire, soit le principe d'efficacité, l'instrumentalisation du rapport à l'autre ainsi que l'adaptation au futur². Dans un troisième temps, nous discuterons et interpréterons les résultats obtenus pour établir une réponse à notre question de recherche de départ.

5.1 Analyse des discours

Nous diviserons la présentation de nos résultats de recherche en cinq sous-sections. Ces sous-sections porteront sur les mêmes thèmes centraux que la grille d'entretien. Toutefois, il arrive que des éléments de réponses abordés dans une section de l'entrevue ne soient pas analysés dans la sous-section correspondante s'il ne s'est pas avéré pertinent de le faire à la

¹ Pour de plus amples informations sur les répondants, voir l'annexe 7. Elle présente le nom fictif choisi, le sexe, l'âge, le lieu d'origine, le champ d'étude ainsi que l'institution fréquentée pour chacun des 13 répondants.

² Ces thèmes sont d'ailleurs ceux-là mêmes qui sont repris dans les troisième, quatrième et cinquième sections de l'entretien semi-dirigé.

lumière du codage des réponses. La première sous-section portant sur la perception de l'engagement citoyen permettra de connaître plus globalement l'échantillon, notamment la manière dont les répondants se perçoivent eux-mêmes comme individu et comme génération. La seconde sous-section ayant trait aux expériences personnelles d'engagement favorisera la connaissance des jeunes interrogés, mais cette fois-ci par rapport à leur propre démarche d'engagement. C'est également dans cette sous-section que seront abordées deux questions sur lesquelles nous insisterons davantage, celles-ci se trouvant au cœur même de la problématique : «pourquoi s'engager?» ainsi que «pourquoi certains jeunes ne s'engagent pas». La troisième sous-section concernant l'utilité de l'action permettra de voir le lien qu'établissent nos répondants entre le choix d'engagement et son utilité. La quatrième sous-section traitera de la place du lien social dans l'engagement et de la relation que les jeunes qui s'engagent entretiennent face à l'altérité dans leurs engagements. Enfin, la cinquième section sur l'avenir témoignera du rapport de ces mêmes individus avec les notions d'avenir ou de futur.

5.1.1 La perception de l'engagement citoyen

Nous avons abordé avec chacun des répondants de grands thèmes permettant de mieux connaître leur perception de l'engagement citoyen : la définition de l'engagement, les enjeux et défis liés à l'engagement ainsi que leur regard sur l'engagement de leur génération.

La définition de l'engagement

L'engagement citoyen est perçu par les répondants comme une action, comme une motivation à effectuer un changement. Comme David l'affirme, l'engagement citoyen, c'est «*quand tu t'engages à faire plus que tu pourrais faire au strict minimum*». Plusieurs répondants affirment qu'une personne engagée est d'abord intéressée par ce qui se passe autour d'elle. Cependant, la conscientisation et la sensibilisation ne semblent pas suffisantes : les répondants utilisent des verbes d'action pour parler de l'engagement citoyen. S'engager, c'est parler, faire, divulguer un message, participer, revendiquer, agir, voter, s'informer, débattre. C'est donc être en mesure de dépasser la première étape de la prise de conscience, perçue comme passive, pour devenir actif. Mélanie parle du processus menant à l'engagement en ces mots : «*une personne décide de se prendre en mains, elle*

s'intéresse à la société [aspect passif] et a envie d'y contribuer [passage à l'action]». C'est aussi ce que Benoit appelle «passer de la parole aux actes».

Déjà, dans le simple fait de définir l'engagement citoyen, certains des jeunes rencontrés répondent au «comment» de l'engagement. L'engagement citoyen se manifeste par l'implication dans différents projets, différentes initiatives, différentes actions (Lucie). Il peut s'agir de cafés philosophiques, de groupes de discussion (Hubert) ou plus concrètement de groupes de mobilisation (Julie) ou d'implication dans un parti politique (Kevin, Benoit). Benoit affirme en revanche que l'engagement citoyen embrasse une définition plus large que le monde de la politique ou des associations étudiantes. Il peut aussi s'exprimer par l'art ou le sport. Pour Charles qui s'intéresse aux questions environnementales, les lectures ainsi que les conversations peuvent en elles-mêmes constituer des signes d'engagement. Il affirme que le mouvement écologiste fait face à de nombreuses résistances, à de la «*violence psychologique*» même, et qu'en ce sens le seul fait de se tenir debout et de défendre ses opinions constitue en soi une forme d'engagement.

Quand il leur est demandé de définir ce qu'est «un bon citoyen», plusieurs répondants mettent en lumière que le citoyen a des droits, mais aussi des devoirs dont il doit s'acquitter. Pour la très grande majorité des répondants, voter est un devoir impératif. Voter donne en quelque sorte le droit de critiquer le monde de la politique par la suite. Le fait d'aller voter, mais aussi l'engagement citoyen constituent alors des moyens pour s'acquitter de ses devoirs (Lucie). Comme Ian l'avance, il s'avère difficile de définir un bon citoyen autrement que par la négative. C'est en sachant ce qu'est un «mauvais citoyen» et en définissant les attentes minimales de la société envers ses citoyens qu'il est véritablement possible de savoir ce qu'est un «bon citoyen». La «mauvaise citoyenneté» est envisagée par Julie comme le «*confort et l'indifférence*»³ du citoyen. Elle donne en exemple le citoyen qui nettoie son asphalte en l'arrosant. Les jeunes interviewés s'entendent sur le fait que l'engagement citoyen va au-delà du fait d'être un «bon citoyen». Cela renvoie au passage précédemment évoqué du passif à l'actif. Toutefois, l'ouverture aux autres autour de soi

³ Cette expression renvoie au film du même nom de Denys Arcand. Ce dernier présente l'échec référendaire de 1980 au Québec comme tributaire d'une population amollie par le confort nord-américain et victime du contrôle machiavélique des «puissances d'argent». Denys Arcand, *Le confort et l'indifférence*, Montréal, Office national du film du Canada, 1981.

ainsi que le fait de s'intéresser aux enjeux sociaux et de s'informer à leur sujet, bien qu'insuffisants à la définition de l'engagement citoyen, semblent suffire à définir la «bonne citoyenneté».

Enjeux et défis liés à l'engagement

Quand vient le temps de poser un regard critique sur le monde dans lequel ils vivent, les répondants identifient presque tous les mêmes enjeux pour le monde de demain. Ils réfèrent tous à au moins un enjeu à portée globale ou mondiale. Chez une majorité de répondants, l'environnement est nommé comme l'enjeu le plus important, celui à partir duquel tout le reste peut se régler. «*L'environnement est un peu la base de tout*» (Fannie, Lucie). D'autres questions liées de près aux problèmes environnementaux telles que la surconsommation, la pénurie de pétrole, la gestion du transport sont citées en exemples de défis auxquels l'humanité fait présentement face. Quant à la question nationale au Québec, seuls deux répondants s'affichaient ouvertement comme souverainistes et défenseurs de la «*survie du peuple*» québécois. Certains montraient tout simplement du désintérêt face à cette question, comme si cette dernière était futile ou issue d'une autre époque. Pour Benoit, les enjeux les plus importants sont plus subis que choisis. «*C'est triste à dire, mais ça concorde avec les budgets alloués*». Une telle affirmation renvoie à une vision plutôt déterministe, c'est-à-dire une vision des priorités d'engagement qui seraient déterminées, voire conditionnées, tantôt par des décisions gouvernementales, tantôt simplement par l'«*urgence d'agir*» (Julie). C'est le cas des répondants qui ont mis l'emphase sur les problèmes environnementaux comme enjeu majeur de l'engagement des années à venir. Selon Charles, ce qui touche l'environnement constitue les thèmes majeurs auxquels même les jeunes les moins engagés sont sensibilisés aujourd'hui. Cela s'explique en partie par une urgence d'agir qui empêche les gens de demeurer insensibles à la cause, en d'autres mots, qui les pousse à agir.

Regard sur l'engagement de sa génération

Devant ces défis de demain, est-ce que des jeunes Québécois sélectionnés parce qu'ils s'engageaient dans leur milieu considèrent que leur génération est engagée de manière générale? À cette question, les réponses sont très partagées et nuancées. D'aucuns affirment que les jeunes sont engagés davantage que ce que la société véhicule à cet effet; que les jeunes sont engagés, «*mais pas comme on pense*». «*Ils le sont, mais prennent d'autres*

formes d'expression qu'avant» affirme Evelyne. Pour elle, l'engagement à l'époque de la Révolution tranquille au Québec se manifestait surtout par l'action politique ou au sein de mouvements étudiants, tandis qu'aujourd'hui cela se fait davantage dans le quotidien, dans le local et par l'action individuelle. Elle illustre sa pensée par le fait d'acheter des produits équitables. Dans la même lignée, un autre répondant mentionne le fait de boycotter une chaîne de magasin à grande surface (Wal-Mart). Ainsi, même si les défis de l'heure sont de plus en plus globaux, l'action, elle, est ciblée et locale. Cette manière d'agir peut sembler paradoxale à première vue, mais elle s'inscrit directement dans le «penser global, agir local» mis de l'avant par le mouvement écologiste et l'altermondialisme.

Plusieurs des jeunes rencontrés reconnaissent que leur réseau social est engagé, étant donné qu'ils le sont eux-mêmes. Certains tiennent cependant à préciser qu'il ne faille pas se leurrer et croire que tous les jeunes sont ainsi engagés. *«Quand on est engagé, on côtoie des gens qui le sont. Plus de jeunes sont engagés que l'opinion publique le dit, mais je suis conscient que beaucoup ne le sont pas. Il y a un clivage entre les deux. Il doit y avoir un meilleur mélange entre ceux qui s'engagent et ceux qui ne le font pas»* (Ian). Julie évalue même à seulement 2% la proportion des jeunes qui s'engagent. *«Le milieu engagé au Québec est très petit. La majorité des jeunes sont conscientisés, mais ils ne s'engagent pas, étant préoccupés par autre chose»* (Julie). La vision de Julie est conforme à ce que nous avons présenté plus haut, comme quoi l'engagement ne se résume pas qu'à la conscientisation, mais il présume l'action.

À la question à savoir s'il est plus facile de s'engager en étant jeunes, une majorité répond que oui. La jeunesse s'accompagne de temps, d'énergie, mais aussi de peu de responsabilités (familiales notamment). *«Pour des raisons biologiques, les jeunes sont peut-être plus fonceurs et prêts à s'investir dans une cause à cause de l'énergie. Cette phase exploratoire de l'être humain est très propice à l'engagement parce que l'engagement permet de te découvrir»* (Ian). Bien plus que les raisons biologiques, il y a aussi le fait que les jeunes ont peut-être davantage de temps. *«J'ai le temps. Je ne paie pas mes études, ma bouffe, alors oui, j'ai moins de contraintes qu'une personne plus vieille qui a sa routine»* (David). Avec l'âge et les responsabilités allant en s'accroissant, les formes d'engagement, sans nécessairement disparaître, sont appelées à changer. *«Avec une famille,*

un emploi, il faut mettre ses priorités aux bons endroits» affirme Lucie. Cette affirmation présuppose que, malgré l'importance accordée au fait de s'engager, la famille et l'emploi soient plus élevés dans l'échelle des valeurs. Cependant, devant ce dilemme de devoir choisir entre l'engagement et la profession, certains affirment espérer pouvoir combiner les deux (Alexandre, Gabrielle), nous reviendrons un peu plus loin sur ce point en parlant de l'engagement dans le monde du quotidien. Il est à noter par contre que pour plusieurs, il n'y a pas nécessairement de corrélation entre le fait d'être jeune et le fait de s'engager. Ayant des idéaux différents, les gens ont tendance à juger l'engagement des autres générations selon l'implication au sein de causes rejoignant leurs propres idéaux. Il s'agit là d'un important biais, car *«les moyens ne sont [tout simplement] pas les mêmes»* (Evelyne, Fannie).

5.1.2 Les expériences personnelles d'engagement

Afin de mieux connaître le profil des répondants, nous leur avons demandé d'aborder leur propre engagement citoyen. Nous leur demandions de nous parler des expressions passées ou présentes de leur engagement qu'ils considéraient significatives dans leur vie. Cela nous permettait en quelque sorte de compléter leur définition de ce qu'ils entendent par «engagement citoyen», car eux-mêmes discriminaient les actions à leurs yeux significatives de celles qui ne l'étaient pas. Outre leurs expériences personnelles d'engagement, nous discuterons la place de l'engagement dans leur vie et présenterons leur auto-évaluation de leur engagement et s'ils estiment en faire suffisamment.

Les lieux d'engagement

Nous l'avons vu précédemment, les enjeux liés à l'environnement sont nommés en tant qu'enjeux les plus importants à régler sur la planète. Pourtant, lorsque nous demandions aux jeunes de parler des lieux de leur propre engagement, c'est seulement pour deux d'entre eux que la cause environnementale s'avérait être leur lieu d'engagement principal. Les autres n'en faisaient tout simplement pas mention. Comment l'environnement peut-il être à la fois la priorité explicite sans qu'il y ait davantage d'implication dans ce domaine? Quoique notre échantillon soit trop faible pour tirer des conclusions claires sur cette question, nous proposons deux hypothèses à partir des entretiens. D'une part, la cause environnementale est perçue comme une cause induisant un mode de vie devant s'intégrer

au quotidien davantage que comme un engagement en tant que tel. Evelyne parle, par exemple, du fait d'acheter et de boire du café équitable afin d'être cohérente avec ses valeurs. D'autre part, paradoxalement, les problèmes liés à l'environnement peuvent également être perçus en tant qu'enjeux globaux qui dépassent la simple participation citoyenne et qui se règlent dans le monde de la politique. En ce sens, outre le fait d'intégrer certaines habitudes écologiques à leur quotidien, les jeunes ne perçoivent pas l'environnement comme le premier lieu possible d'engagement, en partie parce que les résultats de cet engagement sont difficilement mesurables.

Chez plus de la moitié des répondants, il est fait mention d'une participation politique, soit par l'implication au sein d'associations étudiantes, soit par la contribution en tant que membres de partis politiques provinciaux et fédéraux. En regard de la participation à des activités de l'Institut du Nouveau Monde (INM) comme critère de sélection de nos répondants, cet aspect n'est pas surprenant. L'INM est un institut qui favorise la participation politique et il y a de fortes chances pour que les gens qui participent à ses activités soient des jeunes pour qui la politique revêt une certaine importance. Benoit s'est déjà présenté en tant que candidat du Parti Vert à l'élection fédérale de 2006 tandis que Gabrielle fait partie des hautes instances de l'aile jeunesse du Parti québécois (PQ). Benoit est également président du Forum jeunesse de sa région, tout comme l'est Ian. Enfin, notons aussi l'implication passée de Julie au sein de la Fédération des femmes du Québec. Chez plusieurs répondants, l'action politique est perçue comme le véritable moyen d'action, la façon d'exercer un véritable pouvoir et de «*changer les choses*». Alexandre, président de son association étudiante alors qu'il étudiait au collégial, explique : «*[d'être président d'une association] permet de me positionner sur plusieurs sujets comme le dégel des frais de scolarité [et] de donner de l'information aux étudiants pour qu'ils prennent une décision*». Concrètement, Alexandre parle ici du pouvoir d'influencer ses pairs dans des prises de décisions qui les regardent. Lucie fait également référence à cette capacité d'influencer son entourage à la suite de ses engagements. «*Ça me permet de vivre une satisfaction d'être capable de mettre mon grain de sel et d'influencer mon entourage*» (Lucie). Benoit, quant à lui, parlant de son rôle au Forum jeunesse, affirme que : «*il y a une influence palpable selon les budgets et les responsabilités qu'on te donne*». Comme nous le verrons plus loin, les jeunes souhaitent que ce pouvoir d'influence croisse au fil des ans.

L'engagement est aussi lié directement au monde du quotidien. En ce sens, Mélanie précise : *«je passe ma vie à l'école, alors mon implication [se fait] dans le milieu scolaire»*. C'est également dans le monde scolaire que naît bon nombre de projets à portée internationale tels que les échanges internationaux. Quoique seulement deux des répondants aient mentionné ce type de voyage dans leur engagement, d'autres affirmaient avoir le projet d'en faire. *«Avant de m'impliquer dans l'international [sic.], c'était important que je développe une certaine expertise localement. C'est pour ça que j'ai commencé à m'impliquer au local (quartier, région, province). Là, je comprends ce qui se passe dans ma société»* (Ian). L'emphase mise sur le lien entre le quotidien et l'engagement citoyen ressort également dans le désir, pour plusieurs répondants, que leur emploi futur soit cohérent avec leurs valeurs. *«J'aimerais que mon emploi soit un engagement»* (Gabrielle). Ainsi, même si bon nombre des répondants valorisent grandement l'engagement citoyen qui passe par l'action bénévole, rien n'empêche que l'engagement se conjugue avec la profession.

L'importance de l'engagement dans sa vie

Dans le cadre des entretiens, les répondants avaient à se questionner sur la place qu'occupait l'engagement citoyen dans leur vie. D'emblée, il faut rappeler que les répondants étaient sélectionnés en fonction de leur implication dans au moins une activité de l'INM et, à la lumière de leurs réponses, que chacun d'entre eux était impliqué dans d'autres activités d'engagement. Ainsi, notre objectif n'était pas tant de mesurer leur degré d'engagement, mais plutôt leur appréciation face à celui-ci.

Il est à noter que tous les répondants, à une exception près, affirmaient sans hésitation que l'engagement occupait une grande place dans leur vie. Deux répondants allaient plus loin. *«L'engagement n'occupe pas une place, c'est ma vie»* (Mélanie). Pour Ian, l'engagement est même un élément qui va déterminer le reste de la vie (le temps des vacances, le choix de l'emploi). *«Je ne pourrais accepter un emploi où je n'aurais pas de souplesse dans mon horaire. J'ai cette chance et c'est un aspect important dans ma vie»* (Ian). Il est ici intéressant de percevoir que l'emploi n'est pas considéré comme la finalité à atteindre, mais plutôt comme un simple moyen pour concrétiser ses valeurs liées à l'engagement. La réponse de Ian est ici en concordance avec la perception du monde du travail par la

génération Y, telle que décrite au chapitre 3. Nous soulevons alors le fait que le travail s'instrumentalise afin de donner l'accès à un mode de vie qui, lui, devient prioritaire. Le travail est conçu comme un moyen et non comme une fin. Dans un tel contexte, il y a le souhait que le travail puisse devenir une sorte d'engagement.

Pourtant, les répondants qui considèrent que l'engagement occupe une grande place dans leur vie évaluent parfois qu'ils ne sont pas suffisamment engagés. Les entretiens s'étant déroulés au milieu de l'été, quelques répondants associaient même un certain relâchement à leur éloignement temporaire du monde scolaire. *«Pour l'instant, [je ne suis] pas du tout [suffisamment engagée], je suis en vacances»* affirme Mélanie. D'autres affirment cependant être totalement satisfaits par leur engagement présent. *«Comparé à la majorité des gens, je le suis [suffisamment engagé]. Et on ne peut être partout à la fois. J'ai choisi l'endroit où je me sens utile et la portée de cet organisme [le Forum jeunesse pour lequel je travaille] me satisfait»* (Benoit). Lucie se considère aussi suffisamment engagée, cependant, pour elle, il s'agit pratiquement d'une question existentielle, car elle ressent de la culpabilité quand elle ne réalise pas quelque chose qui, à ses yeux, est utile. Nous y reviendrons dans la section traitant de l'utilité de l'engagement.

L'origine de son engagement

Un des objectifs de nos entretiens était de prendre conscience des étapes ayant mené les personnes interviewées à s'engager. Trois questions visaient à connaître l'origine de cet engagement : une portait sur ce qui les avait mené à s'engager; une autre sur leur entourage immédiat et la propension de celui-ci à s'engager; et enfin, une dernière concernait les modèles ayant pu les influencer et les pousser à s'engager.

D'abord, concernant leur perception de l'engagement, une grande majorité des répondants cible l'école comme le lieu d'éveil, reconnaissant quand même qu'ils avaient peut-être des «prédispositions» pour l'engagement. *«Au primaire, j'avais juste le goût d'aider les autres. C'est devenu un engagement par mes lectures, mes professeurs»* (Fannie). L'éclosion d'une personnalité engagée est donc perçue à maints égards comme un processus, comme une démarche progressive culminant au niveau collégial. Hubert affirme que *«c'est un tourbillon [une fois] arrivé au cégep. La philosophie et les sciences sociales m'ont fait découvrir un monde que je ne connaissais pas»*.

C'est une démarche progressive. J'ai commencé avec une action et c'est le fait de la réussir qui donne de la confiance qu'on peut réussir à nouveau. C'est la croyance qu'on peut avoir un impact. Je me suis dit : pourquoi pas une deuxième action? Pourquoi pas une action plus difficile? J'en faisais de plus en plus parce que j'avais un bagage derrière moi et ça devenait de plus en plus facile. (Ian)

Pour d'autres répondants, le début de l'engagement serait le fruit d'un événement marquant de la vie. David affirme avoir commencé à s'engager parce qu'il était «maniaco-dépressif» et que ceci le poussait à se lancer dans tout ce qu'il pouvait. Charles associe quant à lui son implication écologiste au fait qu'il soit asthmatique et sportif et qu'il soit de plus en plus difficile pour lui de pratiquer du sport compte tenu de la pollution dans la métropole. Julie, elle, a commencé à militer contre l'hypersexualisation chez les jeunes filles après avoir souffert de problèmes alimentaires. Dans ces trois cas, le début de l'engagement ne peut être compris qu'en rapport à des épisodes de vie personnelle. Selon la typologie développée par Fortin *et al.*, ils se rapprochent en ce sens du «Je»⁴.

Par ailleurs, si plusieurs des répondants parlent de cette «prédisposition» à l'engagement ou encore de cette «*conviction personnelle qu'on peut changer les choses quand on veut*», cela soulève la question de l'origine de cette prédisposition. Pour deux des répondants (Gabrielle et Mélanie), la famille est sans contredit responsable de l'engagement. Pourtant, chez les autres, le lien n'est pas aussi clair. À la question de savoir si leurs proches sont engagés, la majorité répond clairement que non. Par contre, des réponses laissent sous-entendre que les répondants évaluent l'engagement des autres à la lumière du leur, d'où ce jugement sévère à l'égard de leurs proches. Par exemple, Fannie lance : «*mes parents vont voter, vont s'informer, font de petits engagements sociaux, mais rien de précis*». Elle poursuit en précisant que, selon elle, ce ne sont pas ses parents qui l'ont poussée à s'engager. Ainsi, la famille et les parents ne transmettent qu'occasionnellement le sens de l'engagement, mais ils sont souvent à l'origine des valeurs qui le permettent. «*J'ai la conviction que ce sont l'influence de mes parents et les valeurs humanistes qu'ils m'ont communiquées qui m'ont permis d'avoir envie de m'impliquer*» (Alexandre). Quant aux amis engagés, à une seule occasion un répondant a affirmé qu'ils les connaissaient déjà avant de s'engager. De manière générale, ce serait plutôt le contraire, c'est-à-dire que

⁴ Andrée Fortin *et al.*, «Les temps du soi. Bénévolat, identité et éthique», *Recherches sociographiques*, vol. 48, no 1 (janvier-avril 2007), p. 43-64. Voir la sous-section 2.1.1 du mémoire.

certaines amitiés se seraient nouées avec d'autres personnes engagées que les répondants ne connaissaient pas au départ. Une fois l'engagement amorcé, les amitiés privilégiées semblent donc être celles se créant auprès de personnes engagées. «*On se fait beaucoup de contacts en s'engageant, on fait beaucoup de rencontres enrichissantes au niveau de nos valeurs*» (Lucie). Nous reviendrons sur ce point à la section 5.1.4 traitant de la place du lien social dans l'engagement. Une répondante affirme même que l'engagement citoyen a un impact dans les relations amoureuses. «*À ce stade-ci, je ne pourrais pas avoir d'amoureux peu engagé ou pas engagé*» (Evelyne).

Deux catégories de personnes ressortent principalement comme modèles d'engagement : d'une part les professeurs ou membres du personnel scolaire; d'autre part les personnalités publiques. Pour ce qui est des professeurs, il est fait mention de «*ceux qui aimaient ce qu'ils faisaient*» (Mélanie), qui «*inculqu[aient] la passion*» (Kevin). Quant aux personnalités publiques, les noms de militants écologistes ressortent à cinq reprises, soit David Suzuki (à trois reprises), Hubert Reeves et Laure Waridel. Les autres noms sont Kevin Danaher, sociologue et activiste altermondialiste étasunien, le médecin Patch Adams ainsi que Françoise David, militante pour le mouvement des femmes et porte-parole du parti politique provincial Québec Solidaire. Dans le cas de cette dernière, c'est Julie qui affirme que la rencontre avec cette personnalité publique dans le cadre d'un travail qu'elle réalisait alors qu'elle était au secondaire l'a éveillée.

5.1.3 L'utilité de l'action

Cette section a pour but de faire ressortir les éléments des entretiens qui montrent l'importance des résultats escomptés ou de l'efficacité des actions. D'abord, nous examinerons ce qui, dans la perception des répondants, fait la différence entre le fait de s'engager ou non. À cet égard, nous leur avons posé directement la question «pourquoi s'engager», après quoi nous leur avons demandé pourquoi certains jeunes ne s'engagent alors pas. Ensuite, nous examinerons les bienfaits que retirent les jeunes du fait de s'engager, c'est-à-dire ce qu'apporte l'engagement dans leur vie. Enfin, nous nous questionnerons sur l'auto-évaluation de ces jeunes par rapport à leur implication, à savoir s'ils se considèrent ou non suffisamment utiles.

La mince ligne entre le fait de s'engager ou non

Tous nos répondants valorisent le fait de s'engager dans des groupes ou des causes à portée citoyenne. Pour certains, c'est un hasard, un concours de circonstance qui les a poussés à s'engager. Pour d'autres, nous l'avons évoqué précédemment, un événement marquant de leur vie a servi d'élément déclencheur. Finalement, il y a également ceux pour qui il s'agit d'un choix cohérent à leurs intérêts ou leurs valeurs. Parlant de l'INM, Julie affirme :

L'INM est un groupe qui rejoint vraiment mes idées, mon idéologie, mes convictions; qui soulève les bonnes questions et brasse les gens au Québec. Michel Venne [et son équipe] essaient de rehausser la masse. Je suis capable de m'identifier à l'idéologie ce qui est rare, aucun parti politique ne l'a fait. [...] Ça a été un déclencheur à mon engagement.
(Julie)

Si au départ il s'agit souvent d'un simple concours de circonstance qui pousse à l'engagement des individus à un endroit plutôt qu'un autre, par la suite, Hubert affirme qu'il y a un désir de travailler avec des gens qui partagent les mêmes points de vue ou la même idéologie. Au même titre, c'est également lorsque les actions d'un groupe s'éloignent de ses propres valeurs ou de sa propre idéologie qu'une majorité de répondants affirme qu'ils seraient portés à quitter le groupe. Hubert, membre actif du PQ, mentionne deux facteurs qui pourraient l'inciter à quitter le parti : *«un changement idéologique, si le PQ arrêterait d'être indépendantiste [et] l'action politique même, si des gestes répréhensibles viennent détériorer le message, car je ne veux pas m'afficher dans un groupe à action violente»* (Hubert). Le sentiment de tourner en rond ou d'avoir fait le tour d'une question ressort également comme une raison forte de quitter un engagement.

En ce qui a trait à la perception de nos répondants à savoir pourquoi il est nécessaire pour un citoyen de s'engager de façon générale, divers constats ressortent. Alexandre parle des bénéfices personnels tirés de l'engagement. Pour Hubert, Gabrielle et Mélanie, l'engagement est une «nécessité vitale» ou un «moteur», car sans lui se développe *«un sentiment de culpabilité de [ne] rien faire. [...] En faisant quelque chose, j'ai l'impression de participer à ma société et de faire quelque chose»* (Gabrielle). Benoit dit craindre de mourir avec l'impression d'avoir été inutile. Dans la même optique, Julie explique : *«c'est comme l'art, c'est une urgence d'agir. Ça te brûle et tu sens que t'es appelé. Tu [ne] peux pas vivre sans le faire. Quand tu vois le positif que tu peux faire, tu ne t'arrêtes pas. Ça*

devient une obligation d'essayer de changer et de faire sa part». L'engagement est associé à un devoir civique, à une activité qui donne un sens, une direction à sa vie et à l'humanité. Il est perçu comme une façon de «changer le monde» (David, Lucie), mais aussi, complémentaiement, comme un rapport de réciprocité avec la société. «*On reçoit autant, en faisant quelque chose, qu'on donne*» (Evelyne). «*Il faut donner de son talent à la communauté qui m'a donné beaucoup*» (Fannie).

Dans ce cas, comment les répondants expliquent-ils que certains jeunes ne soient pas intéressés à s'engager? Outre le manque de temps, notion qui sera développée ultérieurement, une grande partie des répondants soulignent l'inconscience ou simplement le manque de sensibilisation. Les jeunes n'auraient pas senti la nécessité de le faire (Lucie), ils n'auraient pas «*trouvé les raisons de s'engager*». L'explication ne serait pas tant attribuable aux jeunes eux-mêmes, mais à leur environnement insuffisamment stimulant en la matière. Fannie pense que l'engagement n'est pas toujours valorisé par les médias tandis que Julie croit que l'école, au niveau secondaire, ne met pas en place un climat favorable pour l'implication. Dans cette lignée, Ian déplore les lacunes des pouvoirs publics en le domaine, citant en exemple les écoles internationales qui obligent les jeunes à réaliser des activités de bénévolat.

Gabrielle présente quant à elle une vision romantique de la jeunesse de ses parents : «*L'esprit d'être ensemble pour une cause est peut-être moins important [aujourd'hui]. Nous sommes peut-être plus individuels [sic.]. Après le sentiment communautaire des années 70 et 80, il y a eu une cassure avec la société de consommation*». Paradoxalement, d'autres répondants affirment que les jeunes d'aujourd'hui sont beaucoup plus sensibilisés que la génération de leurs parents. C'est seulement que trop peu passent directement à l'action. Pour plusieurs, cela s'explique par la société individualiste qui pousse les jeunes à mettre la priorité sur les études ou le travail avant de penser à l'engagement. Julie, elle, affirme que pour les jeunes issus de milieux défavorisés, ce qui compte d'abord est la «survie», non pas l'engagement. Enfin, deux répondants, David et Kevin, mentionnent que la raison réside peut-être simplement dans le sentiment d'impuissance de changer les choses de la part des jeunes.

Ce à quoi sert l'engagement

Nous avons demandé aux répondants à quoi servaient leurs actions d'engagement citoyen. Plusieurs répondent que l'engagement leur sert à eux d'abord, à les motiver, à améliorer leur propre vie, à construire leur personnalité, à modifier leur perception du monde. D'où l'idée qu'à un certain moment ils aient l'impression d'avoir «fait le tour» dans une action d'engagement. *«Avant tout, on fait ça pour nous. On est des êtres égoïstes»* affirme Alexandre. Malgré cela, les personnes interviewées sont conscientes de l'importance du nombre dans l'action, car plusieurs affirment qu'un des objectifs fondamentaux de l'engagement est de conscientiser, de sensibiliser et d'éveiller les gens à certaines réalités (écologiques notamment). Aucun des répondants ne fait allusion à un idéal de carrière ou à des ambitions personnelles que l'engagement leur permettrait d'atteindre. Néanmoins, Benoit reconnaît que l'engagement n'est *«pas mauvais pour un c.v. [curriculum vitae]»*. Il affirme que *«pour certaines personnes, ça leur sert beaucoup, pour se faire un nom, en politique par exemple. C'est parfois même leur seule raison de militer et je ne critique pas ça»* (Benoit).

Le terme d'«engagement citoyen» semble donc perçu comme un idéal abstrait, car peu de répondants donnent des exemples spécifiques de ce que l'engagement permet d'atteindre. Ils demeurent au niveau de principes et dans le vague : *«faire de ce monde un monde meilleur»* (Mélanie, Julie, Charles); *«faire avancer la société»* (Kevin); *«pour que chacune de mes actions en entraîne d'autres, tel l'effet papillon»* (Ian). Il est à noter que plus l'action d'engagement est personnalisée et plus sa justification se fait à partir d'une vision d'un monde idéal – d'une utopie – à construire. Mélanie donne l'exemple d'une intervention ciblée qu'elle a dû faire la journée même de l'entretien auprès d'un enfant défavorisé dans un camp de jour. Quoique les résultats de cette action soient difficilement mesurables, elle apporte un sentiment d'accomplissement qui a pour effet *«que je me couche le soir et [peut] me di[re] que ça va mieux»* (Mélanie). Cependant, cet idéal abstrait se transforme en réalité plus pragmatique quand on demande aux répondants à quoi servent les actions d'engagement citoyen des groupes dans lesquels ils s'engagent. Les associations étudiantes servent à représenter les étudiants face à la direction des écoles (Alexandre), les partis politiques doivent convaincre la population de leur idéologie ou de leur projet de

société (Gabrielle, Hubert), l'INM doit développer le débat citoyen et le débat public (Fannie), les forums jeunesse doivent promouvoir l'implication citoyenne (Ian). En quelque sorte, ces répondants réconcilient l'utopisme et le pragmatisme, n'hésitant pas à parler de leurs rêves pour la société de demain, mais en se méfiant tout de même des paroles qui ne s'associent pas à des actions concrètes. *«Il y a des intellectuels sans instinct et des entrepreneurs sans vision; j'essaie d'être la nuance des deux»* (David).

Plusieurs des répondants considèrent que l'engagement citoyen leur apporte beaucoup au niveau de la formation et du développement personnels. Ils perçoivent l'engagement comme une manière de s'ouvrir aux diverses réalités du monde et d'en apprendre davantage par la confrontation des points de vue. En revanche, l'engagement apporte surtout un sentiment d'accomplissement, une valorisation, voire une reconnaissance de son entourage. Charles parle même d'«admiration» de son entourage à son égard en raison de toutes ses actions à portée écologiste. L'engagement citoyen permet à quelques-uns, parmi les répondants, de se sentir en accord avec eux-mêmes. Cela apporte *«de la valorisation, par le sentiment d'être utile dans un contexte très durable. C'est un sentiment d'être cohérent avec moi-même et d'influencer à ma manière le cours des choses pour avoir un résultat palpable»* (Benoit). Néanmoins, Benoit met en garde contre une forme de complaisance qu'il considère trop présente dans les milieux d'engagement, complaisance, selon ses dires, «malsaine». *«Quand les gens commencent à parler pour rien dire, que tu connais le c.v. de la personne après deux phrases, cela mine l'engagement citoyen»* (Benoit). Une telle dynamique serait, pour Benoit, une raison suffisante pour quitter un engagement. Cette cohérence ou cette intégrité revient chez plusieurs en tant que valeur essentielle dans un processus d'engagement citoyen. Il s'agit de demeurer intègre par rapport aux valeurs défendues (Charles, Gabrielle, Kevin, Ian) afin que ses pensées soient en accord avec ses actions. Pour Mélanie, il est absurde de répondre à quoi sert l'engagement citoyen, puisque, pour elle, il s'agit de ce qui la fait vivre. *«Chaque chose dans laquelle je m'implique, ça se fixe à moi, ça devient une partie de moi et c'est ce que je recherche. C'est pas [sic.] une question d'utilitarisme, mais ça me fait grandir en tant que personne. Être ce que t'es, c'est ton projet de vie»* (Mélanie). Lucie, elle dénonce le calcul utilitariste qui pousse à l'engagement. *«L'engagement citoyen, c'est s'engager dans sa communauté selon ses propres valeurs. Ce n'est pas pour soi, pour se donner bonne*

conscience ou pour faire quelque chose qui nous tente. C'est quelque chose qui va profiter à plusieurs personnes» (Lucie). En disant cela, Lucie insiste sur le fait qu'il ne faille pas choisir de s'engager pour des motivations purement égoïstes.

Pour plusieurs répondants, l'engagement devient un tel moteur qu'ils ne se voient pas cesser de s'engager du jour au lendemain. Ils décrivent l'engagement comme une dépendance. *«J'ai besoin de ça»* (Alexandre); *«ce serait douloureux de quitter»* (Charles); *«ça fait partie de moi»* (Fannie); *«je sentirais que ça [ne] vaut plus la peine»* (Gabrielle). Deux répondants seulement envisagent la possibilité de cesser de s'engager, mais de façon temporaire seulement, pour se ressourcer et *«pour mieux revenir après»* (Julie).

Le sentiment du devoir accompli

Nous l'avons vu plus tôt, plusieurs répondants affirment qu'ils quitteraient un engagement s'ils avaient l'impression d'avoir fait le tour de la question. Charles affirme que l'absence de résultats ou l'absence de pouvoir au sein d'un groupe sont des facteurs de désengagement possible. Il est nécessaire d'obtenir des résultats tangibles qui permettent d'évaluer si l'engagement vaut le coup. Plus encore, il est nécessaire que ces résultats se perpétuent en amenant constamment un élément de nouveauté empêchant que ne se développe un sentiment d'avoir fait le tour d'une question ou d'une cause. Dans cette lignée, Ian parle même de *«savoir se fixer des résultats mesurables et les comptabiliser afin de s'assurer que les objectifs poursuivis sont réellement atteints à cause de l'implication»* (Ian). Dans cette optique, l'évaluation de l'utilité de son propre engagement s'avère essentielle dans la décision de poursuivre ou non une telle entreprise. Il faut noter que ce ne sont cependant pas tous les répondants qui insistent sur cette obligation de résultat. Fannie parle même de *«l'intention qui compte»* plus que le résultat. Alexandre indique que l'engagement citoyen peut se manifester aussi bien au sein d'un travail rémunéré que par le bénévolat. L'intention derrière l'action doit être bonne, voire noble. Cette intention est importante, car l'engagement citoyen ne s'évalue pas tant par les résultats obtenus que par les motivations à s'engager affirme-t-il.

Pour la majorité des répondants, l'utilité des engagements passe d'abord par les choix d'implication. Par exemple, l'efficacité de l'engagement s'expliquerait d'abord par le fait de consacrer davantage de temps à un même projet, c'est-à-dire en regroupant ses actions

autour d'une même cause. «*Je devrais centraliser mes actions. Au lieu de toucher à tout, me concentrer dans une [seule] cause pour passer plus de temps, [y consacrer] plus d'énergie, au lieu de me donner un peu partout*» (Lucie). Les cinq répondants qui se considèrent satisfaits de leur engagement sont tous des jeunes ayant regroupé leurs actions d'engagement au sein d'un seul groupe ou d'une seule cause (les forums jeunesse, l'INM, l'aile jeunesse d'un parti politique, la cause de l'environnement via le recyclage⁵). Les autres répondants se montrent moyennement ou faiblement satisfaits de l'utilité de leur engagement. Mélanie affirme ne pas être satisfaite, ayant «*de la misère [sic.] des fois avec [s]es limites*». Elle voudrait en faire davantage. Pourtant, tous les répondants ont été en mesure de fournir un exemple concret d'action d'engagement qu'ils avaient effectuée et à travers lequel ils s'étaient sentis utiles. Les exemples choisis sont presque tous des exemples d'actions bénévoles, mettant ainsi en lumière l'importance accordée au bénévolat en tant que forme accomplie d'implication ou de don de soi⁶.

5.1.4 La place de la sociabilité dans l'engagement

Cette sous-section a pour objectif de mesurer la place de la sociabilité dans l'engagement chez les répondants. Quand nous posons la question de ce que l'engagement apportait concrètement, plusieurs répondants soulignaient l'importance de faire de nouvelles rencontres à travers les actions d'engagement. D'abord, nous aborderons la question de la sociabilité sur un plan utilitaire, à savoir ce à quoi sert l'altérité vis-à-vis du groupe ou de la cause. Ensuite, nous aborderons la question de la sociabilité, mais cette fois-ci à partir des relations personnelles entretenues, de façon à savoir si les liens sociaux entretenus l'emportent sur la nécessité de s'engager.

Le rapport à l'altérité dans l'engagement

L'engagement citoyen est perçu chez nos répondants comme indissociable du rapport à l'altérité. Il est une entreprise collective. Il faut «*sortir de chez soi, rencontrer les gens,*

⁵ Dans le cas de Charles, il a lui-même créé ses lieux d'engagement durant l'année où il ne fréquentait aucune institution scolaire. En tant qu'employé d'une importante chaîne de restaurant du Québec, il a instauré des pratiques de recyclage et travaillé à sensibiliser ses collègues pour en faire autant.

⁶ Rappelons l'enquête de Miriam Fahmy à laquelle nous faisons référence au chapitre 3. Celle-ci affirme que le bénévolat constitue une des activités d'engagement privilégiées par les jeunes Québécois des années 2000. Miriam Fahmy, «L'engagement des jeunes en mutation : le cas de l'École d'été de l'INM, *Possibles*, vol. 31, no 1-2 (hiver-printemps 2007), p. 33.

tenter de convaincre [et] je suis incapable dans mon salon de convaincre» (Gabrielle). Il faut *«participer à la vie citoyenne»* et *«ne pas agir comme si t'es seul»* (Fannie). Charles, qui comptait faire un retour aux études à l'automne 2008 après un arrêt d'une année, affirmait quant à lui que la portée de l'engagement n'était pas la même dans le monde extra-scolaire, car l'engagement allait de soi avec le fait d'être bien entouré. C'est donc par la rencontre avec l'altérité qu'il est possible d'agir et de transformer cette société, mais cette rencontre peut aussi s'avérer nécessaire pour donner un sens à son action. *«Faut que quelqu'un puisse voir ce que tu fais»* (Charles). Ainsi, l'autre apporte la reconnaissance nécessaire pour donner de la valeur à l'action. *«Certains retirent de la valorisation à l'engagement»* affirme Benoit.

Dans la même lignée, Ian prend soin de distinguer les actions ayant une reconnaissance d'autrui des actions n'en ayant pas. Il nomme «formels» les gestes ayant une portée aux yeux des autres, c'est-à-dire les implications se déroulant dans la sphère publique et à portée altruiste. Il nomme «informels» les gestes sans reconnaissance d'autrui. *«Par exemple, le fait de ramasser quelque chose [un déchet] dans la rue même si personne nous voit le faire»* (Ian). Aux yeux du répondant, ce geste, quoique noble, n'aura pas la même portée du simple fait qu'il demeure hors du regard de l'autre. Ainsi, des répondants considèrent le regard de l'autre comme une source de reconnaissance.

À la question de savoir à quoi servent les relations entretenues dans une action d'engagement, plusieurs répondent en faisant allusion à une fonction pragmatique, utilitaire. Dans cette optique, la compagnie des autres permet à l'engagement de devenir plus efficace, de mieux atteindre ses objectifs. Cela est tout à fait logique dans l'optique où la cause précède les rencontres d'individus. Ian insiste sur l'importance de la notion de réseautage. Cette manière de faire a été développée dans le milieu des affaires, explique-t-il, et elle demeure pertinente dans notre société. Ian reconnaît que *«certains ont des allergies au réseautage»*, mais il considère que ce sont des stéréotypes qu'il s'agit de dépasser. Pour lui, le réseautage dépasse le fait qu'il faille être un bon parleur et qu'il faille se vendre. Il faut simplement trouver *«des gens qui vont nous servir»*. Il affirme qu'il est impossible de dissocier l'engagement citoyen du réseautage. *«C'est à travers le réseautage qu'on se développe dans le monde de l'engagement citoyen»* (Ian). En un sens, la relation à

l'altérité s'instrumentalise, tantôt dans un objectif de croissance personnelle vis-à-vis de son propre engagement et tantôt vis-à-vis une cause plus grande ou un objectif commun à atteindre. Ian critique en ce sens le fait que pour éviter tout conflit d'intérêts, il ait dû quitter le conseil d'administration du Carrefour jeunesse emploi de sa région quand il a amorcé son implication au sein du Forum jeunesse. Il affirme que le fait d'être impliqué au sein des deux organismes, loin de constituer un conflit d'intérêt, aurait permis de tisser des liens plus étroits entre les deux.

Toujours dans cette perspective du réseautage, David considère qu'au sein d'un groupe, chacun a une spécialité et qu'il faut ainsi mettre à profit les forces respectives de chacun pour mieux atteindre le résultat visé. Parlant d'une formation pour laquelle il devait choisir des membres de l'aile jeunesse de son parti politique, David affirme : *«j'ai choisi du monde qui pouvait être utile. On va donc aller chercher des outils ensemble»*. Charles insiste lui aussi sur l'importance de la spécialisation, décrivant son propre rôle comme celui d'une «étincelle» par la sensibilisation et l'éducation qu'il fait. L'efficacité de l'action d'un groupe repose donc sur la complémentarité des individus qui le composent. Charles reprend la devise de la Belgique en affirmant que *«dans une association, l'union fait la force»*, insistant sur l'importance de s'unir autour d'une cause commune. Les liens qui se créent à travers l'engagement vont tantôt permettre de voir la réalité sous de nouvelles perspectives (Lucie), tantôt aider à se conforter dans ses idées et donner le courage de continuer son implication (Julie). Les rôles de l'altérité dans l'engagement vont, selon les contextes, de celui de motivateurs (David) et de mini-enseignants (Fannie) à exécutants (Gabrielle) et professionnels (Benoît). Les répondants accordent une grande importance au partage de valeurs, de connaissances et d'expertise dans le travail d'équipe qu'ils entreprennent.

Leur rôle est de discuter, de partager, de m'alimenter. C'est aussi mon rôle envers eux, de les motiver. Il faut répartir le poids sur les épaules de tous. Ça prend un leader, un porte-parole, mais au fond, tout le monde est égal. Il faut discuter et en apprendre les uns des autres. Il faut respecter les valeurs de chacun. (Mélanie)

Ainsi, tous les répondants, sauf une, affirmaient trouver important de rencontrer de nouvelles personnes à travers leur engagement. Gabrielle est la seule qui estime ses engagements politiques au sein de l'aile jeunesse du PQ l'amènent à rencontrer beaucoup trop de personnes et qu'elle n'arrive pas à apprécier leur apport respectif.

Les liens sociaux au-delà de l'engagement

Est-ce que l'amitié doit précéder l'engagement? S'agit-il d'un pré-requis à celui-ci? Ou est-ce simplement une conséquence fortuite qui se présente occasionnellement? Les réponses varient grandement en ce domaine. Tel que nous l'avons vu précédemment, dans le cas de nos répondants, l'amitié a rarement précédé l'engagement. Il n'est pas non plus le principal motif de s'engager. Cependant, certains reconnaissent que l'engagement s'avère être le moyen de se créer des amitiés auprès de gens qui partagent les mêmes valeurs ou les mêmes visions du monde. Pour des répondants, cette attitude est tout à fait normale : *«je ne blâme pas quelqu'un qui intègre un groupe d'abord pour se faire des amis. Pour certains, c'est plus difficile d'entrer en contact»* (Mélanie). D'autres répondants décrivent cette attitude : *«y en a [sic.] qui sont juste là parce qu'ils cherchent des amis, mais pour d'autres, [la cause] leur tient vraiment à cœur»* (David).

Hubert croit que l'amitié est centrale dans l'engagement, car la création de liens sociaux est nécessaire au désir de s'engager. Charles, quant à lui, ne croit pas qu'il faille associer l'engagement et l'amitié, l'un n'amenant absolument pas directement à l'autre. *«Si tu rencontres quelqu'un avec des points communs, tu [ne] deviendras pas nécessairement [son] ami. L'amitié, c'est plus instinctif»* (Charles). Il souligne cependant l'importance de faire de nouvelles rencontres à travers l'engagement, mais dans un but très instrumental. *«C'est une des règles de ma vie. Apprendre le plus auprès du plus grand nombre de personnes possible. Il y a tellement d'informations dans le monde que plus tu parles à des gens qui sont engagés et plus tu risques de renforcer [sic.] ton savoir et ton pouvoir d'engagement»* (Charles).

Ainsi, de manière globale, l'engagement citoyen n'empêche pas la formation d'amitiés, il la favorise même. Cependant, dans le cas des jeunes interrogés, la création de relations amicales ne s'avérait pas être une fin en soi. Plus encore, le fait de s'engager dans une cause auprès d'amis ne semble pas garantir l'efficacité de la démarche. Au contraire, car en s'entourant de gens de d'autres horizons, cela permet de s'ouvrir à de nouvelles perspectives et d'enrichir la réflexion (Evelyne, Lucie).

5.1.5 *Le rapport au futur*

Cette section rend compte du rapport que les répondants entretiennent avec le futur. Concrètement, nous cherchons à savoir si les jeunes répondants perçoivent les répercussions possibles de leurs actions dans la longue durée. Mais d'abord, nous analyserons les réponses des jeunes interviewés en regard de leur rapport à l'avenir proche, soit d'une part leur simple rapport au temps qui passe et d'autre part la projection d'eux-mêmes dans le temps court⁷.

Le rapport au temps court

Le rapport au temps est important dans notre société. Parlant de la noblesse du geste d'engagement dans une société matérialiste, Ian affirme que *«le temps est la chose la plus précieuse qu'on peut partager»*. Cette constatation de Ian renvoie à la conception du temps au sein de la société de consommation. Le temps, par son caractère inaltérable, se consume sans se reproduire, se diviser ou s'étirer⁸. C'est ce même manque de temps qui est ciblé comme la principale cause du non-engagement de certains jeunes. S'engager, *«ça demande un effort important et pas tous sont prêts à prendre du temps»* (Hubert). *«On vit dans un monde où la productivité est la base de tout. Donner de son temps pour rien ramasser au niveau monétaire en retour, ce n'est pas donné à tous»* (Alexandre). *«L'engagement, c'est donner du temps»* (Kevin). L'engagement est perçu comme une dépense de temps (Alexandre) ou un investissement de temps dans quelque chose qui nous tient à cœur (Mélanie). Seule une bonne gestion de «son» temps peut permettre à l'individu de se libérer de son quotidien et de trouver la façon de s'engager. Il s'agit bel et bien d'un

⁷ Nous empruntons les termes de «longue durée» et de «temps court» à l'œuvre de Fernand Braudel. Fernand Braudel, «La longue durée», *Annales E.S.C.*, no 4 (octobre-décembre 1958), p. 725-753. Dans son œuvre monumentale sur la Méditerranée, il y décrit premièrement une histoire quasi immobile, lente à se transformer; deuxièmement une histoire lentement rythmée (structurale); troisièmement une histoire traditionnelle, à la dimension de l'individu. C'est ainsi qu'il développe ces concepts d'histoire conjoncturelle (temps court) et d'histoire structurelle (longue durée).

⁸ Selon Ryszard Kapuscinski, ce présumé serait variable d'une société à une autre. Ce dernier affirme que la notion du temps ainsi réglé est une création de l'Occident. «Pour les Européens, le temps vit en dehors de l'homme, il existe objectivement, comme s'il était extérieur à lui, il a des propriétés mesurables et linéaires». En comparaison, «les Africains perçoivent le temps autrement. Pour eux, le temps est une catégorie beaucoup plus lâche, ouverte, élastique, subjective. C'est l'homme qui influe sur la formation du temps, sur son cours et son rythme. [...] L'existence du temps s'exprime entre autres à travers un événement. Or c'est l'homme qui décide si l'événement aura lieu ou non». La réponse de Ian renvoie donc à une conception objective du temps en évanescence. Ryszard Kapuscinski, *Ébène. Aventures africaines*, Paris, Plon, 2000, p. 23-25.

investissement dans le sens où Mélanie envisage les bénéfices futurs qu'elle pourrait tirer de son action, et ce strictement sur le plan individuel. Donnant l'exemple des écoles d'été de l'INM, elle affirme qu'y participer c'est «*investir pour sa personne à soi [...], c'est une implication qui va m'apporter à moi et va avoir des répercussions*». L'engagement s'en trouve alors instrumentalisé à des fins personnelles. Cela renvoie à l'utilité de l'action dont nous avons discuté plus haut, le temps constituant ici une contrainte, voire un obstacle, à la réalisation de soi.

Rappelons, comme nous l'avons constaté dans la section 5.1.3 sur l'utilité de l'action, que c'est également ce «manque de temps» qui rend nécessaire le fait de se consacrer à un seul groupe ou une seule cause. Les jeunes répondants sont alors aux prises avec le dilemme de choisir entre la multiadhésion qui répond à leur besoin de toucher à plusieurs dossiers et l'adhésion unique qui leur permet de travailler à fond à la cause qu'ils auront choisie. Ils semblent idéaliser l'adhésion unique, mais tout en demeurant eux-mêmes impliqués dans différentes sphères.

Le rapport à la longue durée

Une première facette du rapport qu'entretiennent les répondants au futur a trait aux réponses qu'ils fournissent en lien avec la perception du monde de demain. Un seul répondant (Alexandre) propose une vision plutôt pessimiste de l'avenir, parlant de l'exacerbation de l'individualisme ainsi que de ce qu'il appelle la «*désolidarisation de la société*». Julie reconnaît également ce défi de l'individualisme, mais elle en parle plutôt comme d'une réalité à dépasser, donc comme un défi à relever. Parmi les autres défis à relever, nous pouvons identifier deux grandes catégories. La première concerne tous ceux liés aux questions environnementales. Charles parle d'un nécessaire «*changement de paradigme*», l'humanité devant se détacher du matérialisme. Plus de la moitié des répondants font référence aux problèmes environnementaux comme un des principaux défis que l'humanité devra relever pour l'avenir, d'aucuns référant à la consommation abusive du pétrole (David) ou aux habitudes de consommation inconscientes (Benoit). La seconde catégorie concerne la nécessité que l'humanité se dote de projets de société. Faisant référence au Québec, les deux répondants s'étant ouvertement affichés comme membres du PQ (Gabrielle et Hubert) parlent de l'indépendance du Québec comme la cause dépassant

toutes les autres. Pour Ian cependant, un projet de société doit être envisagé de manière plus globale, plus internationale.

Notre génération va vivre davantage la citoyenneté internationale. Un jeune dans un pays voisin, c'est un voisin. Dans l'avenir, le grand défi sera de mobiliser les jeunes de manière cohérente et constructive à l'international. [...] Le grand handicap des dernières générations est que les gens ne se connaissent pas assez (sociétés isolées et homogènes). Ils avaient la structure pour se concerter [faisant référence à l'Organisation des Nations Unies], mais ne se connaissent pas. C'est à notre génération de développer des liens intimes avec des gens de partout. (Ian)

Autant dans le cas de cette citoyenneté internationale qu'en ce qui a trait aux défis environnementaux, il ressort de ces réponses un désir de faire les choses autrement par rapport aux générations précédentes, notamment celle des parents des répondants (les baby-boomers).

Parmi leurs valeurs prioritaires, les répondants mentionnent la paix, l'espoir, le respect de l'autre, mais surtout l'intégrité, c'est-à-dire cette nécessité de conserver une cohérence entre ses actions et ses valeurs. L'intégrité est la valeur qui prime chez les répondants. Cependant, des jeunes répondants insistent sur l'importance de l'efficacité de leur engagement. Ainsi, plusieurs associent l'évolution de leur engagement citoyen dans le temps à l'acquisition de plus de pouvoir; un pouvoir d'action qui prend parfois une forme politique, mais également un pouvoir d'influencer davantage son entourage. Benoit, qui admet vouloir peut-être faire de la politique un jour, tient à préciser qu'il ne s'agit pas d'une fin en soi. *«J'aimerais faire de la politique un jour, mais je ne travaille pas directement pour ça. [...] En ce moment, énormément de personnes ne travaillent que pour avoir une carrière politique, ce qui fait des gens déconnectés»* (Benoit). Chez Benoit comme chez les autres répondants faisant allusion à la politique comme une possibilité d'implication future, ce type d'engagement ne s'avérerait être qu'un moyen pour être plus écouté et plus influent dans la société. D'autres répondants parlent de la persévérance comme de la notion la plus importante dans l'engagement, faisant le vœu *«d'être capable de m'engager peu importe ce qui va m'arriver»* (Lucie). Rester engagé s'avère être la façon de *«trouver la meilleure voie pour arriver à mes idéaux»* affirme Fannie.

C'est dans cette optique que quelques répondants soulignent les défis personnels qu'ils auront à relever afin de demeurer engagés dans les prochaines années, voire les prochaines

décennies. Benoit parle de courage et de persévérance, mais pour Fannie, tout est une question de reconnaissance. Près de la moitié des répondants font référence au rôle des autres dans l'avenir de leur propre engagement. Ils souhaitent l'engagement des autres (Gabrielle, Hubert), l'éveil des autres (Mélanie, Lucie, Kevin). *«J'aimerais que ceux qui [ne] prennent pas leur rôle de citoyen à cœur le prennent»* (Gabrielle). Ceci aurait pour effet de faire survivre et développer les causes pour lesquelles les jeunes s'impliquent.

En ce qui concerne les formes d'engagement que les jeunes voudraient privilégier dans l'avenir, à l'exception de Benoit et Fannie qui déclarent tous deux que le monde politique pouvait les intéresser, aucun autre répondant n'a défini précisément un plan de carrière d'engagement. Alexandre parle d'occasions qui se présentent. *«Ça dépend des portes qu'on t'ouvre. Je garde l'esprit ouvert à toute nouvelle expérience d'implication»*. Gabrielle affirme quant à elle qu'elle voudrait que son emploi futur soit lié à son engagement. Ce qui compte aux yeux des répondants n'est donc pas tant les moyens utilisés que les finalités atteintes, qu'eux personnellement ou que le groupe auquel ils appartiennent fassent une différence significative. Les actions doivent avant tout revêtir un caractère de durabilité (Benoit), qu'elles soient personnelles ou collectives. L'objectif est donc de toujours se fixer un but ouvrant la porte au dépassement personnel. *«Si tu te fixes un but, tu vas continuer et ne pas t'asseoir sur ton divan. À la fin de ta vie, tu vas être satisfait»* (Mélanie). Mais cette satisfaction qui dépend grandement des résultats obtenus va également être relative à la manière dont ils sont perçus. Evelyne affirme : *«je veux que l'on retienne des actions des groupes pour lesquels je m'engage qu'on avait peu de moyens, qu'on a fait des choses extraordinaires et qu'on a toujours été utile à quelqu'un. Qu'on a changé le monde à notre manière et qu'on a marqué quelqu'un c'est sûr»*.

5.2 Interprétation des entretiens : les caractéristiques marquantes de l'engagement des jeunes rencontrés

Cette section a pour objectif de présenter les principaux faits marquants des entretiens. Nous nous garderons du danger de la généralisation, étant conscient de l'hétérogénéité de notre échantillon. Malgré tout, certaines tendances globales peuvent être mises en lumière à partir de l'analyse des réponses précédemment effectuée. Ce sont sur ces aspects que nous insisterons tout particulièrement.

Une constante ressort de nos entretiens : la notion d'effort, d'action dans la définition même de l'engagement citoyen. L'engagement citoyen est perçu tel un passage à l'action dépassant la prise de conscience. Cette prise de conscience s'avère être la première étape de l'engagement, mais elle ne suffit pas à le définir. Ainsi, l'engagement moral et éthique de Max Weber ne suffit tout simplement pas et il y a donc une présence nécessaire d'«activité rationnelle de valeur»⁹. Cela requiert qu'il y ait action personnelle ou don de soi. En ce sens, l'engagement citoyen est un proche parent de la notion de démocratie. D'où l'importance accordée au «devoir de citoyen» qu'est le droit de vote, forme primaire d'engagement. Nous avons vu au chapitre 2 que le concept d'engagement citoyen renvoie également à celui d'action collective et à l'importance du nombre de membres dans la structuration d'un groupe¹⁰. Les jeunes rencontrés ne nient pas l'importance de l'altérité dans l'engagement, mais ils instrumentalisent sa fonction à la manière d'éléments d'un réseau comme nous en parlerons dans quelques lignes.

Le jeune s'engage pour donner de lui-même, de son temps, de son énergie à quelqu'un ou à une cause. Il rencontre des pairs qui s'engagent dans la même direction que lui et qui rendent son activité plus efficace, mais ceux-ci ne constituent pas en soi un critère pour motiver l'engagement citoyen. La cause s'avère toujours plus importante que le groupe¹¹. L'engagement citoyen renvoie beaucoup plus à une démarche personnelle faite pour soi. C'est notamment pourquoi les répondants affirment être portés à quitter un engagement lorsqu'ils ressentent une impression de tourner en rond. Cependant, cette démarche personnelle possède tout de même un idéal global fort, comme le montre l'importance accordée aux enjeux globaux tels les défis environnementaux. Dans la typologie des formes de rapport à l'engagement abordée au second chapitre, cela renvoie au type «humanité» (le *l/s*) dans lequel c'est davantage la finalité de l'organisation qui compte, la présence du

⁹ Max Weber, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971[1921], p. 22.

¹⁰ Eric Letonturier, «Action collective», *Encyclopaedia Universalis* [En ligne]. Adresse URL : <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/article2.php?nref=C070526> (Page consulté le 17 juillet 2008).

¹¹ Anne Quéniart, «Le sens de l'engagement chez les jeunes. Analyse comparative des femmes et des hommes militant dans des partis politiques et des groupes alternatifs», *L'Annuaire du Québec 2007*, Montréal, Fides, 2006, p. 250.

groupe ne constituant pas la fin en soi¹². Cependant, nous le verrons plus loin, l'épanouissement personnel s'avère encore plus important que cette finalité.

En concordance avec des auteurs ayant traité de l'engagement des jeunes au XXI^e siècle, les grandes causes politiques semblent perdre de l'importance au profit de questions locales ou de questions liées au mode de vie des gens¹³. Par exemple, peu de répondants ont fait mention de la question nationale. Les questions environnementales identifiées comme principaux enjeux du siècle peuvent être hautement politiques. Néanmoins, nos répondants en font plus souvent mention pour parler de leurs actions personnelles (acheter «équitable», faire du compost, économiser l'eau) que pour mentionner une implication politique au sein d'un groupe de pression ou d'un parti politique écologiste. Pour plusieurs, l'engagement citoyen fait partie intégrante de leur vie, au point de ressentir un sentiment de culpabilité quand ils ne s'engagent pas suffisamment ou quand ils sentent leur engagement inutile. En ce sens, par sa capacité de montrer clairement des résultats, le monde du quotidien est valorisé.

Le monde du politique n'est donc pas considéré comme première priorité pour nombre de nos répondants. Les grandes causes politiques semblent à première vue en perte de vitesse. Cependant, rien dans notre enquête ne montre une perte de confiance en la politique. C'est que pour les jeunes interrogés, la politique devient un moyen parmi d'autres de faire avancer ses causes. Avec Freitag, nous dirions que les *policies* succèdent à la politique¹⁴. Plusieurs répondants espèrent même faire de la politique active un jour afin d'accroître leur pouvoir d'action ou leur pouvoir d'influence. Rappelons-nous cependant que notre étude porte sur les motivations à l'engagement de jeunes qui sont déjà investis dans leur milieu et qui, donc, participent en quelque sorte à la reproduction des institutions politiques. Il n'est donc pas surprenant que ces jeunes croient toujours au levier politique, comme l'illustrent leurs implications passées ou présentes au sein de partis politiques ou d'associations étudiantes. Notons également le fait que, au moment des entretiens, un seul de nos

¹² Andrée Fortin *et al.*, *loc. cit.*

¹³ Madeleine Gauthier, *La jeunesse au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 2003, p. 16; Olivier Galland, *Les jeunes*, Paris, La Découverte, 2002, p. 95-99.

¹⁴ Michel Freitag, *L'oubli de la société. Pour une théorie critique de la postmodernité*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, p. 108. À propos du passage de la modernité à la postmodernité, voir le tableau de l'annexe 2.

répondants en âge de voter aux dernières élections fédérales (janvier 2006) et provinciales (mars 2007) n'avait pas exercé son droit de vote, ce qui fait foi d'une participation politique de notre échantillon bien supérieure à la moyenne des Québécois du même âge.

Les jeunes ont le sentiment de vivre la période la plus propice de leur existence pour s'engager. Ils considèrent avoir plus d'énergie, plus de temps et moins de responsabilités que leurs parents ou que les gens sur le marché du travail. Ils sont également dans une période propice à la définition de leur identité et l'engagement citoyen peut contribuer en partie à la définir. Certains de ces jeunes craignent qu'avec l'arrivée de nouvelles responsabilités – familiales entre autres – ils pourraient changer de valeurs, comme l'avaient fait des personnes plus âgées qu'ils connaissaient. Ils ont d'ailleurs une appréhension d'un désengagement qui accompagnerait le fait de vieillir. Ils désirent demeurer en cohérence avec leurs valeurs et ne pas changer du tout au tout leurs idéaux et visions du monde. Cela renvoie à la notion d'intégrité si chère à leurs yeux. Notre enquête révèle que l'intégrité correspond à une des qualités que les jeunes privilégient. C'est également ce que faisait ressortir une enquête sur les valeurs des jeunes Québécois à l'été 2008 qui plaçait l'intégrité au premier rang des qualités d'un bon politicien¹⁵. Pour ces jeunes, l'engagement citoyen nécessite donc avant tout que les paroles et les gestes aillent de pair¹⁶, rappelant le slogan féministe des années 1970 : «le privé est politique». De nouvelles formes de militantisme recherchant cette cohérence entre parole et action se sont développées dès les années 1970 et 1980, mais elles semblent aujourd'hui s'imposer dans tout le monde de l'engagement citoyen.

Les jeunes interrogés insistent sur l'importance des résultats de leurs actions. Il leur est important de voir les résultats de leurs actions d'engagement afin de se convaincre que leurs actions mènent véritablement à des changements. Cela renvoie à l'importance pour les jeunes du temps court dans l'action, par opposition à la longue durée à travers lequel les résultats n'apparaissent pas clairement. Il ressort alors un paradoxe dans cette recherche rapide de résultats : le fait d'atteindre trop rapidement les résultats escomptés dans une

¹⁵ Segma Unimarketing, *Si le Québec avait moins de 30 ans : vision et valeurs des Québécois de 18 à 30 ans*, Montréal, Unimarketing, 25 août 2008, p. 14.

¹⁶ Anne Quéniart décrivait cette même idée sous le vocable de «cohérence». Voir section 3.3.1 du mémoire Anne Quéniart, *loc. cit.*, p. 249-253.

action d'engagement peut mener à un désengagement, comme en témoigne cette propension à quitter un engagement quand se développe le sentiment d'avoir fait le tour d'une question. Il est donc tout aussi nécessaire que les résultats se perpétuent qu'ils se diversifient.

Aussi, Max Weber avait insisté sur la valeur du comportement indépendamment de son résultat¹⁷. Les jeunes interrogés accordent en effet une grande importance aux résultats de l'action, l'absence de ceux-ci pouvant causer le désengagement. Mais les résultats de ces actions ne seront pas toujours des résultats à portée collective. Bien que rien dans notre enquête ne puisse montrer une absence ou un affaiblissement de l'altruisme dans l'engagement des jeunes, un désir constant prime : celui de se développer, de se former personnellement. Les expériences d'engagement citoyen sont perçues comme des expériences de formation permettant à l'individu de se développer et de devenir plus compétent et plus efficace dans ses actions futures. Les expériences d'engagement citoyen permettent également de se faire des contacts et de mieux connaître «le milieu». Dans leurs choix d'engagement, les jeunes semblent respecter la théorie du choix rationnel comme quoi l'acteur décide de s'investir en évaluant d'abord les bénéfices qu'il peut tirer de son action¹⁸. Ce pragmatisme dans le choix de s'engager se manifeste par des choix d'engagement liés à des besoins intrinsèques et personnels. Tantôt, ces besoins sont clairement énoncés (faire des luttes écologistes parce qu'on est asthmatique et que la pollution a des répercussions sur sa santé; lutter contre l'hypersexualisation après avoir vécu des troubles alimentaires). Il y a alors proximité de l'individu à la cause d'engagement. En d'autres occasions, elles sont plus subtiles, comme chaque fois qu'il est fait mention de l'aspect formateur de l'engagement citoyen. Les jeunes savent *pourquoi* s'engager. Cependant, à la question de savoir *où* s'engager et *comment* le faire, ils deviennent stratégiques. Ils calculent et font des choix stratégiques, pragmatiques, parfois utilitaristes. Même s'ils s'en soucient, ils refusent d'en rester aux grands idéaux idéologiques.

¹⁷ Max Weber, *op. cit.*, p. 22.

¹⁸ Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui et Bernard-Pierre Lécuyer, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Larousse, 2003[1989], p. 159.

Par ailleurs, le phénomène de la multiadhésion, discuté au second chapitre, est très présent chez les jeunes rencontrés¹⁹. Il rend très bien compte de cette priorité accordée au développement ou à l'épanouissement personnel plutôt qu'à la cause ou au projet d'engagement. En utilisant les formes de rapport à l'engagement telles que développées par Fortin *et al.*, nous dirions que la singularité, le *Je*, est donc plus présent que l'humanité, le *Ils*²⁰. En effet, plusieurs des répondants reconnaissaient que le moyen de rendre leur engagement plus efficace serait de le regrouper plutôt que de s'éparpiller à travers divers projets ou divers groupes. Malgré tout, et en toute connaissance de cause, ils demeurent des «multiadhérents», comme en témoigne le simple fait qu'ils soient engagés à l'INM²¹. Pour preuve de cette perception de l'efficacité liée au regroupement de ses activités, comme nous l'avons souligné dans la section 5.1.3, tous les répondants s'étant dits satisfaits de leur engagement étaient des répondants ayant réuni leurs engagements au sein d'une seule cause ou d'un seul organisme. Rappelons que Jean Ladrière avançait que pour qu'il y ait véritable engagement, il fallait un dévouement inconditionnel à une cause²². Selon cette définition, il y a lieu de se questionner sur la possibilité de s'engager inconditionnellement si l'engagement se multiplie à divers mouvements ou diverses causes.

En ce qui a trait à l'altérité, dans le discours des jeunes, elle est souvent perçue comme s'insérant dans un réseau d'où les «chaînes relationnelles» sont créées et réactivées en fonction des besoins du milieu²³. Elle est parfois mentionnée comme *input*, c'est-à-dire comme contribution externe ayant un effet sur l'engagement. Ce sera pour parler de gens qui ont inspiré ou conscientisé le jeune à une cause. Ainsi, il sera fait mention des modèles à l'école (professeurs ou membres du personnel) ou des personnalités publiques qui constituent des inspirations incitant à s'engager. Cependant comme Guy Bajoit l'avancait, même s'il y a possibilité de trouver des sources d'inspiration dans l'autre, c'est en dernier ressort le libre-arbitre qui devra primer, l'individu étant seul apte à prendre les décisions

¹⁹ Roger Sue, *Renouer le lien social. Liberté, égalité, association*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001, p. 151-152; Anne Quéniart, *loc. cit.*, p. 250.

²⁰ Andrée Fortin, *et al.*, *op. cit.*

²¹ L'INM crée des projets et activités principalement en rejoignant des jeunes à partir de leurs milieux d'engagement initial. Dans plusieurs cas donc, l'engagement à l'INM signifie qu'il y a préalablement engagement ailleurs.

²² Jean Ladrière, «Engagement», *Encyclopaedia Universalis* [En ligne]. Adresse URL : <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/article2.php?napp=4002&nref=F962901> (page consultée le 17 juillet 2008).

²³ Eric Letonturier, *loc. cit.*

d'engagement qui sont bonnes pour lui ou elle²⁴. Dans très peu de cas cette incitation ou ce modèle à l'engagement provient de la famille ou des proches. Cela peut s'expliquer par le type de valeurs prônées par l'engagement citoyen. Elles sont liées à de grands principes ou grands modèles organisateurs de la société liés à un vivre-ensemble sociétal, plutôt que des valeurs familiales qui, elles, renvoient généralement à une vision plus étroite du vivre-ensemble. Cette altérité sera évoquée pour témoigner de ses apports au groupe (en termes d'expertise par exemple). Chacun s'avère être un complément aux autres, à la manière d'une chaîne de montage nécessitant la spécialisation des tâches de chacun. Cela rappelle l'opposition entre solidarité mécanique et solidarité organique au sens d'Émile Durkheim²⁵. La solidarité mécanique est basée sur la similitude des individus qui leur permet une forte intégration sociale. Par opposition, la solidarité organique renvoie davantage à la différenciation, les individus étant différents mais interdépendants. Il y a alors une forte division du travail, à l'instar de ce que nous pouvons observer des jeunes interrogés.

Dans une toute autre optique, l'altérité est aussi parfois pensée à travers la personne à aider, à conscientiser ou à alimenter, c'est-à-dire comme *output*; cette personne est rarement perçue comme pair, semblable ou accompagnateur dans les discours des jeunes interrogés. Au contraire, l'altérité est souvent perçue comme un frein à un engagement plus efficace en raison de sa passivité et de son non-engagement. C'est ce dont témoigne le souhait de plusieurs des répondants à ce que les autres s'engagent dans les années à venir. Cela est congruent avec la représentation que les jeunes interrogées ont des membres de leur propre génération. Ils seraient conscientisés, mais trop peu impliqués. Tout au plus, avec l'altérité peut se développer des relations amicales, par un heureux concours de circonstance, mais dans l'engagement, l'amitié n'est pas une fin en soi.

Les jeunes rencontrés entretiennent un lien malaisé avec le temps qui fuit²⁶. Pour eux, donner du temps, c'est investir dans quelque chose qui, en bout de ligne, se doit de

²⁴ Guy Bajoit, *Le lien social et la jeunesse*, Conférence inédite dans le cadre du cours de Daniel Mercure sur le lien social, Université Laval, automne 2004.

²⁵ Émile Durkheim, *De la division du travail social*, 8^e édition, Paris, Les Presses universitaires de France, 1967[1893], 416 p.

²⁶ Le rapport malaisé au temps dont nous parlons ne serait pas une caractéristique touchant strictement les jeunes. Dans des travaux qu'il a menés à l'aide de statistiques sur l'emploi du temps des Canadiens, Gilles Pronovost notait une tendance à l'augmentation des heures travaillées et à la diminution du temps disponible pour les enfants chez les parents canadiens, notamment chez les pères de famille. «Le saut dans le XXI^e siècle

rapporter. Il est donc nécessaire de ne rien manquer, de ne rien perdre, d'être partout à la fois, d'où l'importance accordée à la multiadhésion qui, même si elle ne permet pas de se donner pleinement, permet au moins de s'engager sur plusieurs fronts à la fois. Rien ne nous permet d'affirmer qu'il s'agit d'une caractéristique spécifique à la génération Y. Il peut s'agir d'un phénomène généralisé au XXI^e siècle, mais il s'agit tout de même d'un aspect caractérisant les jeunes interviewés dans le cadre de ce mémoire de maîtrise.

Une forte majorité des jeunes rencontrés envisagent l'avenir avec optimisme²⁷. Contrairement à ce qu'aurait pu laisser présager leur pragmatisme, ces jeunes définissent rarement un plan de carrière (de l'engagement) précis. Il y a, chez eux, des signes d'une vision déterministe des enjeux importants à traiter ou des actions importantes à effectuer, comme si l'engagement citoyen était strictement le fruit d'une adaptation aux problèmes du temps présent. Leur plan de carrière est en réalité de ne pas en avoir et de se laisser voguer au gré de ce qui se présente. Cela est symptomatique d'une génération s'étant adaptée au monde de la précarité et ayant instrumentalisé, entre autres, le marché du travail²⁸. Ce qu'ils souhaitent pour l'avenir, c'est de trouver un moyen de rendre leur engagement plus efficace. Ils cherchent des moyens, notamment, d'éveiller les autres qui sont trop souvent apathiques. Ils souhaitent, par leur engagement, acquérir un pouvoir d'action et un pouvoir d'influence amélioré avec le temps, liant cette acquisition de pouvoir à une atteinte plus facile de ses idéaux. En effet, bien qu'ils soient pragmatiques et même utilitaristes à certains égards, les jeunes rencontrés ont cette capacité à identifier des utopies ou des rêves pour la société de demain²⁹. Ils allient pragmatisme et vision utopique, s'imaginant que le premier s'avère être le moyen le plus efficace d'arriver au second.

semble avoir été fatal au temps libre et la "civilisation du loisir" semble s'être effondrée». Gilles Pronovost, «Le temps parental à l'horizon 2020», *Le Devoir*, 2 novembre 2007, p. A9.

²⁷ C'est également ce que confirme l'enquête de Segma Unimarketing qui affirme que 93% des jeunes de la génération Y envisage l'avenir avec optimisme. Segma Unimarketing, *op. cit.*, p. 25.

²⁸ Jacques Hamel, «Je ne travaille pas, j'ai trop d'ouvrage», dans Madeleine Gauthier, Luce Duval, Jacques Hamel et Bjenk Ellefsen, *Être jeune en l'an 2000*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 16-20.

²⁹ C'est ce que confirmait un article de Michel Venne au sujet de dissertations de jeunes étudiants du collégial qu'il avait lues. Écrites dans un cours d'éthique et politique de Lynda Champagne au Cégep St-Jean-sur-Richelieu, ces dissertations visaient à répondre à la question : dans quelle société voulez-vous vivre dans vingt ans? Venne affirme que les textes présentent une vision d'avenir d'une société libérale, d'une société de droits où l'égalité entre les êtres humains est une valeur primordiale ainsi que d'une société morale. Les textes présentent aussi l'importance de la responsabilité comme valeur. Michel Venne, «Le Québec dans 20 ans», *Le Devoir*, 16 août 2004, p. A7.

En définitive, l'engagement citoyen des jeunes interrogés rappelle l'«engagement-dégagement» de Michel Wieviorka³⁰. Il faut rappeler que ce type d'engagement est totalement détaché de l'enfermement idéologique à une cause ou à un groupe. Ce qui prime, c'est le respect de l'autonomie et de l'individualité de la personne qui s'investit de manière ponctuelle et conditionnelle. La liberté individuelle doit primer sur l'assujettissement à l'engagement, mais plus que cela, s'engager, c'est être en quête de sens. Tel qu'énoncé précédemment, le choix rationnel de l'acteur s'avère prédominant, ce dernier cherchant à tirer des bénéfices de son action.

5.3 Discussion en regard des caractéristiques de la postmodernité

Les réponses ayant été analysées et interprétées précédemment, il est nécessaire de discuter ces résultats afin de répondre clairement à la question de recherche énoncée d'entrée de jeu. Nous nous questionnions à savoir si les jeunes Québécois, dans leurs actions d'engagement citoyen, marquaient le passage à la postmodernité telle que décrite par Michel Freitag. À la lumière de tout ce qui précède, nous pouvons préciser la question en se demandant si l'«engagement-dégagement» des jeunes interrogés est caractéristique de l'individu postmoderne. Au point 4.1.2, pour préciser le tout, nous posons ainsi la question : est-ce en répondant aux caractéristiques de la postmodernité que les jeunes étaient poussés à s'engager ou est-ce plutôt pour dépasser l'asocialité postmoderne? Il est impossible de répondre catégoriquement. Nous nous en tiendrons donc à des tendances, les résultats ci-haut énoncés posant d'intéressantes balises d'interprétation des résultats. Ces jeunes s'engagent en partie dans le but de dépasser l'aspect déshumanisant de la postmodernité décrié par Freitag. Mais, par les moyens qu'ils utilisent pour s'engager, ils s'inscrivent aussi en partie dans les caractéristiques de l'individu postmoderne. Ils sont donc prisonniers d'un paradoxe, car ils cherchent à dépasser la condition humaine qu'ils participent pourtant à reproduire par leurs actions d'engagement.

Pour bien comprendre les conclusions de notre étude, il faut d'abord poser un regard sur la première composante de ce paradoxe, soit le désir de dépasser la condition humaine postmoderne. Cela se manifeste notamment par cette implication au sein de l'antithèse à la globalisation néolibérale qu'est le mouvement altermondialiste. L'implication des jeunes au

³⁰ Michel Wieviorka (dir.), *Raison et conviction : l'engagement*, Paris, Éditions textuel, 1998, 173 p.

sein de l'INM est une démonstration en soi de ce désir. Loin d'être cyniques face à l'avenir, ils sont en perpétuelle recherche de moyens pour revaloriser la politique et pour acquérir un véritable pouvoir d'action. Pour eux, l'engagement citoyen au sein du «mouvement des mouvements» qu'est l'altermondialisme n'entre aucunement en contradiction avec la réappropriation de la sphère politique assujettie aux aléas du marché (ou de la chrématistique). C'en est plutôt une condition. Ils comprennent difficilement l'apathie ou le «je-m'en-foutisme» de certains de leurs pairs et croient en leur possible éveil, c'est-à-dire à leur possible engagement. En ce sens, ils rejoignent l'idée de Michel Freitag comme quoi le XXI^e siècle requiert la construction de solidarités humaines, notamment pour combattre la dissolution du social par le capital³¹. Cela est confirmé par leurs réponses concernant les raisons de s'engager au sein de la société. Les jeunes entretiennent des utopies ou des idéaux concernant la construction d'un monde meilleur. En aucun cas l'engagement initial n'était motivé par des motifs purement égoïstes ou instrumentaux. Avec Durkheim, nous pourrions dire que «l'altruisme n'est pas destiné à devenir [...] une sorte d'ornement agréable de notre vie sociale; mais il en sera toujours la base fondamentale»³². Leur engagement répond donc à ce désir d'altruisme.

Pour comprendre l'autre composante du paradoxe, soit la reproduction de la condition de l'individu postmoderne, il est maintenant nécessaire de faire un retour sur les trois caractéristiques de la postmodernité qui faisaient l'objet de notre recherche. Rappelons qu'il s'agit du principe d'efficacité, de l'instrumentalisation de l'altérité ainsi que l'adaptation au futur.

Premièrement, le principe d'efficacité, dans le monde postmoderne, est à la base des relations économicistes du mode de reproduction opérationnel-décisionnel. Les intérêts sociaux ont tendance à se particulariser et les problèmes sont gérés de manière technocratique³³. Cette tendance est perceptible dans la constante recherche de l'efficacité et le rapport au temps de nos répondants dans leur engagement. Les notions d'efficacité et d'utilité de soi, de l'autre, du groupe et de la cause sont constamment évoquées comme

³¹ Michel Freitag et Éric Pineault, *Le monde enchaîné*, Québec, Éditions Nota bene, 1999, p. 26.

³² Émile Durkheim, *op. cit.*, p. 207.

³³ Michel Freitag, *Dialectique et société. Introduction à une théorie générale du Symbolique* (tome 1), Montréal, Éditions coopératives Albert St-Martin, 1986, p. 57.

préoccupations importantes dans l'engagement citoyen. Cela est notamment perceptible chez nos répondants par la faiblesse de leur engagement aux causes environnementales. Ces dernières leur offrent difficilement les moyens de mesurer les résultats de leur engagement. Ils sont donc ambivalents entre : d'une part la nécessité de s'engager à une cause qu'ils définissent eux-mêmes comme prioritaire; et d'autre part la nécessité qu'ils puissent mesurer rapidement les résultats de leurs actions pour en juger de leur utilité. Les notions d'efficacité et d'opérativité caractéristiques de la postmodernité succèdent à celles de légalité et de légitimité de l'action plutôt caractéristiques de la modernité³⁴. Cette efficacité et cette utilité se mesurent selon le pragmatisme de l'action concrète de terrain. Les résultats obtenus doivent être mesurables pour témoigner de leur efficacité, le temps doit être géré efficacement et les relations sociales entretenues participent d'un réseautage rendant l'utilisation de tous et chacun plus efficace³⁵. Globalement, cela conduit à une instrumentalisation de l'engagement. Ainsi, l'engagement se termine avec l'impression d'avoir fait le tour de la question.

Deuxièmement, l'altérité dans l'engagement est appréhendée selon sa fonction par rapport à l'action. L'engagement s'instrumentalise comme en témoigne ce désir des jeunes de trouver en l'engagement un lieu de formation ou de développement personnels. En s'engageant de manière de plus en plus ponctuelle, il devient facile de se désengager d'une cause quand il n'y a plus de sentiment d'apport dans l'action. Ce qui est particulier au contexte d'une postmodernité en émergence ici, c'est l'exacerbation du désengagement ou de l'engagement multiple qui nuisent au tissage de relations sociales et favorisent plutôt l'instrumentalisation de l'autre à l'intérieur de réseaux sociaux fonctionnels et efficaces, comme c'est le cas dans les lobbys ou dans les liens de solidarité organique de Durkheim. L'altérité, tout comme la cause elle-même, joue un rôle de formateur, d'où la nécessité chez certains jeunes de côtoyer, à travers l'action, le plus grand nombre de personnes possible. Ainsi, l'engagement citoyen constitue avant tout une entreprise individuelle à travers laquelle les relations interpersonnelles (amicales notamment) sont possibles, souhaitables,

³⁴ Michel Freitag, *L'oubli de la société. op.cit.*, p. 108. À propos du passage de la modernité à la postmodernité, voir le tableau de l'annexe 2.

³⁵ Le réseautage n'est cependant pas un phénomène nouveau. Il existait même bien avant la révolution cybernétique associée à la popularisation d'Internet, au sein des lobbys, des mouvements sociaux et de tous les réseaux qu'ils forment.

mais non prioritaires. L'altérité s'objectivise et il faut alors parler de consommation, voire de surconsommation de l'autre. Par le passage de la modernité à la postmodernité, il y a aussi passage d'une expressivité collective à une expressivité privée, venant ainsi accentuer la marginalisation du rôle de l'autre dans l'action³⁶.

Troisièmement, la relation au temps est ambivalente. D'une part, les individus sont bel et bien appelés à s'adapter aux impératifs du futur qui s'abat sur eux³⁷. C'est même parfois ce qui va déterminer leur cause d'engagement. Cependant, contrairement aux caractéristiques de l'individu postmoderne, les jeunes rencontrés sont en mesure de développer des grands projets d'avenir, voire des utopies. Étant aux prises avec le monde de la quotidienneté, ils priorisent la résolution des problèmes immédiats, quotidiens, ce que Freitag appelle une «résolution adaptative des problèmes courants»³⁸. Ils procèdent ainsi en l'adaptation de leurs utopies. Nous utiliserons un oxymore et parlerons d'«utopies pragmatiques».

C'est à la lumière de ce qui précède que nous concluons sur ce caractère paradoxal de l'engagement citoyen des jeunes Québécois interrogés. Ils sont aux prises avec le caractère postmoderne de leur propre identité citoyenne qui se déploie. Somme toute, les jeunes engagés ne sont que partiellement prisonniers – en liberté conditionnelle faudrait-il dire – par rapport à la vision dystopique de la postmodernité que Michel Freitag énonce et dénonce.

³⁶ Michel Freitag, *L'oubli de la société*, op. cit., p. 108. À propos du passage de la modernité à la postmodernité, voir le tableau de l'annexe 2.

³⁷ Michel Freitag, *Le naufrage de l'université et autres essais d'épistémologie politique*, Québec, Éditions Nota bene, 1998[1995], p. 8.

³⁸ Michel Freitag, *L'oubli de la société*, op. cit., p. 108. À propos du passage de la modernité à la postmodernité, voir le tableau de l'annexe 2.

CONCLUSION

Ce mémoire de maîtrise établit une réflexion sur la notion d'engagement citoyen au début du XXI^e siècle au Québec. À travers l'étude d'une fraction de la jeunesse québécoise, nous voulions réfléchir sur les conditions qui poussent vers l'engagement citoyen. Nous croyions, et croyons toujours, qu'il s'agit de questionnements indispensables à une époque d'incertitude démocratique. Par incertitude démocratique, nous faisons notamment référence à la participation électorale qui décroît de manière «catastrophique»¹.

Au premier chapitre, nous avons dressé un portrait du contexte sociopolitique où se déploie le monde postmoderne selon l'acception de Michel Freitag. Après avoir défini le concept de postmodernité, nous avons identifié trois principales caractéristiques du monde – et forcément de l'individu – postmoderne. Ces caractéristiques sont celles-là même à travers lesquelles nous avons bâti notre analyse ultérieure : l'efficacité de l'action, l'instrumentalisation de l'altérité dans l'action et le rapport au temps face à l'engagement. Enfin, dans ce chapitre, nous avons également abordé le déploiement de la globalisation néolibérale et ses liens étroits avec la notion de postmodernité.

Au deuxième chapitre, l'objectif était de mieux définir le concept d'engagement citoyen à travers la sociologie. Nous avons donc abordé les types de rapport à l'engagement à partir d'une enquête sur le bénévolat. Cela nous a mené à nous interroger sur les principales formes et les principaux mouvements liés à l'engagement citoyen contemporain. En ce qui a trait à la forme, l'«engagement-dégagement» de Michel Wieviorka a été mis en lumière comme forme émergente d'un engagement plus distancié. Quant aux mouvements, par son caractère globalisant ainsi que par son nom l'opposant diamétralement à la globalisation

¹ Référence aux paroles du directeur général des élections du Québec au lendemain des élections générales du 8 décembre 2008 au Québec. Tristan Péloquin, «“Catastrophique”, dit le DGE», *La Presse*, 10 décembre 2008, p. A12.

néolibérale, le «mouvement des mouvements» qu'est l'altermondialisme a retenu notre attention.

Au troisième chapitre, nous avons abordé le concept de jeunesse en sociologie. Après avoir présenté une définition sommaire du concept, l'angle générationnel a retenu notre attention. Nous avons cherché à mettre en lumière ce qu'il faut entendre par génération Y. Cela nous a permis de mieux connaître les principales caractéristiques des membres de cette génération qui constituait spécifiquement l'objet de notre recherche. Tout cela menait à mieux appréhender la jeunesse québécoise dans ses motivations à s'engager. À partir de sources secondaires, nous avons donc cherché à identifier les lieux d'engagement de ces jeunes et à questionner le cliché de leur désengagement. À ce propos, nous avons montré que même si d'importants signes de désaffection à l'égard de la politique sont présents, il ne faudrait pas parler d'un désengagement global de la jeunesse. Il s'avère surtout impératif de mettre ce prétendu désengagement en perspective, c'est-à-dire dans le contexte où la sphère économique impose son pouvoir sur la sphère politique.

Enfin, les quatrième et cinquième chapitres ont respectivement présenté la méthodologie de notre étude auprès de jeunes Québécois engagés et l'analyse des entrevues effectuées. C'est à la lumière de ces entrevues que nous avons posé les conclusions de notre étude. Nous concluons à un paradoxe au sein duquel les jeunes Québécois engagés sont captifs. Rappelons que d'une part ils combattent le système déshumanisant qui se met en place par la globalisation néolibérale sous-tendue par une logique postmoderne; mais d'autre part, ils participent à la production de cette logique systémique postmoderne en adoptant les caractéristiques de l'individu postmoderne dans leur propre engagement. Leur engagement agit donc à la fois comme une illustration de la postmodernité et un symbole du dépassement de cette réalité dystopique.

En ce qui a trait aux limites inhérentes de notre étude, il faut noter son caractère synchrone nous empêchant de conclure si les jeunes des générations précédentes répondaient ou non aux mêmes critères quant à l'efficacité de leurs actions, à l'instrumentalisation de l'altérité ainsi qu'à leur rapport au temps. Nous abordions en effet le phénomène de l'engagement citoyen selon ces trois caractéristiques de la postmodernité. Cependant, il faut demeurer lucide quant à l'insuffisance de celles-ci à appréhender l'entière réalité du concept de

postmodernité. Nos conclusions issues d'entretiens auraient très bien pu se révéler au sein d'autres types de sociétés, en d'autres lieux, d'autres époques ou d'autres circonstances. Néanmoins, en voulant mesurer l'engagement citoyen selon ces critères, notre objectif était de dresser le portrait instantané le plus fidèle possible de la réalité des jeunes Québécois engagés en 2008. Quoique sans doute trop restreint, notre échantillon permet tout de même de dresser un intéressant portrait de la situation. Pour dépasser cette limite de notre étude, nous pourrions envisager de faire une étude comparative de l'engagement citoyen selon les générations. Dans cette optique, nous pourrions voir si la génération Y s'engage selon des motivations distinctes par rapport aux générations précédentes. Au même titre, il serait pertinent de faire une telle enquête auprès des membres de la génération subséquente, au moment où ceux-ci atteindront l'âge de la majorité.

Dans une toute autre optique, il sera également pertinent dans l'avenir de pousser davantage notre compréhension du déploiement de l'ère postmoderne. Les risques totalitaires de cette dernière devraient poser les fondements d'un questionnement plus large sur la notion de démocratie au XXI^e siècle. En ce sens, nous voudrions ultérieurement mieux connaître les tenants et les aboutissants de la globalisation néolibérale, particulièrement les impacts d'une marchandisation de l'éducation sur les populations les plus défavorisées.

En attendant, ce mémoire de maîtrise procure une vision sociologique pertinente des motivations à l'engagement citoyen chez les jeunes Québécois à l'ère postmoderne. Il ouvre la voie à une meilleure compréhension des préoccupations citoyennes d'une génération. Il permet de poser un regard critique sur cette action hautement valorisée qu'est l'engagement citoyen, sans tomber dans le piège des louanges arbitraires ou de la dépréciation outrancière. Enfin, il pose des balises pour définir les bases de l'engagement citoyen de demain, en toute lucidité, face aux défis que posent la globalisation et ses excès.

MÉDIAGRAPHIE

Monographies

- ALCAUD, David et Laurent BOUVET (dir.), *Dictionnaire de sciences politiques et sociales*, Paris, Dalloz, 2004, 411 p.
- ALLAIN, Carol, *Génération Y : L'enfant-roi devenu adulte*, Outremont, Éditions Logiques, 2005, 175 p.
- ARIÈS, Philippe, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, 501 p.
- BAJOIT, Guy, *Le changement social. Approche sociologique des sociétés occidentales contemporaines*, Paris, Armand Colin, 2003, 188 p.
- BERNARD, Michel, *L'utopie néolibérale*, Montréal, Éditions du Renouveau québécois et la Chaire d'études socio-économiques de l'UQAM, 1997, 318 p.
- BIBLIOTHÈQUE DU PARLEMENT, *Le processus électoral du Canada : foire aux questions*, Ottawa, Bibliothèque du Parlement, 2008, 57 p.
- BIZZONI, Lise et Cécile PRÉVOST-THOMAS (dir.), *La chanson francophone contemporaine engagée*, Montréal, Triptyque, 2008, 192 p.
- BLANCHET, Alain et Anne GOTMAN, *L'enquête et ses méthodes. L'entretien*, 2^e édition, Paris, Armand Colin, 2007[1992], 126 p.
- BLOOM, Allan, *Closing of the American Mind*, New York, Simon & Schuster, 1987, 392 p.
- BLUMER, Herbert, *Symbolic Interactionism, Perspective and Method*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1969, 208 p.
- BOISVERT, Yves, *Le Postmodernisme*, Montréal, Boréal, 1995, 124 p.
- BONFIGLIOLI, Chiara et Sébastien BUDGEN (dir.), *La planète altermondialiste*, Paris, Éditions Textuel, 2006, 253 p.
- BONNY, Yves, *Sociologie du temps présent. Modernité avancée ou postmodernité?*, Paris, Armand Colin, 2004, 249 p.
- BOUDON, Raymond, *Déclin de la morale? Déclin des valeurs?*, Québec, Éditions Nota bene/Cefan, 2002, 173 p.
- BOUDON, Raymond, Philippe BESNARD, Mohamed CHERKAOUI et Bernard-Pierre LÉCUYER, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Larousse, 2003[1989], 246 p.

- BOURDIEU, Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, 475 p.
- BRETON, Érik, *Service ou mouvement : le dilemme de la Confédération des associations des étudiants et des étudiantes de l'Université Laval (CADEUL)*, M.A. (Anthropologie), Québec, Université Laval, 1994, 145 p.
- CASTELLS, Manuel, *Information Age. The Rise of the Network Society*, Malden, MA et Oxford, Blackwell Pub, 1996, 481 p.
- CHESNEAUX, Jean, *De la modernité*, Paris, Éditions La Découverte/Maspero, 1983, 269 p.
- CHOSSUDOVSKY, Michel, *Mondialisation de la pauvreté et nouvel ordre mondial*, 2^e édition, Montréal, Écosociété, 2005[1998], 382 p.
- CLICHE, Paul, *Le scrutin proportionnel : pour réduire le déficit démocratique au Québec*, Montréal, Éditions du Renouveau québécois, 1999, 153 p.
- COMBESSIE, Jean-Claude, *La méthode en sociologie*, Paris, Éditions La Découverte, 1999, 124 p.
- CONIO, Gérard, *Les Avants-Gardes, entre métaphysique et histoire. Entretiens avec Philippe Sers*, Lausanne, Éditions l'Âge d'Homme, 2002, 150 p.
- CONSEIL PERMANENT DE LA JEUNESSE, *Jeunes : citoyens à part... entière!*, Québec, Conseil permanent de la jeunesse, décembre 2005, 52 p.
- CONSEIL PERMANENT DE LA JEUNESSE, *La démocratie, c'est aussi les jeunes!*, Mémoire présenté dans le cadre de la consultation générale de la commission spéciale sur la loi électorale, Québec, Conseil permanent de la jeunesse, décembre 2005, 18 p.
- CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'ÉDUCATION, *Au collégial : l'orientation au cœur de la réussite*, Québec, Conseil supérieur de l'éducation, avril 2002, 124 p.
- COUPLAND, Douglas, *Generation X: Tales for an Accelerated Culture*, New York, St. Martin's Press, 1991, 183 p.
- DAGENAIS, Daniel (dir.), *Hannah Arendt, le totalitarisme et le monde contemporain*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 611 p.
- DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992[1967], 147 p.
- DION, Léon, *Société et politique : la vie des groupes. Tome 2 : Dynamique de la société libérale*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1972, 616 p.
- DUMONT, Fernand (dir.), *Une société des jeunes?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 397 p.

- DURKHEIM, Émile, *De la division du travail social*, 8^e édition, Paris, Les Presses universitaires de France, 1967[1893], 416 p.
- ELIAS, Norbert, *La société des individus*, Paris, Pocket, 1998[1991], 301 p.
- FAHMY, Miriam et Antoine ROBITAILLE (dir.), *Jeunes et engagés*, Saint-Laurent, Éditions Fides, 2005, 94 p.
- FREITAG, Michel et Éric PINEAULT, *Le monde enchaîné*, Québec, Éditions Nota bene, 1999, 331 p.
- FREITAG, Michel, *Dialectique et société. Culture, pouvoir, contrôle. Les modes de reproduction formels de la société* (tome 2), Montréal, Éditions coopératives Albert St-Martin, 1986, 443 p.
- FREITAG, Michel, *Dialectique et société. Introduction à une théorie générale du Symbolique* (tome 1), Montréal, Éditions coopératives Albert St-Martin, 1986, 296 p.
- FREITAG, Michel, *L'impasse de la globalisation. Une histoire sociologique et philosophique du capitalisme*, Montréal, Écosociété, 2008, 415 p.
- FREITAG, Michel, *L'oubli de la société. Pour une théorie critique de la postmodernité*, Québec, Les Presses de l'Université Laval et Rennes, Les Presses Universitaires de Rennes, 2002, 433 p.
- FREITAG, Michel, *Le naufrage de l'université et autres essais d'épistémologie politique*, Québec, Éditions Nota bene, 1998[1995], 368 p.
- FUKUYAMA, Francis, *The End of History and the Last Man*, New York, Harper Perennial, 1993, 448 p.
- GAGNÉ, Gilles (dir.), *Main basse sur l'éducation*, Québec, Éditions Nota bene, 2002, 406 p.
- GALLAND, Olivier, *Les jeunes*, Paris, La Découverte, 2002, 125 p.
- GALLAND, Olivier, *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin, 1997, 247 p.
- GAUCHET, Marcel, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985, 306 p.
- GAUTHIER, Benoît, *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données*, 4^e édition, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2003, 619 p.
- GAUTHIER, Madeleine, *La jeunesse au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 2003, 155 p.

- GAUTHIER, Madeleine, Luce DUVAL, Jacques HAMEL et Bjenk ELLEFSEN, *Être jeune en l'an 2000*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, 164 p.
- HABERMAS, Jürgen, *Théorie de l'agir communicationnel. Critique de la raison fonctionnaliste* (tome 2), Paris, Fayard, 1987, 480 p.
- HABERMAS, Jürgen, *Théorie de l'agir communicationnel. Rationalité de l'action et rationalisation de la société* (tome 1), Paris, Fayard, 1987, 448 p.
- HARVEY, David, *The Condition of Postmodernity: An Enquiry Into the Origins of Cultural Change*, Cambridge, MA, Blackwell, 1989, 391 p.
- HUDON, Raymond et Bernard FOURNIER, *Jeunesses et politique. Tome 1 : Conception de la politique en Amérique du Nord et en Europe*, Sainte-Foy et Paris, Les Presses de l'Université Laval et L'Harmattan, 1994[1990], 552 p.
- ILLICH, Ivan, *Deschooling Society*, New York City, Harper and Row, 1972, 186 p.
- KAPUSCINSKI, Ryszard, *Ébène. Aventures africaines*, Paris, Plon, 2000, 371 p.
- KLEIN, Naomi, *The Shock Doctrine: The Rise of Disaster Capitalism*, Toronto, Alfred A. Knopf Canada, 2007, 662 p.
- KVALE, Steinar, *InterViews. An Introduction to Qualitative Research Interviewing*, London, Sage Publications, 1996, 326 p.
- LEVI, Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 2005[1958], 315 p.
- LIPOVETSKY, Gilles, *L'empire de l'éphémère*, Paris, Gallimard, 1987, 345 p.
- MAALOUF, Amin, *Les identités meurtrières*, Grasset et Fasquelle, 1998, 189 p.
- MEAD, Margaret, *Culture and Commitment. A Study of a Generation Gap*, Garden City, N.Y., Natural History Press, 1970, 91 p.
- MERLE, Pierre et François VATIN, *La citoyenneté aujourd'hui, extension ou régression?*, Rennes, Les Presses universitaires de Rennes, 1995, 260 p.
- MERTES, Tom, *A Movement of Movements: Is Another World Possible?*, New York, Verso, 2004, 265 p.
- MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION, DU LOISIR ET DU SPORT DU QUÉBEC, *Indicateurs de l'éducation, édition 2006*, Québec, Gouvernement du Québec, 2006, 152 p.
- OBERSCHALL, Anthony, *Social Conflict and Social Movements*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1972, 400 p.

- PAILLÉ, Pierre et Alex MUCCHIELLI, *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, 2003, 211 p.
- PETRELLA, Riccardo, *Pour une nouvelle narration du monde*, Montréal, Écosociété, 2007, 176 p.
- PRONOVOST, Gilles, Chantale DUMONT et Isabelle BITAUDEAU (dir.), *La famille à l'horizon 2020*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2008, 460 p.
- QUÉNIART, Anne et Julie JACQUES, *Apolitiques les jeunes femmes?*, Montréal, Éditions remue-ménage, 2004, 154 p.
- RICARD, François, *La Génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1992, 282 p.
- RIESMAN, David, *The Lonely Crowd. A Study of the Changing American Character*, New Haven and London, Yale University Press, 1970[1950], 386 p.
- RIOUX, Marcel et Robert SÉVIGNY, *Les nouveaux citoyens. Enquête sociologique sur les jeunes du Québec*, Montréal, Service des publications de Radio-Canada, 1965, 60 p.
- RIOUX, Marcel, *Jeunesse et société contemporaine*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1965, 50 p.
- ROBERTSON, Roland. *Globalization: Social Theory and Global Culture*, London, Sage Publications, 2000[1992], 224 p.
- ROY, Patrick et Serge LACASSE, *Groove. Enquête sur les phénomènes musicaux contemporains*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 190 p.
- ROYER, Chantal et Gilles PRONOVOST, *Les valeurs des jeunes*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 2004, 252 p.
- SEGMA UNIMARKETING, *Si le Québec avait moins de 30 ans : vision et valeurs des Québécois de 18 à 30 ans*, Montréal, Unimarketing, 25 août 2008, 31 p.
- SUBCOMANDANTE MARCOS, *Relatos de el Viejo Antonio*, Chiapas, Centro de Información y Análisis de Chiapas, 1998, 127 p.
- SUE, Roger, *Renouer le lien social. Liberté, égalité, association*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001, 254 p.
- TAYLOR, Charles, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, 1992, 150 p.
- VAN DER MAREN, Jean-Marie, *L'interprétation des données dans la recherche qualitative. Actes du Colloque de l'Association pour la recherche qualitative tenu à l'Université du Québec à Trois-Rivières le 31 octobre 1986*, Montréal, Université de Montréal, Faculté des sciences de l'éducation, 1987, 132 p.
- WARIDEL, Laure, *Acheter, c'est voter. Le cas du café*, Montréal, Écosociété, 2005, 176 p.

WEBER, Max, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971[1921], 650 p.

WEBER, Max, *Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive. Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965[1913], 539 p.

WEBER, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964[1904-1905], 341 p.

WIEVIORKA, Michel (dir.), *Raison et conviction : l'engagement*, Paris, Éditions Textuel, 1998, 173 p.

Articles de périodiques

ASSOCIATED PRESS, «Le taux de participation le plus fort du siècle?», *Le Devoir*, 6 novembre 2008, p. A6.

BOIVIN, Louise, «Face à la désappropriation de notre pouvoir», *Présence magazine*, vol. 12, no 90 (mai 2003), p. 20-28.

BONNY, Yves, «Modernité avancée ou postmodernité? Enjeux et controverses», *Société*, no 18-19, 1998, p. 87-121.

BRAUDEL, Fernand, «La longue durée», *Annales E.S.C.*, no 4 (octobre-décembre 1958), p. 725-753.

CAOUILLE, Dominique, «L'altermondialisme, contrepoint à la mondialisation», *Possibles*, vol 32, no 3-4 (automne 2008), p. 149-160.

CHABOT, Marc, «L'avenir est trop loin», *Possibles*, vol. 32, no 1-2 (hiver-printemps-été 2008), p. 277-287.

CHOUINARD, Tommy, «La désaffection des jeunes pour la politique», *Voir*, vol 15, no 18 (3 mai 2001), p. 12.

CÔTÉ, Jean-François et Daniel DAGENAIS, «Dialectical Sociology in Québec: About and Around Michel Freitag's *Dialectique et Société*», *The American Sociologist*, vol. 33, été 2002, p. 41-56.

DAOUST-BOISVERT, Amélie, «Un taux de participation anémique et étonnant», *Le Devoir*, 16 octobre 2008, p. A4.

ELKOURI, Rima, «“Mama et Obama”», *La Presse*, 1^{er} novembre 2008, p. A27.

FAHMY, Miriam, «L'engagement des jeunes en mutation : le cas de l'École d'été de l'INM», *Possibles*, vol 31, no 1-2 (hiver-printemps 2007), p. 25-41.

FESTRAËTS, Marion, «Ces jeunes qui s'engagent», *L'Express*, 30 octobre 2003, p. 64-66.

- FORTIN, Andrée *et al.*, «Les temps du soi. Bénévolat, identité et éthique», *Recherches sociographiques*, vol. 48, no 1 (janvier-avril 2007), p. 43-64.
- FOUGIER, Eddy, «Mondialisation : l'ère des refus», *Politique étrangère*, no 3-4, 2003, p. 627-641.
- FREITAG, Michel, «L'identité, l'altérité et le politique. Essai exploratoire de reconstruction conceptuelle-historique», *Société*, no 9, 1992, p. 1-55.
- GAGNÉ, Pierre-Paul, «Un rêve en lente agonie», *La Presse*, 27 janvier 2008, p. A17.
- GIDENGIL, Elisabeth *et al.*, «La sourde oreille : les jeunes adultes et les enjeux électoraux», *Perspectives électorales*, vol 7, no 1 (janvier 2005), p. 6-11.
- GRAVEL, Nathalie, «Faire plus avec moins : comment survivre à la transition économique au Yucatán, Mexique (1982-2002)», *Cahiers de géographie du Québec*, vol 48, no 134 (septembre 2004), p. 155-172
- LAMBERT-PILOTTE, Geneviève, Marie-Hélène DRAPEAU et Anna KRUYNSKI, «La révolution est possible. Portrait des groupes libertaires autogérés au Québec», *Possibles*, vol 31, no 1-2 (hiver-printemps 2007), p. 138-159.
- LANDRY, Daniel, «No Future», *La Presse*, 26 octobre 2003, p. A11.
- LAVILLE, Jean-Louis, «Jeunesse, travail et identité sociale», *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, no 1, 1996, p. 63-71.
- LEMAY, Jean-Frédéric, «Mouvance altermondialisation et identité collective. Les tribulations d'une association de commerce équitable», *Anthropologie et Sociétés*, vol. 29, no 3, 2005, p. 39-58.
- LÉVESQUE, Kathleen, «Hémorragie au PQ», *Le Devoir*, 27 septembre 2007, p. A1.
- MARTINEAU, Richard, «Les jeunes et la politique», *Voir*, vol. 15, no 18 (3 mai 2001), p. 12.
- MATHIEU, Annie, «Génération Y : les séduqués», *La Presse*, 20 septembre 2008, p. A5.
- MILAN, Anne, «Volonté de participer : l'engagement politique chez les jeunes adultes», *Tendances sociales canadiennes*, no 79 (hiver 2005), p. 2-7.
- MILNER, Henry, «Are Young Canadians Becoming Political Dropouts?», *IRPP Choices*, vol. 11, no 3 (juin 2005), p. 2-26.
- O'NEILL, Brenda, «Examen du déclin de la participation électorale chez les jeunes du Canada», *Perspectives électorales*, juillet 2003, p. 15-19.

- PAILLÉ, Pierre, «De l'analyse qualitative en général et de l'analyse thématique en particulier», *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, no 15, 2006, p. 179-194.
- PÉLOQUIN, Tristan, «“Catastrophique”, dit le DGE», *La Presse*, 10 décembre 2008, p. A12.
- PRONOVOST, Gilles, «Le temps parental à l'horizon 2020», *Le Devoir*, 2 novembre 2007, p. A9.
- QUÉNIART, Anne, «Le sens de l'engagement chez les jeunes. Analyse comparative des femmes et des hommes militant dans des partis politiques et des groupes alternatifs», *L'Annuaire du Québec 2007*, Montréal, Fides, 2006, p. 249-253.
- RAVET, Jean-Claude, «Une conscience de l'urgence du temps. Compte rendu de *Le monde enchaîné* de Michel Freitag et Éric Pineault», *Relations*, no 659 (avril 2000), p. 92-93.
- ROY, Jacques, «Pour une pédagogie qui tient compte de la réalité et de la culture des jeunes», *Pédagogie collégiale*, vol 19, no 3 (printemps 2006), p. 5-11.
- SEMLER, Christian, «Identité “bricolée” pour la génération 99», *Le Monde diplomatique*, octobre 1999, p. 4-5.
- SHIELDS, Alexandre, «Une participation très faible», *Le Devoir*, 9 décembre 2008, p. A10.
- SOULARD, Jean-Claude, «Enseigner au cégep : une vocation ou un “job”?»», *AQPC. Les actes du colloque*. Montréal, Fédération des cégeps, 1989, p. 72-84
- ST-PIERRE PLAMONDON, Paul, Mélanie JOLY et Stéphanie RAYMOND-BOUGIE, «Quand les ailes jeunesse refusent de s'envoler», *Le Devoir*, 6 août 2008, p. A7.
- THIBAUT, André, «Les jeunes...ce n'est plus nous», *Possibles*, vol. 32, no 1-2 (hiver-printemps-été 2008), p. 257-265.
- VAILLANCOURT, Claude, «Altermondialisme et grandes institutions internationales», *Possibles*, vol. 32, no 3-4 (automne 2008), p. 25.
- VAN DER MAREN, Jean-Marie, «La recherche qualitative peut-elle être rigoureuse?», *Cahier de recherche HEC*, no 96-11-11 (novembre 1996), p. 1-9.
- VENNE, Michel, «Le Québec dans 20 ans», *Le Devoir*, 16 août 2004, p. A7.

Conférences

BABY, Antoine, *Jeunes, indécis, horizons imprécis*, Texte d'une communication inédite donnée dans le cadre du colloque des conseillers en orientation, Cégep Lévis-Lauzon, 14 mars 2003.

BAJOIT, Guy, *Le lien social et la jeunesse*, Conférence inédite dans le cadre du cours de Daniel Mercure sur le lien social, Université Laval, automne 2004.

ROY, Jacques, *La réussite au niveau collégial*, Conférence inédite donnée dans le cadre du colloque de l'Association des collèges privés du Québec, mai 2006.

Références électroniques

BOUCHARD, Danny *et al.*, *Pétition du 31 mars 2005. Les motivations politiques des étudiants : pour une société juste* [En ligne]. Adresse URL : <http://www.agora.crosemont.qc.ca/dphilo/concours/publications/pet31mars.pdf> (page consultée le 15 décembre 2008).

DROUILLY, Pierre, «La participation électorale aux États-Unis», *Comportements et opinion publique, Cours de l'Université du Québec à Montréal* [En ligne]. Adresse URL : http://www.er.uqam.ca/nobel/politis/IMG/pdf/Pol-4060-40-PierreDrouilly-3_Participation.pdf (page consultée le 19 juin 2008).

FREITAG, Michel, «La dissolution postmoderne de la référence transcendantale. Perspectives théoriques», *Les classiques des sciences sociales* [En ligne]. Adresse URL : <http://classiques.uqac.ca/> (page consultée au mois de juin 2008).

GARCEAU, Josée, *Les caractéristiques des étudiants de la génération Y*, Diaporama de la section information et recrutement, Bureau de la registraire, Université de Sherbrooke, 2008.

GIUGNI, Marco, «How the State Creates Exclusion: Rights and Participation in Immigration Politics», *Government Offices of Sweden* [En ligne]. Adresse URL : <http://www.regeringen.se/content/1/c6/08/49/42/7de7f60f.pdf> (page consultée le 16 juillet 2008).

GUFFMAN, Cynthia (dir.), «Éducation : un marché de 2000 milliards de dollars», *Dossier du Courrier de l'UNESCO*, novembre 2000 [En ligne]. Adresse URL : http://www.unesco.org/courier/2000_11/fr/doss0.htm (page consultée au mois de juin 2008).

INSTITUT DU NOUVEAU MONDE, *L'INM en bref* [En ligne]. Adresse URL : <http://www.inm.qc.ca/fr/aproposdeinm/inmenbref.html> (page consultée le 20 juin 2008).

LACHANCE, Véronique, «Regard comparatif : participation électorale Europe de l'Est et Europe de l'Ouest», *Perspective Monde* [En ligne]. Adresse URL :

<http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMAnalyse?codeAnalyse=321> (page consultée le 19 juin 2008).

LADRIÈRE, Jean, «Engagement», *Encyclopaedia Universalis* [En ligne]. Adresse URL : <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/article2.php?napp=4002&nref=F962901> (page consultée le 17 juillet 2008).

LETONTURIER, Eric, «Action collective», *Encyclopaedia Universalis* [En ligne]. Adresse URL : <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/article2.php?nref=C070526> (page consultée le 17 juillet 2008).

MOORE, Michael, *Slacker Uprising* [En ligne]. Adresse URL : <http://slackeruprising.com/> (page consultée le 1^{er} décembre 2008).

OBSERVATOIRE JEUNES ET SOCIÉTÉ, *Site web officiel* [En ligne] Adresse URL : <http://www.obsjeunes.qc.ca/> (page consultée le 29 septembre 2008).

Documents audio-visuels

ARCAND, Denys, *L'âge des ténèbres*, Montréal, Cinémaginaire, 2007.

ARCAND, Denys, *Le confort et l'indifférence*, Montréal, Office nationale du film du Canada, 1981.

BÉLANGER, Daniel, *L'échec du matériel*, Montréal, Montréal, Audiogram/Sélect, 2007.

CARLES, Pierre, *La sociologie est un sport de combat*, Paris, Cara M., 2001.

CHAPLIN, Charles, *Modern Times*, Hollywood, Charles Chaplin Productions, 1936.

LES COWBOYS FRINGANTS, *La Grand-messe*, Montréal, La Tribu, 2004.

LOCO LOCASS, *Manifestif*, Montréal, Audiogram, 2001.

RADIOHEAD, *Meeting People is Easy*, Parlophone (EMI), 1998.

TRYO, *Ce que l'on sème*, Salut Ô Productions/Sony BMG, 2008.

VALLIÈRES, Vincent, *Bordel ambient*, Montréal, Select Distributions, 2001.

WACHOWSKI, Andy et Larry WACHOWSKI, *The Matrix*, Hollywood, Warner Bros, 1999.

**ANNEXE 1 : POSITIONS FORMELLES DANS LE DÉBAT MODERNITÉ
AVANCÉE/POSTMODERNITÉ**

	Inflexion dans la continuité par rapport à la modernité	Rupture tendancielle avec la modernité
Valorisation de la modernité	Théories positives de la modernité avancée (Fukuyama, Giddens)	Théories critiques du détournement de la modernité (Habermas)
Valorisation de la postmodernité comme réalité contemporaine		Théories positives de la postmodernité (Lipovetsky, Maffesoli)
Valorisation d'un idéal à venir	Théories critiques de la modernité avancée (les marxistes)	Théories critiques de la postmodernité (et de la modernité) (Freitag)

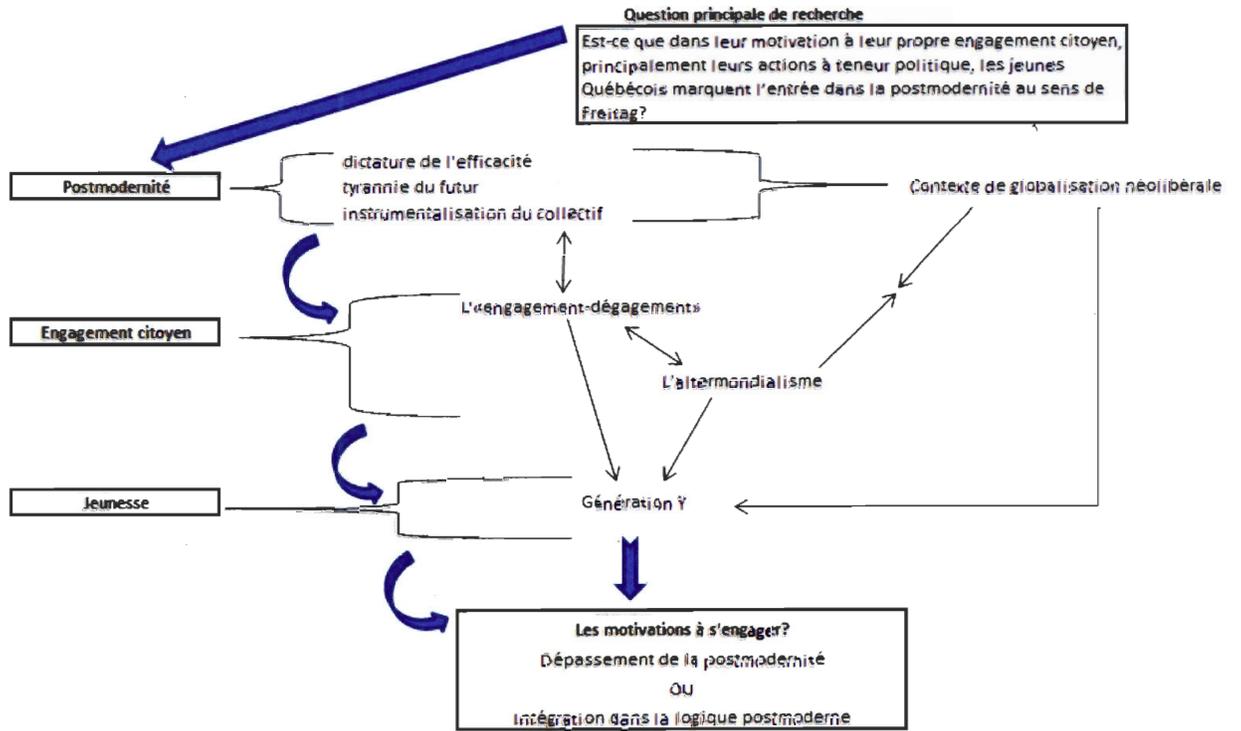
Source : Yves Bonny, «Modernité avancée ou postmodernité? Enjeux et controverses», *Société*, no. 18-19, été 1998, p. 91.

**ANNEXE 2 : COMPARAISON DES PRINCIPALES CARACTÉRISTIQUES
FORMELLES ET CONCEPTUELLES DES SOCIÉTÉS MODERNES ET
POSTMODERNES**

Modernité	Postmodernité
Opposition à la tradition et projection idéaliste vers l'avenir	Résolution adaptative des problèmes courants
Déduction des règles légales à partir de «principes généraux»	Prises de décision inductives en fonction des conditions et des conséquences
Espace public universaliste de délibération	Champs publicitaires et médiatiques particularisés ou «ciblés» selon des stratégies d'influence
«Le politique» comme débat sur les normes fondamentales	Les <i>policies</i> orientées vers la résolution de problèmes particuliers par des prises de décision régies de manière procédurale et visant à traduire des rapports de force en des consensus transitoires
Justification <i>a priori</i>	Évaluation pragmatique <i>a posteriori</i>
Légalité et légitimité	Opérativité et efficacité
La «société» comme référent synthétique unitaire et identitaire	Le «social» comme environnement objectif diffus et positif
La Raison inhérente à tout être humain comme référence ultime de légitimation (rationalité subjective et nécessité objective)	L'efficacité, l'opérativité et le fonctionnement, d'un côté, les «intérêts légitimes», de l'autre
L'individu <i>inner-directed</i> selon Riesman (le gyroscope intérieur)	L'individu <i>other-directed</i> selon Riesman (navigue au radar)
Expressivité collective et instrumentalité privée	Expressivité privée et instrumentalisation du collectif
Polarisation de l'historicité vers l'«avenir» et les idéalités qui y sont projetées	Historicité polarisée par le présent, et sur laquelle déferle un «futur» auquel il faut s'adapter

Source : Extrait d'un tableau tiré de Michel Freitag, *L'oubli de la société. Pour une théorie critique de la postmodernité*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, p. 108.

ANNEXE 3 : SCHÉMA CONCEPTUEL



ANNEXE 4 : FEUILLET D'INFORMATION

Information concernant une possible participation à une recherche en sociologie

(Numéro d'approbation : 2008-184; 2 juin 2008)

Nous sollicitons votre participation à une recherche sur les motivations à l'engagement citoyen dans la jeunesse québécoise à l'ère postmoderne. Cette recherche sera faite dans le cadre d'une maîtrise au Département de sociologie de l'Université Laval.

Objectifs

Cette recherche vise à en connaître davantage sur les motivations à l'engagement citoyen des jeunes dans la société québécoise contemporaine.

Modalités de participation à la recherche

La participation à la recherche consiste à prendre part à une entrevue individuelle, d'une durée maximale d'une heure, portant sur les motivations à l'engagement citoyen des participants. Si vous acceptez de participer à la recherche, vous pouvez choisir vous-mêmes le lieu de l'entrevue.

Ainsi, des questions seront posées concernant notamment les mouvements citoyens dans lesquels les participants œuvrent, leurs objectifs collectifs et personnels, les valeurs et idéaux qu'ils défendent ainsi que leur perception de ce qu'est l'engagement dans notre société. Le participant n'est pas tenu de répondre à toutes les questions qu'on lui adresse. Les entrevues seront enregistrées sur support numérique.

Risques, inconvénients et avantages pour le participant

Cette recherche ne présente pas de risques connus. La participation à la recherche permettra au participant de contribuer à une meilleure compréhension des motivations à s'engager sur la scène québécoise. Cette recherche définira également sommairement certaines des priorités et valeurs que défendent les jeunes adultes québécois.

Confidentialité et gestion des données

Toutes les informations obtenues dans le cadre de cette recherche demeureront confidentielles. Les noms et prénoms des participants, de même que les caractéristiques qui les rendraient aisément identifiables, ne paraîtront sur aucun rapport. Si des extraits d'entrevue devaient être cités dans le rapport de recherche, ceux-ci seront présentés de façon à s'assurer la confidentialité vis-à-vis l'identité des participants. Les données seront conservées sous-clés au domicile de l'étudiant-chercheur et seront détruites à la fin de la recherche. Quant aux documents conservés sur support informatique, ils seront protégés par un mot de passe. Tous les documents seront conservés pour une durée de trois ans après le dépôt final du projet de recherche.

Daniel Landry, étudiant-chercheur
daniel.landry.1@ulaval.ca

ANNEXE 5 : FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Participation à une enquête sur les motivations à l'engagement citoyen chez la jeunesse québécoise à l'ère postmoderne

(Numéro d'approbation : 2008-184; 2 juin 2008)

Cette recherche est effectuée dans le cadre d'études à la maîtrise au Département de sociologie de l'Université Laval.

Objectifs

Cette recherche vise à en connaître davantage sur les motivations à l'engagement citoyen des jeunes dans la société québécoise contemporaine.

Modalités de participation à la recherche

La participation à la recherche consiste à prendre part à une entrevue individuelle, d'une durée maximale d'une heure, portant sur les motivations à l'engagement citoyen des participants.

Ainsi, des questions seront posées concernant notamment les mouvements citoyens dans lesquels les participants œuvrent, leurs objectifs collectifs et personnels, les valeurs et idéaux qu'ils défendent ainsi que leur perception de ce qu'est l'engagement dans notre société.

Le participant n'est pas tenu de répondre à toutes les questions qu'on lui adresse.

Les entrevues seront enregistrées sur support numérique.

Risques, inconvénients et avantages pour le participant

Cette recherche ne présente pas de risques connus. La participation à la recherche permettra au participant de contribuer à une meilleure compréhension des motivations à s'engager sur la scène québécoise. Cette recherche définira également sommairement certaines des priorités et valeurs que défendent les jeunes adultes québécois.

Participation volontaire et droit de retrait

Vous êtes libre de participer à ce projet de recherche et pouvez en tout temps décider de vous en retirer sans avoir à vous justifier et sans subir de préjudice quelconque. Si vous décidez de mettre fin à votre participation, vous pouvez communiquer avec l'étudiant-chercheur au numéro de téléphone indiqué dans ce document. Tous les renseignements personnels vous concernant seront alors détruits.

Confidentialité et gestion des données

Toutes les informations obtenues dans le cadre de cette recherche demeureront confidentielles. Les noms et prénoms des participants, de même que les caractéristiques qui les rendraient aisément identifiables, ne paraîtront sur aucun rapport. Si des extraits d'entrevue devaient être cités dans le rapport de recherche, ceux-ci seront présentés de façon à s'assurer la confidentialité vis-à-vis l'identité des participants. Les données seront conservées sous-clés au domicile de l'étudiant-chercheur et seront détruites à la fin de la recherche. Quant aux documents conservés sur support informatique, ils seront protégés par un mot de passe. Tous les documents seront conservés pour une durée de trois ans après le dépôt final du projet de recherche.

Diffusion des résultats

Un article faisant état des résultats de la recherche sera diffusé auprès des personnes et organismes intéressés. Les résultats de la recherche pourront être ultérieurement l'objet de publications dans des

revues, de conférences ou d'autres formes de diffusion. Il est à noter que tous les participants à la recherche peuvent être informés des résultats s'ils en font la demande écrite aux adresses postale ou électronique indiquées ci-dessous. Par ailleurs, les résultats ne seront pas accessibles avant janvier 2009. Si l'adresse où faire parvenir les résultats changeait d'ici cette date, il faudrait en informer le chercheur.

Ombudsman

Toute critique ou plainte sur ce projet pourra être adressée, en toute confidentialité, à l'Ombudsman de l'Université Laval, dont voici les coordonnées :

Odette Lagacé, Ombudsman
Pavillon Alphonse-Desjardins, local 3320
Université Laval
Québec, Qc, Canada
G1K 7P4
Téléphone : 418-656-3081 ou 1-800-323-2271
Télécopieur : 418-656-3846
info@ombudsman.ulaval.ca

Signatures

Je soussigné(e) _____ consens librement à participer à la recherche intitulée *Les motivations à l'engagement citoyen dans la jeunesse québécoise à l'ère postmoderne*. J'ai pris connaissance du formulaire et je me déclare satisfait des explications, précisions et réponses que le chercheur m'a fournies quant à ma participation à ce projet. Je comprends que je peux mettre fin à ma participation en tout temps sans avoir à subir de conséquences négatives ou de préjudices et sans devoir justifier ma décision.

_____ Date :

Signature du participant, de la participante

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients du projet de recherche au participant, avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées et avoir fait l'appréciation de la compréhension du participant.

_____ Date :

Signature de l'étudiant-chercheur

Daniel Landry, étudiant-chercheur
daniel.landry.1@ulaval.ca

Andrée Fortin, directrice de recherche
Pavillon Charles-De Koninck, local 6451
Université Laval
Québec, Québec
G1K 7P4
418 656-2131 poste 3889
andree.fortin@soc.ulaval.ca

ANNEXE 6 : GRILLE D'ENTRETIEN

Section A : Perception de l'engagement citoyen

Question A-1a : Pour vous, qu'est-ce que l'engagement citoyen? Sa définition?

Question A-1b : Ce qu'implique l'engagement citoyen

Question A-1c : Comment se manifeste l'engagement citoyen?

Question A-2 : Quels sont les enjeux les plus importants aujourd'hui?

Question A-3a : Votre perception des Québécois et particulièrement des jeunes, sont-ils engagés?

Question A-3b : Liez-vous votre engagement au fait que vous soyez jeune?

Question A-4 : Qu'est-ce qu'un bon citoyen?

Section B : Expériences personnelles d'engagement

Question B-1a : Parlez de votre propre engagement citoyen.

Question B-1b : Est-ce que votre engagement citoyen occupe une grande place dans votre vie?

Question B-1c : Vous considérez-vous suffisamment engagé? Pourquoi?

Question B-2a : Selon vous, pourquoi s'engager?

Question B-2b : Pourquoi certains jeunes ne s'engagent pas?

Question B-3a : Comment en êtes-vous arrivé à vous engager?

Question B-3b : Avez-vous des modèles ou des gens qui vous ont grandement influencés?

Question B-3c : Est-ce que vos proches (famille, amis) sont engagés?

Section C : L'utilité de s'engager (adaptation + efficacité)

Question C-1a : À quoi servent vos actions d'engagement citoyen?

Question C-1b : À quoi servent les actions d'engagement citoyen des groupes dans lesquels vous vous engagez?

Question C-2 : Donnez un exemple d'action d'engagement citoyen que vous avez effectué et au cours duquel vous vous êtes senti utile?

Question C-3a : Pourquoi avoir choisi de vous engager au sein des groupes/causes où vous vous impliquez?

Question C-3b : Quels éléments vous convainquent de quitter un engagement?

Question C-4a : Vous sentez-vous suffisamment utile dans vos engagements?

Question C-4b : Comment pourriez-vous être davantage utile?

Question C-5a : Qu'est-ce que l'engagement citoyen vous apporte?

Question C-5b : Que retirez-vous de vos actions d'engagement citoyen?

Section D : Le social dans l'engagement (collectif)

Question D-1a : À quoi servent (quelle est la fonction) les rencontres de personnes que vous faites par vos actions d'engagement?

Question D-1b : Ces rencontres de personnes sont-elles davantage des manières de créer des liens d'amitié ou sont-elles plutôt des manières de développer un réseau de connaissances?

Question D-2a : Quel est le rôle des gens qui accompagnent votre engagement citoyen face à vous?

Question D-2b : Quel est le rôle des gens qui vous accompagnent dans votre engagement citoyen, face à la cause cette fois?

Question D-1c : Est-ce important de faire de nouvelles rencontres par l'engagement citoyen?

Question D-1d : Préférez-vous une implication dans un groupe composé de gens que vous connaissez ou dans un groupe avec de nouvelles personnes?

Section E : Vision de l'avenir (adaptation)

Question E-1a : Que voudriez-vous que l'on retienne de vos actions d'engagement citoyen?

Question E-1b : Que voudriez-vous que l'on retienne des actions des groupes au sein desquels vous vous engagez?

Question E-2 : Quel est votre avenir en ce qui a trait à l'engagement citoyen?

Question E-3 : Quels sont les défis de l'avenir d'un point de vue collectif?

Question E-4a : Sous quelles formes allez-vous poursuivre votre engagement citoyen?

Question E-4b : Pourriez-vous cesser toutes vos activités d'engagement citoyen?

Question E-5a : Que faut-il vous souhaiter comme citoyen?

Question E-5b : Que faut-il souhaiter aux groupes/causes dans lesquels vous vous engagez présentement?

Question E-5c : Que faut-il souhaiter à l'humanité?

ANNEXE 7 : PRÉSENTATION DES RÉPONDANTS

Nom	Sexe	Âge	Lieu d'origine	Champ d'étude (institution fréquentée)
Alexandre	H	19	Trois-Rivières	Science politique (Université Laval)
Benoit	H	23	Vaudreuil-Dorion	Soins infirmiers (Université de Sherbrooke)
Charles	H	21	Montréal	Enseignement primaire (Université de Montréal)
David	H	22	Montréal	Administration (Université du Québec à Montréal)
Evelyne	F	21	Trois-Rivières	Communication, politique et société (Université du Québec à Montréal)
Fannie	F	20	St-Félicien	Communication, politique et société (Université du Québec à Montréal)
Gabrielle	F	21	St-Wenceslas	Droit (Université de Montréal)
Hubert	H	22	St-Michel-de-Napierville	Histoire, culture et société (Université du Québec à Montréal)
Ian	H	24	Laval	Relations industrielles (Université de Montréal)
Julie	F	18	Montréal	Communication, arts et lettres (Cégep Bois-de-Boulogne)
Kevin	H	20	Trois-Rivières	Sciences humaines (Cégep de Trois-Rivières)
Lucie	F	21	Trois-Rivières	Études internationales (Université de Montréal)
Mélanie	F	19	Trois-Rivières	Médecine (Université de Montréal)